

2012

# Sociologie des marges

---

Du parallèle au parasite

**Frédéric Mathieu**

Tous droits réservés



# Sommaire

Le darwinisme de l'argot.....	9
Le coquillard.....	59
Le miraculé.....	69
Le mafioso.....	81
Le bankster.....	107
Le hippie.....	128
Le rasta.....	186
Le biker.....	196
Le punk.....	205
Le skinhead.....	217
Le lascar.....	228
Le hacker.....	278
En guise de conclusion.....	320



# Sociologie des marges

Depuis les chants d'Homère, la poésie épique commence par un appel aux muses ; les discours rhétoriques par une *Excusatio propter infirmitatem*. Nous sacrifions bien volontiers à l'exercice, et ne nous cachons pas des maladresses et des carences qu'intègre ce projet. Ce bref essai n'a pas pour ambition de traiter l'ensemble des modes ou des marges existantes depuis le crétacé. Nous irons droit à l'essentiel, ne reculant devant aucune caricature ou approximation. La théorisation fut toujours à ce prix. L'enquête, en général, laisse rouler bien des pierres sur le bord du chemin, et ne retient souvent que celles qui lui paraissent - à tort ou à raison - nourrir son analyse, bâtir son édifice. Notre édifice, par conséquent, ne sera pas exempt d'impasses, d'ellipses et d'omissions peu ou prou volontaires. Il fourmillera de digressions, de remarques adventices voire superfétatoires. La critique est bienvenue. Que les hyènes jasant jusqu'à l'aube frissonnante. Le lecteur nous absolve... Et prenne tout son plaisir !

Passée cette mise au point, ne laissons pas de définir le cadre et les limites de notre esquisse sociologique. Elle se propose de dégager les lignes de force et les tendances majeures qui ont influencé l'argot, depuis la fin du Moyen Âge jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Ces tendances contribuent à son évolution autant qu'à sa disparition - deux phénomènes indissociables dont nous aurons à cœur d'exhiber les tenants et les aboutissants. Il s'agira, par conséquent, de rapporter les inflexions de la langue verte aux mouvements de modes (ou de secteurs) qui l'accompagnent, la portent et la rénovent en permanence. Nous déroulerons le fil d'or de l'argot en épousant chacune de ses évolutions. Cela n'ira pas sans insister sur les pratiques, la symbolique, le *modus vivendi* constitutif des initiés ; si bien que notre étude portera finalement très largement sur la communauté des locuteurs, et moins que de raison, sur le jargon lui-même. C'est donc une sociologie des marges que nous proposons de développer, plus qu'une étude doxographique, vétilleuse de l'argot.

Ne nous défendons pas d'un certain goût de la digression. C'est un défaut qui, s'il trahit une laxité de méthode, n'en présente pas moins quelques avantages. La minutie dessert l'étau de la rigueur ; mais elle ne dessert pas notre projet. Les écarts de pensée peuvent constituer des pas de côté sans être des faux pas. Peut-être la meilleure approche pour étudier la marge est-elle de suivre la démarche de l'écrevisse. Celle qui va en travers sans aller de travers, hors des ornières et des sentiers battus. La digression

est un chemin de traverse. Il faut l'admettre comme une occasion de varier les approches, de susciter l'inattendu (ce qui, en soi, exprime un paradoxe). La digression met du beurre dans les épinards. Elle accommode les nourritures trop sèches. La seule limite ou garde-fou que nous nous imposons consiste en un principe que nous tiendrons rivé sur l'écheveau. Nous serons attentifs à ce que toutes ces « échappées légères » trouvent à se justifier ; qu'elles aient chacune leur place, déterminée et fonctionnelle, dans une économie globale. Il ne s'agit pas de se lancer dans une chasse au dahu.

Le lecteur soit prévenu d'un autre risque, celui-là inhérent à toute étude intellectuelle : le risque de l'erreur. Une différence fondamentale existe cependant entre l'erreur qui peut se rencontrer dans un manuel d'économie, de politique, d'ECJS, dans un discours de Laurence Parisot ou dans un rapport de Think Tank, et l'erreur bien involontaire qui pourrait entacher notre petit traité. L'une est délibérée ; l'autre malencontreuse. Le premier cas relève typiquement du « mensonge » ; c'est une ficelle de manipulation, de sophistique ou d'éristique. Le second ressortit aux préjugés de la *doxa*, de l'opinion en tant qu'elle ne se fonde sur rien ; c'est une suppuration de l'ignorance. Aussi n'y voyons pas malice : un ignorant ne peut mentir (puisqu'il ignore la vérité), il ne peut que se tromper. S'il induit son lecteur en erreur, c'est qu'il en est lui-même la dupe. Si donc errer il

y a, ayez pitié de leur auteur (lui signaler) ; car vous n'avez affaire qu'à des vestiges de son impéritie<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voilà qui fournit l'occasion d'une première digression. Une question pertinente consisterait à se demander comment, si l'on ne sait pas soi-même, discriminer le mensonge de l'erreur ; ou bien comment, si d'aventure l'on sait, être sûr que l'on sait, être sûr que l'on sait que l'on sait, et que ce que l'on sait est vrai. Comment, par suite, si l'on ne sait pas soi-même ou si l'on ne peut fonder la vérité de notre vérité, discriminer entre, d'une part, celui qui ne sait pas et croit savoir qu'il sait, et, d'autre part, celui qui sait savoir et sait effectivement? Peut-on confondre le menteur, discerner l'ignorant, sans disposer soi-même d'une intuition (au sens précis et cartésien) de la vérité ? Là réside toute l'ambiguïté des dialogues socratiques. Socrate, celui « qui ne sait rien » (mais « sait qu'il ne sait rien »), savant d'une ignorance, est le plus sage des hommes - mais pas le plus savant. Or, c'est armé seulement d'une ignorance qu'il confond l'ignorant au nom d'une vérité dont il ne dispose pas... ou plus. Car il l'a sue. Car il l'a oubliée. Car il s'en ressouvient. Car il l'a contemplée. Car il faut avoir su pour savoir qu'on a su et que la vérité nous faut ; avoir connu pour oublier et se ressouvenir. Socrate dispose donc bien d'un critère de la vérité, et ce critère est la reconnaissance. « On s'est pas déjà vu ? » demande le philosophe aux formes éternelles. « Je le savais ! » s'écrie l'élève au maître.

## ***Le darwinisme de l'argot***

Nous croyons salutaire et plus que nécessaire de rejeter l'option de recherche purement axiomatique, formelle, abstraite, promue par une sociolinguistique contemporaine par trop enflée ; d'une discipline dont le sacre universitaire s'est traduit par la néantisation. Une mise en garde sous couvert de reconnaissance. Choisir de ne rien dire, ou rien d'intéressant, ou rien d'intelligible, peut en effet conférer aux « chercheurs » cet avantage insigne de ne pas être exposés à la contradiction - ni à la pertinence. Ce qui, loin de leur faire hommage, ne rend pas moins absurde leur opiniâtreté (paresse ?) à vouloir disséquer un système linguistique à l'exclusion de son contexte (linguistique pure). Qu'à cela ne tienne. Notre entreprise, avec tous ses défauts, ne tombera pas dans ce travers. Au risque - mais c'est un risque à prendre - de basculer dans l'excès opposé. Posons d'abord quelques remarques préalables autour de ces curieux objets, la linguistique pour commencer, et pour conclure l'argot, dont les réformes successives imprègnent en filigrane notre propos. L'argot se dit en plusieurs sens. Il n'est pas monobloc, il n'est pas continu ; il est un poudroïement de langues et de dialectes parallèles rassemblés par commodité sous un titre commun. L'argot est donc d'abord et avant tout un terme générique. Il n'est pas inutile, à ce propos, de préposer en *incipit*, à la manière de tout manuel qui se respecte, quelques observations préliminaires. Somme toute, Jankélévitch ne confessait-il pas que la philosophie est toute entière préliminaire ? Á moins, reprenait-il, que ce ne soit

les préliminaires qui soient déjà philosophie. Aussi « préliminons » gaiement, sans avarice, donnons ses gages à la propédeutique. Qu'on se rassure, de tels prolégomènes n'ont rien d'indispensable. Les enjamber ne serait pas préjudiciable à la compréhension du corps de notre thématique. Aussi invitons-nous vivement notre lecteur à qui la linguistique donnerait de l'urticaire à *sauter ce chapitre*.

La linguistique peut s'avérer, de fait, la pire et la meilleure des sciences. Encore faut-il s'entendre sur la définition qu'il y a lieu d'accoler au terme de « linguistique ». Définir ce qu'elle est : c'est là chose essentielle pour distinguer ce qui en est. Quel est son champ, sa méthode, sa limite, son objet ? Il est probable qu'il existe autant de définitions de la linguistique que de chercheurs en linguistique ; définitions barbares dont la plupart, au demeurant, n'ont d'autre fin que d'habiller son ignorance aux couleurs de l'érudition. On connaît mille et mille les définitions de Dieu, de l'homme, du mal et du bonheur : c'est qu'on ignore toujours - peut-être est-ce mieux ainsi - de quoi ils sont le nom. Pour n'en livrer qu'une épure consensuelle, de même que les mathématiques ne décrivent pas les choses, mais bien plutôt leurs relations, la linguistique ne décrit pas les langues, pas même leur contenu, mais leur métabolisme : elle étudie leur dynamique et leur structure. Son idée fixe, ce sont les mécanismes du langage. En relèvent, en ce sens - au sens large -, toutes les sciences du langage. Au sens restreint, la linguistique s'oppose à la grammaire en cela que la

grammaire se dote d'un versant prescriptif (elle juge des énoncés en termes d'adéquation à une norme donnée) ; lors que la linguistique se fait un point d'honneur à conserver une valeur purement descriptive. Ce qui est faux, bien sûr ; Kant l'a montré : on ne peut penser ni décrire sans juger. Mais c'est une autre histoire...

Selon la pertinence que l'on accorde à ses méthodes et la finalité de son projet de recherche, la linguistique peut adopter, exclusivement ou de conserve, une démarche « horizontale » ou « verticale ». « Horizontale », celle qui consiste à collecter, à brasser, ordonner des données en balayant des yeux le relief de la langue. C'est un point de vue d'hélicoptère. « Verticale », celle qui se mêle de spéléologie. De spéléologie car elle procède en profondeur, tout en forages, sondages, excavations (remarque de circonstance : il y a lieu d'être frappé par l'engouement qui nous anime pour l'exploration des galeries minérales, des boyaux souterrains, généralement huileux et moites. On peut se demander si la spéléologie n'entretient pas, telle une espèce de *revival* chthonien, un rapport plus ou moins lointain avec la nostalgie de la matrice). Sans doute la plus intéressante, cette approche phylogénétique œuvre à reconstituer de vrais lignages évolutifs (cladistique), à dresser des arborescences : précisément ce que fait le naturaliste dans le domaine de la biologie. Ferdinand de Saussure, avec ses termes propres, fut le premier à avoir distingué clairement ces deux approches dans son *Cours de linguistique générale*. Elles téléguident, pense-t-il, deux formes de linguistique à part entière. L'une

est dite « synchronique » lorsqu'elle se penche sur ses objets d'étude (dialectes, lexèmes, formules, énoncés, locutions) en tant que ces derniers sont capturés à l'instant  $t$ , c'est-à-dire vitrifiés, figés dans leur époque. Sa tâche est d'apprécier les relations qui coordonnent ces éléments aux autres éléments ressortissant au même système. Nous retrouvons par là le biais « horizontal ». À cette approche, statique, répond une approche « diachronique » qui, elle, s'emploie à retracer les pérégrinations de tous ces éléments (dialectes, lexèmes, formules, énoncés, locutions) à travers le temps, en se focalisant sur leurs évolutions, transformations et mutations. Elle prend en considération aussi bien l'ère que l'aire. D'où la notion de verticalité. Si la première approche « photographie » les éléments de langage, la seconde débobine le film de leur cheminement. Elle est une théorie des variables en mouvement.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit la voie retenue par le linguiste, il doit résolument garder devant les yeux qu'un mot n'est pas une huître. Un mot n'est pas un coquillage, une galette de silice close sur son propre monde. Il n'est pas une monade « sans portes ni fenêtres » qu'on pourrait dépiauter de manière solipsiste. Tous les mots sont des signes ; ces signes supportent des liaisons ; ces liaisons, arbitraires, conjuguent des signifiants (gestes, phonèmes : aspect formel ou matériel du signe) avec des signifiés (concepts, notions : aspect sémantique du signe) ; ces signifiés ont une valeur différentielle (ils n'ont de sens qu'admis dans un rapport global à tous les autres) et contextuelle (ce sens est relatif aux

conditions d'énonciation). Les mots, par conséquent, forment système ; les langues forment système - mais pas encore structure : c'est donc à tort que l'on déclare Saussure « père du structuralisme ».

« Système » s'oppose à « mécanisme ». L'homme et la langue sont des systèmes, le coucou suisse et l'animatronique des mécanismes. Le système joue d'organes, le mécanisme de rouages. Le système cuve des maladies, le mécanisme essuie des défaillances ; mais le premier, souvent, s'auto-répare tandis que le second requiert toujours l'intervention d'un tiers : il n'est pas autonome. L'horloge brisée ne se régénère pas : elle cède à l'entropie. Les organismes, non contents de s'ajuster biologiquement aux variations de leur milieu (homéostasie), s'assoient sur l'entropie lorsqu'ils se régénèrent (néguentropie). Ainsi de l'homme. Ainsi de l'organisme et du psychisme humain ; et de manière plus évidente encore, de son système nerveux qui les fait converger. La transcendance du tout, irréductible à ses parties, explique la possibilité pour ce dernier de compenser les ablations et destructions partielles du cortex cérébral par des aménagements et réaffectations de fonctions à d'autres aires de traitement de l'information. Ce privilège n'est pas donné à des dispositifs dont chaque rouage, finalisé par une fonction hautement spécialisée, condamne par son absence ou par sa défaillance le fonctionnement de l'ensemble. La mécanique ne se réfectionne pas. Le corps humain est un torrent vital où tout se renouvelle par flux de protéines : les quarks, atomes, sels, molécules, cellules, neurones, chairs,

peaux ; tout meurt et se rénove en une quinzaine d'années. Rien ne se perd, tout se recrée. Descartes, féru d'anatomie, s'émerveillait de ce que la nature - c'est-à-dire Dieu, en tant que Dieu produit les lois de la nature, qu'il en est seule cause efficace (Malebranche), qu'il lui imprime son *connatus* (Spinoza) ou sa première « pichenette » (selon le mot, railleur, de Pascal) - ; que la nature, donc, nous conserve en nous créant incessamment à l'infini. Par le truchement de cette restauration constante de la fibre organique, le biologiste contemporain ne fait que retrouver sous une variante laïcisée la thèse, vertigineuse à plus d'un titre, de la « création continuée ». Tout change, matériellement parlant. On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve.

On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. Le corps que l'on habite est un corps en sursis. Nous sommes des corps en devenir, morts et vivants, qui sont et ne sont plus. Coulés dans un état de superposition, comme le serait l'état - le sale état - du chat de Schrödinger resté perclus dans la boîte noire. Nous sommes et ne sommes pas dans le même corps. Lors, qu'en est-il de notre identité ? S'abolit-elle ou transcende-t-elle l'impermanence ? Si nous changeons, sommes-nous ? N'y a-t-il rien de permanent sous les changements et bigarrures de la surface ? Que reste-t-il de nous dans le passage de l'instant  $t$  à l'instant  $t+1$  ? Quinze ans suffisent à nous faire autres - suffiront-ils à nous faire quelqu'un d'autre ? Plutarque, biographe et philosophe latin, s'était posé cette épineuse question. L'ensemble de la pensée

grecque, pour ainsi dire, peut être interprétée comme une tentative pour y répondre<sup>2</sup>. Cette ascension problématique,

---

<sup>2</sup> S'il fallait créditer toutes les conjurations de l'antique philosophie grecque d'une préoccupation commune, il s'agirait probablement de la conciliation de l'un (l'*ousia*, l'essence, l'idée, l'archétype, la raison) et du multiple arborescent de l'un (les *pragmata*, les choses du monde, aussi diverses que branlantes et périssables). L'un s'assimile à l'invariance de nos concepts en butte à l'infinie disparité des phénomènes auxquels il se réfère. Comment rendre raison, et résorber l'écart entre le fait et le concept ? Dans le sillage de Parménide, l'école éléatique répond de cette conciliation en alléguant la seule éternité des vérités inengendrées. Le non-être n'est rien, rien d'autre n'est que l'« être ». L'école ionienne, à l'opposé, argue en faveur du « devenir ». Il n'y a pas d'être, que du fluant ; car « rien n'est permanent, fait valoir Héraclite, excepté le changement ». Platon et Aristote conglobent ces deux approches : Platon, en faisant du sensible et de sa contingence une image délavée des Idées stables et permanentes ; le Stagirite - son indiscipliné disciple -, en concevant l'entéléchie (ou le passage de la puissance à l'acte) comme une imitation par le sensible du mouvement circulaire parfait décrit par le premier moteur non mû. Plus simplement, en assignant à chaque représentant d'espèce, inscrit dans le temps sublunaire, une fin (*télos*), vers laquelle l'être inaccompli progresse pour s'accomplir. L'identité - car c'est bien d'elle qu'il est question - sera ainsi tantôt conçue sous le mode de l'essence, tantôt sous celui du projet.

Plutarque l'illustre avec la parabole du « bateau de Thésée ». Il nous raconte comment les Athéniens prirent soin de conserver le navire de Thésée, vainqueur du Minotaure, pour témoigner de la légende auprès de la postérité. Faire vivre la légende autant que la relique. Au fil du temps, au fur et à mesure que le bateau perdait de sa superbe, chaque poutre endommagée, chaque élément de structure se voyait remplacé. La réfection se poursuivait, année après année ; tant et si bien que le bateau de Thésée, au terme de dix ans de rade, avait été entièrement reconstruit. Ne demeurait plus rien, ni la poupe, ni la quille, ni le mât, ni la proue, plus rien des éléments qui l'avaient constitué. Aucun vestige. Aucune pièce d'origine. Le lecteur attentif aura sans doute saisi l'analogie. Nous-mêmes serions, en quelque sorte, un bateau de Thésée. Le remplacement des pièces ou des organes dont nous sommes faits, défaits, refaits, suit un cours naturel. Un cours que peuvent éventuellement accélérer les greffes, les cellules souches et la cybernétique qui se profile à plus ou moins long terme, ne rendant la question que plus urgente (on peut d'ailleurs se demander ce qu'Aristote aurait pensé de la transplantation cardiaque, lui selon qui le siège du *noûs*, de la pensée, s'établit dans le cœur. *Idem* des greffes de moelle, la semence cohobant au creux de la colonne vertébrale). Voyons comment les philosophes de nos prédécesseurs traitèrent le paradoxe. Résumons-nous : quel paradoxe exactement ? Le même qui vient grever tout événement, c'est-à-dire toute « transition de phase », pour parler comme les physiciens ; à savoir tous les phénomènes passibles de changement ; bref, tous les phénomènes en tant

qu'inscrits dans la forme du temps. Le navire de Thésée, après restauration, pouvait-il à bon droit se prétendre être le navire original ? Le vaisseau de Thésée est-il encore... le vaisseau de Thésée ? Selon toute apparence, si l'on ne change qu'une ou deux poutres de la nef, il semble aller de soi qu'il s'agira du même navire - quoi qu'on puisse, il est vrai, déjà le contester. Admettons néanmoins qu'il le fut. Qu'on se projette dès à présent au jour où les fréteurs d'Athènes auront renouvelé chacune des parties du navire. Pouvons-nous malgré tout considérer qu'il s'agit du même bâtiment ?

Répondre par l'affirmative pose un problème de taille. Quoique la nef mythique ait changé graduellement, elle n'en a pas moins entièrement changé. Du vaisseau d'origine, il ne reste plus rien ; or, attendu qu'aucun des éléments de l'entité ne subsiste, peut-on envisager que l'entité subsiste ? De deux objets qui n'ont rien en commun, peut-on arguer qu'ils sont un seul et même objet ? Suprême perversité : figurons-nous qu'un armateur retors s'empare des pièces vétustes du bateau de Thésée pour peu à peu reconstituer... le bateau de Thésée sur un chantier voisin... du bateau de Thésée ? Il y aurait alors deux bateaux de Thésée : le bateau restauré, le bateau reconstruit. Nous voilà bien... Virons de bord avant de percuter l'écueil. Considérons l'alternative. Répondre par la négative à la question de l'identité du navire d'origine et du navire remis à neuf pose également son lot de difficultés. À quel moment pouvons-nous dire que la nef réparée a cessé d'être la nef d'origine ? Nullement, sans doute, à l'occasion du remplacement de la première des poutres (« celui qui n'a

jamais pêché remplace la première poutre »). Ni même de la deuxième. Ni même de la troisième. Dès lors, où se trouve la frontière ? Où situer la limite ? La perte d'un cheveu ne rend pas chauve. Ni même de deux cheveux. Ni même de trois. Combien de ses cheveux un homme devra-t-il perdre pour devenir chauve ? Combien de pierres faut-il pour constituer un tas ? Ces paradoxes sont connus depuis l'Antiquité sous le nom de « sorites ». De toutes les solutions qu'on leur a pu donner (théorie du vague, des pourtours invisibles, des conventions de langage, des degrés de vérité) jamais aucune n'aura vécu suffisamment pour prétendre au podium. Les sorites manquent à toute résolution qui se voudrait apodictique. Pour ce qui est de l'homme (or, ce qui vaut de l'homme vaut également de tout système qui se respecte), ce ne sont pas les poutres, mais les cellules qui sont renouvelées. Tout change, matériellement parlant. Et cependant tout ne change pas. Il est des choses qui ne changent pas. Des choses qui, certainement, ne relèvent pas de la matière. Qui résident par-delà, sans lieu déterminé - *sub specie aeternitatis*. Qui ne sont pas composées - et donc ne se décomposent pas (d'où l'importance de la « simplicité » de l'âme). Choses qui survivent aux affections, altération et corruption du corps, immunisées contre les détériorations du temps. Ces choses, qui sont notre mémoire, et notre volonté, et notre caractère, et notre personnalité, perdurent par-delà leur support (option perdurantiste). C'est donc en elles - comme l'avait bien aperçu Locke - qu'il faut penser l'assiette de notre identité.

Ou bien, s'il s'agit d'illusions commodes et que la pensée traduit la matière (option réductionniste), qu'elle est une manifestation d'incidents physico-chimiques (option épiphénoméniste), s'il y a identité de l'événement mental et neuronal comme le soutiennent - ou le « secrètent » ? - Paul et Patricia Churchland, alors notre mémoire, et notre volonté, et notre caractère, et notre personnalité doivent changer avec elles. C'était déjà l'idée de Nietzsche. Laquelle, pour être grosse de ses contradictions, n'est pas dénuée de pertinence. Elle pointe en creux les apories de la psychologie traditionnelle, idéaliste, dualiste en cela qu'elle envisage une ségrégation ontique entre l'esprit et la matière. Les partisans d'une telle césure se trouveraient bien en peine de devoir expliquer pourquoi une lésion cérébrale provoque l'altération des facultés mentales ; en quoi une commotion, un traumatisme, un AVC, une maladie neurodégénérative, pourrait bien affecter ce qui n'a ni complexité ni site ni corporéité. Le paradigme cartésien (deux attributs pour deux substances et trois notions communes) se sait ici disqualifié. Disqualifié, il laisse les coudées franches au paradigme spinoziste (deux attributs pour une substance) qui devra s'imposer dans l'orbe scientifique. Quant à articuler la thèse perdurantiste (posant une transitivité de la pensée et ses contenus de l'instant  $t$  à l'instant  $t+1$ ), à celle de la création continuée (posant une disruptivité de l'étendue et de ses contenus de l'instant  $t$  à l'instant  $t+1$ ), c'est se doter d'un attelage théorique tout à fait respectable, mais qui ne se garantit nullement contre les menées fourbes du « malin génie ». Puisque nous sommes, à chaque instant, créés et

conservés (tout le problème est de savoir si ces deux termes sont équivalents), on peut fort bien imaginer que nos souvenirs, et notre volonté, et notre caractère, et notre personnalité, nous aient été implémentés la seconde précédente. Factice, notre passé ; inoculée, notre âme ; un peu comme à ces androïdes qui désespèrent dans *Blade Runner* de ne pas mourir tout de suite. C'est, là encore, le scénario de *Dark City*, un monument de la science-fiction. Existiez-vous il y a de cela cinq minutes ? Cinq centièmes de seconde ? Il n'est, objectivement, aucun moyen de le savoir. Tout arbitrage rendu dans un sens ou dans l'autre ne peut qu'être le fait d'une conviction métaphysique, c'est-à-dire arbitraire (Popper). La vraie philosophie se reconnaît à ce genre de questions qu'elle ne craint pas d'approfondir jusqu'à s'y laisser consumer (combien de philosophes commencent ou finissent fous ?), faute de leur apporter, à terme, la moindre solution. Mais là n'est pas notre propos...

Restons fidèles à notre fil. Existe-t-il, hormis la régénération, d'autres propriétés diagnostiques des systèmes ? La régénération (faculté nutritive) ci-devant évoquée, recoupe en effet l'une des deux fonctions de l'âme végétative aristotélicienne, dont l'autre est la génération. Les organismes - les systèmes linguistiques, biologiques, judiciaires, etc. -, s'ils se conservent, se régénèrent, s'adaptent, sont également des pépinières, des puissances créatrices. L'horloge, un mécanisme, ne se reproduit pas ; les montres ne font pas des petites montres. L'homme, organisme, peut engendrer. Se répliquer. Il peut, comme dit

le Vieux, « croître et multiplier ». Jamais à l'identique ; quoique la génétique de pointe lui en donnerait la possibilité (le clonage reproductif à partir de cellules somatiques permet de se passer de cellules souches ou de gamètes. La technologie fut mise à l'épreuve en 2008 avec un rat de sexe male. Avec succès. Une biopsie et pouf ! c'est Noël). Les variations dans la reproduction sont par ailleurs le levain de l'évolution. Le phénomène qui, de LUCAS (*Last Universal Common Ancestor*), première cellule connue (le Père ou Dieu pour les généticiens), aura conduit jusqu'à Toumaï, premier hominidé (-700 000 ans), pour aboutir à l'homme (*ndla* : si Dieu, dans la *Genèse*, crée l'homme après les bêtes, et la femme après l'homme, qu'en déduire de la femme ?). Les corps, les langues, les lois évoluent constamment. Le gnomon, lui, fût-il sexué, barboterait-il mille ans dans un harem, a peu de chances d'accoucher d'horloges atomiques. Le mécanisme est un objet fermé sur son programme. C'est une maquette articulée, sans perspectives d'évolution. Le système change ses paramètres de manière autonome, constante, imprévisible. Intelligent, il est capable de simulation, procède par voie d'essais et d'erreurs bénéfiques. S'il conçoit un programme, c'est un programme évolutif, croissant par incrémentation d'instructions souples et transitoires. Les corps, les langues, les lois, sont toujours en sursis.

Il est frappant de constater combien les notions sont mobiles. Combien elles peuvent être fécondes et transposables. De voir comment les disciplines peuvent

s'emparer les unes des autres pour s'éclairer les unes les autres. Premier objet de l'expérience, le corps anthropomorphe a longtemps fonctionné comme paradigme transversal. Il fut le premier étalon du monde, le plus ancien que nous aura légué l'Antiquité. Ainsi la « Belle Cité » platonicienne (*kalipolis*), le cosmos, l'âme, se lisaient tel un corps (*homo corpus*), avec les mots du corps, ses équilibres et ses pathologies. La cité d'Aristote elle-même était un corps, un artifice que la nature humaine emploie pour parvenir à son *télos* : l'épanouissement (*eudaïmonia*). Elle était, comme le corps, une entité holiste dont les parties, finalisées, étaient les membres, et n'accédaient à leurs fonctions qu'à la faveur de l'entité. L'effondrement de la démocratie d'Athènes n'entama pas le paradigme. Le principat, l'empire, la monarchie le reprirent à leur compte ; le roi s'en empara pour devenir « la tête », littéralement « le chef » d'un peuple par lui fédéré (on a donc pu soutenir qu'un peuple détrônant son roi se perdrait avec lui : il en perdrait la tête). Le Moyen Âge mystique, philosophique et scolastique va projeter ce corps dans l'empyrée. Le corps et l'univers sont liés par analogie dans un jeu de renvois permanents. Le microcosme devient répétition du macrocosme, et l'un répond de l'autre comme une *imago mundi*. La Renaissance affleure. L'État-nation fait son chemin. Machiavel, à Florence, définit l'habileté (*virtù*), l'opportunisme pragmatique ou la vaillance du Prince comme celle de concilier les deux humeurs hippocratiques antagonistes - « les Grands », « le peuple » - en perpétuel conflit ; les uns pour dominer, les autres pour ne pas être dominés. Jusqu'à la Renaissance, le corps et la

médecine n'auront de cesse que de discipliner les autres champs de la connaissance. Le basculement va se produire à la faveur du XVII<sup>e</sup> siècle. S'engage alors une révolution intellectuelle (avant d'être expérimentale) qui aboutit à révoquer les conceptions classiques de la nature, lesquelles fuyaient de tous côtés, pour adopter une autre perspective. Aux « facultés occultes » et autres « vertus dormitives » aristotéliennes, on substitue une nature morte, désenchantée ; censément moins païenne et davantage poreuse aux investigations de la *recta ratio*. Une nature réductible à la matière (elle-même réduite à l'étendue) et aux mouvements qui la traversent par occasion (et non plus à distance). Au paradigme du corps anthropomorphe allait se substituer celui de la physique. La physique, désormais, arraisonnait le monde. La physique infiltrait toutes les branches du savoir. Elle en offrait la clé. L'ultime explication. La politique devenait rapports de force, l'économie rapports de fluides, le droit loi de nature, la nature figure et mouvement. L'Arbre de la Connaissance ébauché par Descartes - dont les derniers rameaux sont la morale, la mécanique et la médecine - a pour tronc la physique ; il prend racine dans la métaphysique qui n'est pas autre chose qu'une physique éthérée. Il n'est pas jusqu'à l'anthropologie qui ne se trouve affectée par cette nouvelle donne : l'humain s'assume comme une machine dotée (cf. Descartes, *Traité de l'homme*) ou non (cf. La Mettrie, *L'homme-machine*) d'une âme. Le Vieux lui-même devait se faire à son nouveau statut, celui d'auteur du « premier mouvement » qui créa l'univers au gré des tourbillons, et

continue de mouvoir la matière (principe de conservation). Une immense découverte que celle de la physique, qui marcherait de pair avec le progrès des mathématiques : Leibnitz invente le calcul différentiel, Descartes la géométrie analytique, Pascal les probabilités, Newton mathématise les hypothèses physiques, Spinoza démontre l'*Ethique more geometrico*. La théorie épouse l'expérimentation. S'il y avait une image, une seule image diserte à conserver pour résumer l'*épistémè* du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, ce serait sans aucun doute celle de la table de billard. Et puis l'histoire, pareille au fleuve, d'aller son cours. Le paradigme de la physique cède vraisemblablement au XIX<sup>e</sup> pour être supplanté par celui des chimistes, promu par Lavoisier. Débobinons maintenant la chaîne de nos pensées : le corps était le paradigme de l'Antiquité ; la physique s'est offerte celui des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; l'évince alors, au XIX<sup>e</sup> de l'ère commune, le gabarit chimique. Qu'en est-il aujourd'hui ? Conquête avec Lamarck, c'est à la biologie que nous confions le soin d'illuminer notre méthode (*meta hodos*, « le chemin ultérieur »). Non pas la biologie « thérapeutique », restreinte à la perquisition du « milieu intérieur » ainsi que l'inaugure et l'intronise Bernard ; la biologie « dynamique », à savoir étudiée sur le long terme dans ses interactions avec l'environnement. La biologie configurée par l'évolutionnisme et par la génétique. Pour la faire brève, le (néo)darwinisme est notre paradigme<sup>3</sup>. Il

---

<sup>3</sup> Pour le meilleur et pour le pire, le paradigme économique, ayant déjà conquis le champ du politique, de la médecine moderne (hantée par l'idéal de performances, par

suffira, pour s'en convaincre, de prêter attention à la manière dont son vocabulaire s'imisce dans le discours économique, sociologique, culturel et sportif ; sur la manière dont le capitalisme écrit promeut la concurrence à grand renfort d'émulation et d'élimination ; plus grave s'il se pouvait, sur les symboles qu'inconsciemment nous employons pour nous interpréter. Le darwinisme infuse de fait tous nos systèmes de représentation. Pour peu que l'on s'en aperçoive - aperception conditionnée par un certain recul (mais le chercheur actuel a d'autres qualités) -, on ne sera pas surpris de constater qu'il modélise la linguistique contemporaine. Le parallèle que nous tirons ici entre évolutionnisme et linguistique n'est donc en rien gratuit.

Témoignant au plus près de cette transposition du modèle évolutionniste aux études linguistiques, certains font profession de mesurer l'ampleur des mutations intervenues au cours du temps au sein d'une terminologie donnée. Leur expertise s'appuie sur des comparaisons de texte historiquement datés, ressortissant à deux états d'une langue écrite correspondants. Elle procède en ceci conformément à la méthode des paléo-génétiens, qui séquentent l'ADN de nos ancêtres pour exciper les différences d'avec celui de l'homme moderne. Il est ainsi possible d'accompagner les transitions de la langue anglaise depuis l'ancien anglais

---

l'optimisation des corps) et l'anthropologie (e.g. les théories dans le sillage de l'*homo economicus*), semble tout disposé à prendre la relève.

(anglo-saxon) jusqu'à l'anglais de Chaucer, puis de l'anglais de Chaucer jusqu'à l'anglais moderne. Ce genre d'estimation est à la discrétion d'une discipline appelée la « glottochronologie » ou la chronologie des langues. Elle aboutit à une règle grossière selon laquelle les langues remplacent environ vingt pour cent de leur vocabulaire fondamental tous les mille ans. Une grande part de l'activité des paléo-généticiens consiste à compléter des cladogrammes, ou « arbres cladistiques », du monde vivant : quand les espèces se sont-elles mises à diverger, de quelle manière, et comment l'expliquer ? Le glottochronologue ne fait pas autre chose, à ceci près que son ouvrage n'est plus l'affaire des espèces, mais de dialectes. En général, les résultats d'une mesure « au jugé » concordent pour admettre qu'à supposer que la « communauté linguistique du PIE (Proto-indo-européen) » ait jamais existé (ce qui n'est pas le cas !), elle aurait dû entamer sa subdivision en ses diverses pampres linguistiques aux environs de 3000 avant Jésus-Christ. Artefacts culturels, les lignées du langage sont plus mobiles que les taxons des familles naturelles. Nous n'en dirons pas plus ; ce serait trop en dire. Nous avons démontré comment la linguistique contemporaine se saisissait des apports de la biologie en général et de la biologie évolutive plus particulièrement pour traiter son objet. Le même constat peut être fait dans les essarts d'autres domaines. Ce paradigme est comme un schème induré dans nos yeux. Or, s'il est un mérite que l'on peut attribuer à ce changement de paradigme - lequel, décidément, nous obnubile -, c'est bien de nous avoir permis de découvrir que la dynamique

évolutive constitue à part soi, en soi, une caractéristique nodale de tout système. Le système n'est pas clos ; il mute, il fourche, s'adapte au gré de ses interactions.

La régénération, l'évolution et la reproduction constituent donc trois caractéristiques qu'il faut tenir pour des critères discriminants entre le mécanisme et le système. Une autre ligne de démarcation se manifeste par une propriété très évidente, consubstantielle à tout système, et qui répète à sa manière la liberté qui se rencontre dans l'évolution (une liberté toute relative, dès lors que suspendue à ses succès adaptatifs ; peut-être moins aléatoire ou stochastique qu'on l'envisage - on parle de mutations induites par les bombardements à flux tendus de particules cosmiques) : l'émergence. Elle se traduit empiriquement, selon le mythe prométhéen, par la technique ; empiriquement, selon le néodarwinisme (ou théorie synthétique de l'évolution, TSE), par la dérive génétique ; théoriquement, selon Rousseau, par la perfectibilité. Elle se traduit, selon Descartes, par la capacité qu'a l'homme à doter le langage de significations nouvelles ; ainsi, réciproquement, que par la subséquente capacité des langues à recevoir ces significations (polysémie). Un perroquet, pour sacrifier à l'imagerie classique de la philosophie ; une machine de Turing, pour la moderniser, peuvent toujours imiter, ce sont des mécanismes, ils ne poétisent pas (*poiein*, « créer »). La mémoire adressable de l'ordinateur mime la mémoire associative que l'on accorde à l'homme. Elles réalisent les mêmes fonctions ; elles ne se confondent pas. La machine ne

pense pas. La machine *est pensée* pour une tâche précise, pour une routine rigide d'opérations sériées ; l'homme n'est astreint à rien de défini, sinon frappé par la folie (croyance que la répétition d'une même série de gestes ou de pensée pourra conduire à des résultats différents). Folie ; car c'est au fou bien plus qu'à la machine que Descartes oppose sa raison. Foucault n'en perdit rien. Le robot n'est que bras squelettique, pince ; il n'a pas le fragile équilibre de la marche ou de la démarche, il roule lourdement. Il ne devient pas fou. Il ne désapprend pas. Des rouages en quinconce n'ont pas la faculté de se déprogrammer. Pas plus que le hasard ne peut-on programmer la faculté de se déprogrammer. Le langage, l'homme, se déprogramment et reprogramment sans cesse. Pour le meilleur et pour le pire. Car l'horreur est humaine. D'où la question, célèbre, de Rousseau : « Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? » Parce qu'il est un système. Parce qu'il n'est pas - quoi qu'en pense La Mettrie - un mécanisme prisonnier de sa cangue métallique. Si l'homme se reconnaît dans la matière du monde, tant s'en faudrait que le monde fût à son image. Car le reflet n'est pas le reflété.

La troisième divergence entre le mécanisme et le système concerne la méthode *sui generis* à mettre en œuvre pour les appréhender. L'ébauche industrielle est un dessin de pièces et la machine un assemblage de pièces. Un mécanisme est un dispositif monté dont chaque rouage peut être ponctionné, prélevé et étudié pour ses propriétés, sans qu'il soit nécessaire de tenir compte de la totalité du mécanisme.

Un ressort demeure un ressort, qu'il participe du mécanisme ou lui en soit ôté. Il n'en va pas de même pour un organe, qui n'est organe que par l'interaction qu'il entretient avec les autres organes et au-delà, avec le corps en son entier. Le mécanisme est une juxtaposition d'individus formant un Tout qui n'est jamais qu'une juxtaposition d'individus. Le système est une symphonie d'organes formant un Tout qui le transcende. Le propre d'un système est d'être une entité qualitative, donc non agrégative. Le Tout excède toujours la somme des parties ; et les parties, interrogées à l'exclusion du Tout, ne permettent pas de préjuger du Tout : elles ne disent rien d'elles-mêmes, de par elle-mêmes, sinon - en creux - leur manque-à-être à l'exclusion du Tout. Donc le primat ontologique du Tout qui les subsume. À rebours du mécanicien, le systématicien doit prendre exemple sur l'anatomiste qui chercherait à percer les arcanes d'un organe méconnu en étalant à plat l'ensemble du circuit. La recherche linguistique, par conséquent, s'inscrit toujours dans une perspective moltaire. De celles que Quine, après Duhem, Le Roy, Milhaud, appellent le « holisme épistémologique ».

Le corrélat du « holisme épistémologique » - dit également « holisme de confirmation » -, c'est la récusation sans concession de deux présupposés de la science expérimentale. D'une part, du raisonnement analytique. Il est celui que préconise Descartes dans le *Discours sur la méthode*. Il consiste à dissoudre les objets complexes en composantes plus simples, à les hiérarchiser, à les traiter les

unes après les autres, puis à recomposer l'objet complexe par synthèse successive comme on construit une mosaïque en accolant des abbaucules. En ce qui concerne les systèmes holistes ou organiques, pareille démarche ne saurait être admise. Le raisonnement analytique est totalement hors de propos. On ne peut résoudre les problèmes de linguistique en problèmes subalternes ; puis ces problèmes eux-mêmes en d'autres plus obtus, *ad libitum*, jusqu'à ce qu'une solution frappée au coin de l'évidence vienne mettre un terme à chacun d'eux. Il faut jeter au feu (une expression, s'entend) la *Méthode* de Descartes, sa prétention d'imposer une démarche unique pour une pluralité de sciences (elle lui vaudra les foudres salutaires de Feysabend). Brûler Leibnitz, sa prétention de dériver les vérités empiriques de vérité logique. Et Spinoza, sa prétention géniale de construire une *Éthique Ordine Geometrico Demonstrata*. L'analytique est hors sujet. Autant que saurait l'être le second présupposé de la science expérimentale : le réductionnisme épistémologique. Il table sur l'idée qu'on peut toujours comprendre un événement complexe en inférant ses caractéristiques des caractéristiques de ses parties constitutives. Cette conviction trouve son pendant en philosophie politique à travers l'« individualisme méthodologique » de Max Weber, des libéraux et des libertariens. Elle s'oppose frontalement aux conceptions de l'homme comme « animal social », dont la fonction (Aristote), les normes (structuralisme, communautarisme), l'idéologie (Marx, l'école de Francfort) et les comportements

(Durkheim) s'expliquent par le Tout politique qui les transcende.

La mécanique quantique, en butte à la physique relativiste (les modèles récents tels que la théorie des cordes et la théorie quantique à boucles ont pour projet de transcender cette opposition en proposant une théorie quantique de la gravitation ; ils renouvellent en cela le geste de Newton qui opérait la réconciliation des lois des mondes sub- et supralunaire, fâchés depuis la physique et Aristote), est le meilleur exemple de l'ingénuité de cette approche, passablement naïve. À l'échelle de l'angström, les particules échappent à nos concepts de localité, causalité, discernabilité, succession, tiers-exclu, etc. : *mutatis mutandis*, c'est le plan du noumène. À l'échelle supérieure, mésocosmique, macrososmique, toute entité occupe une position dans l'espace et le temps ; une position déterminable tout comme sa vitesse sans que l'une soit « négativement complémentaire » de l'autre. Toute entité pâtit des lois de la causalité et de la flèche du temps qu'impose la thermodynamique. Indétermination de Heisenberg pour les objets subatomiques ; déterminisme du démon de Laplace pour les objets massifs. Paradoxal, lors même que les objets massifs sont constitués d'objets subatomiques. Paradoxal, mais non moins véridique. Le monde, en d'autres termes, n'est pas nécessairement fractal<sup>4</sup>. L'atome n'est pas une

---

<sup>4</sup> On a coutume de définir comme une figure fractale (ou simplement « fractale », par substantivation) un objet

---

physique ou mathématique dont la structure est invariante, indifférente à tout changement d'échelle. Les fractales constituent des cas particuliers d'architecture gigogne, en toute partie d'elle-mêmes les attracteurs de la structure gigogne classique. Cette conception « hologigogne » (gigogne en toute partie) de la fractale permet d'en illustrer une détermination tautologique : « un objet fractal est un objet dont chaque élément est aussi un objet fractal » (*Le Trésor des Paradoxes*, Philippe Boulanger & Alain Cohen). Des formes fractales approximatives sont facilement observables dans la nature. De tels objets présentent une structure autosimilaire sur une échelle étendue, mais finie : les nuages, les flocons de neige, les montagnes, les réseaux de rivières, le chou-fleur ou le brocoli, et les vaisseaux sanguins. N'a-t-on pas récemment compris, avec émerveillement, que la forme des vagues se heurtant dans le large délinéait à s'y méprendre les contours des fractales issues de quelques équations étonnamment rudimentaires ? Les arbres et les fougères peuvent également être modélisés au moyen d'algorithmes par ordinateur. La récursivité est évidente dans ces exemples : la branche d'un arbre ou la fronde d'une fougère sont des répliques en miniatures du tout - l'arbre et la feuille - dont elles sont la partie. Plus récemment encore, des astrophysiciens ont découvert l'existence de similitudes dans la répartition de la matière dans l'Univers selon six échelles différentes. Les effondrements successifs de nuages interstellaires dus à la gravité, seraient à l'origine de cette structure (incomplètement) fractale. Cette considération a

sténographie. Les bribes de l'univers ne recèlent pas le secret de l'ensemble comme le noyau de la cellule renferme l'ADN du corps en son entier. Le poète seul a gage de contempler « le monde dans un grain de sable, le ciel dans une fleur sauvage et tenir l'infini dans la paume de sa main »... Le scientifique doit se méfier comme de la peste des analogies. L'atome n'est pas tel un système solaire ; l'atome, quoi qu'il naisse de l'étoile, ne reflète pas l'étoile. Ni le neurone miroir le miroir infini du ciel. Parler d'atomes, de particules, c'est déjà projeter un continuum dans un capharnaüm, entre deux mondes qui ne se ressemblent pas. C'est basculer dans l'anthropocentrisme.

Un pas de plus. Non plus qu'on ne saurait, théoriquement, induire le Tout de la partie, il n'est empiriquement possible d'engendrer un organisme par juxtaposition de ses parties constitutives. Les chairs inertes, même réalimentées, ne nous reviennent qu'en imagination. Dépouilles, Golems et statues de sel jamais ne « comptent leurs os [que d'os ! que d'os !], ne rassemblent leurs membres pour se tourner vers le bel Occident, allant, chaque jour régénérés ». La robotique ne relève pas du royaume des causalités magiques ; elle n'est qu'affaire de savoir-faire et de physique : générateur, processeur, pièce. Sorte de modélisme amélioré. Morsures d'agrafes, quelques soudures, va-comme-

---

contribué à mettre au goût du jour la conception d'un univers holographique, décrivant une topologie fondée sur les fractales.

je-te-pousse. Le système homme est plus complexe. Il faut couvrir neuf mois le petit d'homme. Êtres de carne et, supposons, d'esprit, nous-mêmes sommes davantage que des prothèses vissées sur une colonnade blanche. Soyons pour un instant cet alchimiste fou qui rêve de recréer la vie. Dans la cuisine de Nicolas Flamel, concassons l'homme avec Bocuse. Dans un grand moule beurré, mélangeons l'hydrogène (19 %) et le carbone (18 %). Á la préparation incorporons le nitrogène (3 %), puis le calcium (1,5 %). La pâte à chair doit être lisse, visqueuse et souple. Battons au fouet pour obtenir une émulsion à 65 % percolée d'oxygène. Faisons réduire à petit feu et déglaçons le tout avec un zeste de phosphore (1 %). Terminons par l'assaisonnement : deux trois pincées de potassium (0,25 %) ; ça vous relève un plat. Neuf mois au four à pain pour la cuisson, au thermostat 37. Vous avez la recette de l'homme. Mais vous n'avez pas l'homme. Rien au sortir de la suprême couveuse qu'un nauséeux remugle où les pupes grouillent, comme émanés d'une impossible génération spontanée (- ou « spontéparité ». La thèse survit deux millénaires avant d'être éconduite au XIX<sup>e</sup> siècle par Tyndall et Pasteur, puis remplacée par les théories microbiennes et cellulaires). Vous en êtes quittes pour un amas de particules : un steak-haché franchisé *Burger King*. Pas d'homme ; mais une macération cireuse d'argile, de chyle et de terre sulfureuse, de plomb noir, de sérum, d'huile de Saturne et d'aquosités rances. Pas d'homme ; mais une mixture des quatre humeurs aux quatre caractères et quatre chromes, mûrie dans une panse d'innox. Pas d'homme ; rien que la déception d'un Styx crémeux de mollifications,

assations, humations, liquéfactions, pétrissages, imprégnations fétides constellées de grumeaux. Tout fut tenté, toutes les recettes, tous les prodiges ; et cependant pas d'homme. Pas même le pédoncule d'un homoncule. Un homme, ça se goupille pas comme ça...

Il manque à la matière ce petit rien de 28 grammes venu on-ne-sait-comment d'on-ne-sait-d'où, s'échouer dans l'utérus. De 28 grammes ; car sans que l'on en sache précisément la cause, de 28 grammes est le différentiel séparant l'homme après le saut final de l'homme à l'agonie. Il manque ce « je-ne-sais-quoi », ce « presque-rien » d'indescriptible qu'Héphaïstos, jadis, insuffla à Pandore, à la première mortelle vomie des forges du Vésuve (raison pourquoi, Duchamp le sait, « LHOOQ »,) ; il manque ce souffle-au-cœur qu'Aphrodite de Cythère, émue par la passion ronde-bosse de Pygmalion, offrit à Galatée ; ce tonnerre galvanique *ex coelis oblatus* sans lequel l'homme - le monstre - de Frankenstein, ce puzzle térétoïde humain tout en guenilles et membres suturés, n'aurait pas décroché de son palan de contention. Le « Prométhée moderne » - ainsi rebaptisé par le sous-titre du livre (car *l'âme étant le nom*, une abomination n'en doit pas posséder) - est par ailleurs un artifice au tesseract : la créature (nouveau Lazare ressuscité) d'une créature (le baron Frankenstein) d'une création (le roman *Frankenstein*) d'une créature peut-être certainement sans doute (Marie Shelley). Le baron Frankenstein n'a pas créé la vie, seulement guéri la mort. Le thanatopracteur répare, dissèque mais ne crée rien sous le

scalpel. De même du corps et de ses constituants, de même du langage et des mots. Nous ne contrôlons pas le contenu, nous créons le contexte. Nous refusons à Spinoza que « l'ordre et la connexion des idées soient identiques à l'ordre et à la connexion des choses ». Même s'il est vrai qu'en toute rigueur, nous n'ayons jamais su ce que pouvait un corps, une éthique démontrée *more geometrico* se prend les pieds dans ses contradictions. Pas d'homme, pas de jurisprudence, pas de corps, pas d'éthique, pas d'organisme, pas de système en somme par simple concrétions d'éléments disparates. Le même faut-il penser des langues. Ce qui devrait, en toute logique, suffire à expliquer l'échec de toutes les langues artificielles - l'hébreu moderne à part. Artificielles, *latto sensu*, les langues le sont évidemment chacune à leur manière : artificielles attendu qu'elles reposent sur l'« arbitraire du signe », absent de la communication animale, donc sur une convention. Nous employons ici le terme au sens plus resserré de « langages de synthèse », de « langages éprouvettes », à savoir conçus en laboratoire - « élaborés » -, telles que l'Espéranto, le Cosmorant ou le Vattan ; donc par opposition aux langues laissées à leur cours naturel.

La linguistique exhibe ainsi les structures de la langue à titre de système - ouvert, différentiel, évolutif, irréductible à ses parties -, non comme un mécanisme d'horlogerie. La discipline n'en est pas moins en berne. À tout le moins, si l'on en juge par le brouet stercoraire qui semble être de mise à l'université. Il y a du bon, sans doute ; tout n'est pas nul. Il

y a aussi, surtout, du babillage de cuistre. Comme la psychanalyse et la sociologie le sont inexorablement devenues cependant même qu'elles gagnaient en prestige. Fut évoquée *supra* une première distinction posée par de Saussure entre les méthodes « synchroniques » et « diachroniques ». La linguistique se scinde en deux autres domaines selon qu'elle mène une étude « contextuelle » ou – c'est elle qui le dit – « indépendante ». Bien que les termes arguant de cette dichotomie ne soient pas toujours explicites, on peut les définir comme suit : l'étude contextuelle s'intéresserait aux interactions entre le langage et le monde, lors que l'étude indépendante considérerait le langage pour lui-même, indépendamment de ses conditions extérieures. L'« indépendance » marquant souvent le pas à la frontière des préjugés de la communauté des pairs linguistes. Ce serait néanmoins leur faire un bien mauvais procès que de les accabler, eux seuls, quand la partialité reste le lot de toutes les sciences humaines. De toutes les sciences, devrait-on dire, en tant que toutes les sciences conviennent d'une méthode - or, qu'est-ce que la méthode, sinon le choix des faits ? Le principal grief qu'il faut leur adresser concerne bien plutôt l'idée qu'on puisse réduire la linguistique à une axiomatique formelle, imprescriptible et permanente, que l'on puisse étudier de manière exclusive depuis sa tour d'ivoire. Autrement dit, faire du système un mécanisme. La linguistique n'a d'intérêt qu'en tant que rapportée à quelque chose : en tant que relation de langue à langue (linguistique comparée) ou à pochon de locuteurs (sociolinguistique) - ou bien c'est une discipline creuse. Une vessie de port. Une

autre vessie d'or. Le contenu (lexèmes, vocables, syntagmes, expressions, locutions) est trop intimement lié à la structure (sémantique, syntaxe), et la structure au contexte social (facteurs économiques, démographiques), puis le contexte au site (historique, géographique) pour que le contenu, ou la structure, ou le contexte, ou la situation d'une langue puissent être appréhendés séparément. C'est de concert qu'il nous faudra envisager ces différents facteurs pour nous offrir une chance d'intégrer plus avant les mystères de l'argot.

Répetons-le : comme le scandait Hegel à propos de l'Esprit, l'argot n'est pas un os. L'argot n'ossifie pas. C'est un langage – comme tout langage – fluctuant, protéiforme, en perpétuel devenir ; dont la survie n'est suspendue qu'à la capacité à s'adapter aux conditions de son époque. Loin d'être l'apanage d'aucun jargon, le fait d'assimiler du neuf en émoussant l'ancien, de savoir réagir à des pressions de sélection pour intégrer les variations vitales de son environnement, ne sont rien moins que des propriétés communes à toutes les langues vivantes. Ces processus, bien connus des linguistes, participent du métabolisme caractéristique des systèmes organiques. Métabolisme en deux moments : celui de la synthèse, celui de la dégradation ; l'anabolisme et le catabolisme. En marge de ce continuuel renouvellement, toute langue, pour exister comme langue vivante, doit être pratiquée. Pratiquée, certes ; mais par qui, quand et comment ? Suffit-il qu'elle préside aux offices religieux, comme longtemps le latin jusqu'à Vatican II ou l'hébreu archaïque lors des lectures de la *Torah*, déjà langue

morte du vivant du Christ (Jésus, hebr. *Yeshoua*, « Dieu sauve », s'exprimait en araméen) ? Non pas. Et cependant, certains dialectes régionaux, non reconnus par les institutions et employés quasi-exclusivement dans l'entre-soi de la sphère familiale peuvent y prétendre sans heurter le sens commun. En somme, la quantité de locuteurs ne préjuge pas de la vitalité d'une langue. Comment alors être en mesure de reconnaître une langue vivante ? La question s'est posée ; et le débat, toujours brûlant, n'en finit pas d'électriser le cercle des linguistes. Nous voudrions, pour ce qui nous concerne, y apporter notre contribution. L'emploi de certaines phrases nous semble être en mesure de faire office de test discriminant : des phrases banales telles que « je t'aime » ou « passe-moi le sel ». En sorte qu'une langue vivante, par-delà sa plasticité, et par-delà son réservoir de pratiquants, est une langue vernaculaire.

Vulgaire, l'argot l'est certainement. Dans les deux sens du terme. Mais à la différence des langues parlées traditionnelles qui se renforcent en essaimant, plus il est employé, plus il se fragilise. C'est tout son paradoxe. L'argot, pour être une langue, soit une modalité du « dire », est un dialecte du secret. De même que le secret, plus il a de gardiens, et moins il est gardé. L'argot n'est performant qu'autant qu'il reste opaque aux oreilles indiscrètes, non-initiées ; lorsque le jeu ou la nécessité requièrent la

discrétion. Langage<sup>5</sup> pédestre et hermétique, pratique ou parfois simplement ludique, il doit incessamment changer pour ne pas être rattrapé, ne pas faillir à sa fonction. La biologie évolutive connaît cette perpétuelle fuite en avant comme une conséquence de l'hypothèse de la Reine Rouge. Cette hypothèse postule un genre de course aux armements forçant l'adaptation d'un organisme en vue de maintenir ses aptitudes face aux évolutions d'autres organismes co-évolutifs. Le prédateur fourbit ses armes et ses méthodes de chasse ; la proie survit au prédateur qui aura su improviser des stratégies idoines. De telle manière que les rapports de force et de proportionnalité prédateur/proie restent, au final, constants sur la durée. La coévolution vient ainsi confirmer qu'en biologie comme en matière de civilisation, tout progrès n'est que relatif... Arrêtons-nous quelques instants sur cette grille de lecture, d'une redoutable pertinence lorsqu'il s'agit de l'appliquer au cas de la cryptographie. Notre approche du jargon comme processus évolutif n'en sera que plus fine.

La biologie conduit à tout - pour peu qu'on sache y déroger. Le paradigme de la coévolution s'avère dans cet

---

<sup>5</sup> « Langage », pour sûr, est un abus de langage. Rigoureusement parlant, pour constituer une « langue », l'argot devrait faire fond sur une syntaxe distincte de la langue majoritaire ; or il l'épouse, se contentant de variations, d'importations et d'élaborations de nature lexicale.

esprit, sciemment opportuniste, un instrument de choix en mesure d'apprécier toute sorte de phénomène se rapportant à des systèmes : jurisprudence, corps organique, écosystème entre autres et, bien évidemment, dialectes. Pour mieux comprendre le rapport de « course-poursuite » qui s'établit entre un jargon quelconque et sa clayère de prétendants, il s'agira auparavant de s'assurer d'une conception précise de ce que la notion transversale de « coévolution » recouvre dans son domaine d'origine : la biologie évolutive. La coévolution, comprise dans ses grandes lignes, caractérise le processus, idéalement sans fin, au cours duquel deux adversaires construisent sans cesse de nouvelles armes pour ne pas être distancé par « l'autre ». Le processus constitue donc, comme il en va pour le conflit sexuel, une forme de coévolution antagoniste. En d'autres termes, si la sélection naturelle favorise bien les prédateurs les plus rapides, elle favorise aussi les proies les plus rapides ; ce qui aura pour conséquence fondamentale l'invariance du rapport de force entre les espèces. Toutes les fois qu'une espèce acquiert par sélection un avantage quelconque, cet avantage exerce inéluctablement une influence sur l'environnement des autres qui les oblige à acquérir - à conserver par sélection - des avantages compensateurs. On pourrait certainement envisager une forme de coévolution qui progresserait à marche renversée, prenant à contre-pied cette perpétuelle « fuite en avant ». Une coévolution rétrospective qui se mettrait en branle dès lors que l'une ou l'autre espèce se redécouvre des comportements de survie auquel son prédateur s'est entre-temps désadapté. Toujours est-il que le

vivant, s'il entend le rester, ne doit jamais marquer le pas. Qu'importe la direction : il n'y a pas de sens interdit ; le vivant doit courir pour se maintenir à flot. Contre vents et marées. Immobile à grands pas. Il est poissé jusqu'aux oreilles dans une course à l'existence sans ligne d'arrivée.

D'exemples recensés de coévolution, les occurrences abondent. On les puise à la louche. On ne les épuise jamais. La coévolution est véritablement, du fait de son omniprésence, le « plat du pauvre » de la recherche contemporaine. Elle s'accommode à toutes les sauces. On la retrouve partout, en veux-tu en voilà, pour tous les goûts, à chaque tournant. Il y a toujours du rab'. Elle trouve son expression typique en immunologie dans le rapport qui s'établit entre agents pathogènes et parasites. Dans une association pathogène-hôte, on dit alors que « la *fitness* du parasite » augmente à proportion que la sélection lui procure les moyens de mieux exploiter l'hôte ; l'hôte, à son tour, incrémente sa « *fitness* » à proportion que la sélection l'entraîne à mieux lutter contre son parasite. Précisément, les quelques-uns parmi les gènes qui offrent au pathogène une plus grande probabilité de rencontrer leur hôte sont conservés puis répliqués lors de la sélection. Est en réponse sélectionné, chez l'hôte, tout gène jugé propice à lui permettre de se soustraire à la rencontre avec le pathogène. En langage militaire, traduit en termes de « conflit biologique », les gènes sont exploités qui - notamment par un surcroît d'immunité - permettent à l'hôte de détruire l'agent pathogène. Le pathogène conserve, en réaction, tout gène

qui lui permet de subsister dans le milieu hostile ainsi créé. À peine le pathogène a-t-il posé un pion sur le damier que l'hôte s'empresse de le bloquer par une parade *ad hoc*. Sans victoire, sans vainqueur, la partie reste nulle. *Pat* perpétuel pour les deux joueurs. Songez maintenant à remplacer l'hôte par l'ordinateur et l'agent pathogène par un virus, un ver ou un troyen, et vous découvrirez au royaume de l'informatique un décalque parfait du phénomène de coévolution tel qu'il a cours dans le domaine de l'immunologie. Ayant affaire à des virus de plus en plus élaborés, l'antivirus est acculé à une adaptation de plus en plus rapide ; à telle enseigne qu'il nécessite, pour conserver son efficace, des mises à jour en temps réel. Constantes. À flux tendus. Nécessité que les grandes marques d'antivirus ont pleinement intégrée à leur plan commercial. Elles commanditent à leurs « programmeurs de l'ombre », souvent d'anciens hackers - tout comme la douane recrute chez les anciens faussaires -, des virus sur-mesure que seul leur logiciel est en mesure de repousser. Les pirates russes pratiquent le même genre de chantage dans un registre plus exprès, plus... russe, pour arrondir leurs débuts de mois. Les arcanes de la biologie, ses ruses et ses coups bas émergent ainsi d'instinct dans le monde fascinant de la technologie.

La coévolution n'est pas concept à bivouaquer. Notre investigation serait bien incomplète quand la paresse lui ferait faire l'économie de quelques mots sur son impact « culturel ». Il est encore à signaler cette dimension de civilisation (rien que ça...) qui lui revient de bon aloi. Ne

privons pas la cause de ses effets. Tous ses effets. Dans le sillage de la technique est apparue une nouvelle forme de coévolution, dont la particularité est de ne plus mettre en relation - ou en corrélation - des êtres organisés, cytologiques, vivants tels que les animaux ou les virus ; encore que l'admission de ces derniers au nombre des espèces « vivantes » soit de ces controverses qui ne se referment jamais - le statut du virus, à l'heure actuelle, n'est pas plus défini que celui du corail quant à son inscription dans le clade végétal ou minéral. Sa spécificité n'est plus d'administrer les conditions d'une réciproque émulation entre deux organismes. Elle s'attache bien plutôt à resserrer les liens entre deux processus, l'un organique, et l'autre intellectuel : soit le génome et la culture. Une coévolution qui, au régime de l'affrontement, substituerait celui de la collaboration - « endosymbiose » dans le langage des hommes de l'art. Le dogme du marché autorégulateur (l'idée que la demande s'adapte à l'offre et l'offre à la demande) propose une expression macro-économique - et fautive - de ce modèle. Depuis Hobbes, Locke, Leibnitz, Kant, Mandeville, Smith ; en somme depuis son intronisation au panthéon des sciences, l'économie a toujours prétendu se fonder en nature. Une manière comme une autre de faire passer sous les auspices de la loi naturelle une ruse de la domination bourgeoise pour déguiser son magistère en fait de nécessité<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Une défense éloquente de ce projet de fonder « en nature » les lois de l'économie (pourtant seule discipline authentiquement factice avec la politique) sera plaidée par le

---

mouvement des physiocrates, qui naît en France vers le milieu du XVIIIe siècle. Les physiocrates, à rebours des mercantilistes leurs principaux rivaux, admettent que la richesse doit être générée par le travail (l'économie réelle) et non la thésaurisation (l'économie de rente). Cet élément de doctrine, assurément louable, se paie d'une subordination du pouvoir étatique au catéchisme de l'échange marchand. L'État, loin d'entrevoir des objectifs pour la nation, loin de pallier les inégalités de richesse, doit se la jouer modeste, gardien discret de l'ordre économique. Tout comme on a eu dit - avec une grande stupidité - que la philosophie fut la servante de la théologie (tandis qu'elle ne faisait qu'en singer le langage), la politique a vocation à se faire l'auxiliaire de l'économie naturelle. Car naturel est l'ordre et naturelles les lois qui la régissent, l'économie. Un ordre, des droits, des lois, dont la révélation est du ressort d'une nouvelle race de clercs (prêtres laïques) : les économistes. Quant au législateur, son rôle doit être de transcrire ledit droit naturel dans le droit positif. Tous les phénomènes de droit pourraient, par induction, dissimuler semblablement des conjonctures d'autorité. On admettra qu'en la matière, dans une Europe sous les auspices de Goldman Sachs, la Commission de Bruxelles, comptoir unique de la « fédération d'Europe » pour tous les lobbyistes, ne ménage pas sa peine. Depuis le putsch juridique de 1964, ces directives s'imposent, du reste, à tous les Parlements - exception faite du Parlement allemand, *natürlich* - sous peine d'essuyer l'ire du tribunal européen (cf. Affaire des OGM, du gel des factures

Mais le réel a la peau dure, et les transpositions ne sont pas toutes valables. Une théorie peut être claire, féconde, consistante, élégante - et fautive. Serait-elle vraie ou cohérente, cela ne la rendrait pas souhaitable ; encore moins normative. On le crut cependant. On feignit de le croire. Il y eut des audaces malheureuses. Et les audaces d'hier ont enfanté les spectres d'aujourd'hui.

Il y a toutefois d'autres domaines, à la croisée de la culture et de la biologie, où le modèle s'en tire à meilleur compte. Les spécialistes ès « théorie synthétique de l'évolution » (la plus en pointe que nous ayons, combinant

---

d'électricité, etc). Question gouvernement, on aurait pu s'attendre à ce que les physiocrates optent en faveur de la démocratie parlementaire, la plus quinquante, la plus fragile, papillonnante ; en bref, la plus à même de réfréner les appétences hégémoniques du pouvoir établi. Il n'en est rien. *Labès chouïa*. La monarchie fera l'affaire, pour peu que le souverain consente à se soumettre aux dogmes du droit naturel et les fasse respecter. - Rien de plus, rien de trop. Il peut et doit aller, pour garantir leur observance, jusqu'à user le plus crûment de toute autorité dont il est investi. Le souverain conserve ainsi, au nom cette fois de la raison économique, le « monopole de la violence légitime » (Max Weber). C'est là le sens de l'expression de « despotisme légal » utilisée par Lemercier de la Rivière, qui s'apparente plus volontiers au concept libéral d'« État minimum » qu'à l'acception courante du terme de « despotisme ».

l'évolutionnisme darwinien aux apports de la génétique mendélienne) ont pu faire la démonstration que si l'évolution du génotype dans la lignée des hominidés a permis l'émergence du cortex cérébral de l'homme moderne et dans son prolongement, de la culture, l'apparition de la culture, favorisée par cette évolution a, de son propre fait, radicalement renouvelé les pressions sélectives s'exerçant sur le génotype, appelant à leur tour une modification consécutive du cortex cérébral. Quant à savoir, des mutations génotypiques ou des prémices de la culture, lesquels ont l'antériorité sur l'autre, c'est un problème qui nous renvoie au paradoxe de l'œuf et de la poule. Dans le même ordre d'idées, on signalera que l'homme indo-européen et lui seulement a su maintenir actif le gène responsable de la production du lactase, le rendant apte à digérer le lait passé le stade de la petite enfance. L'enzyme cesse normalement d'être produite au seuil de la diversification alimentaire. C'est par ailleurs toujours le cas en ce qui concerne les Asiatiques - mais rien n'égale une bonne confirmation par l'expérience : un Asiatique « pure souche » y pourvoira pour une poignée de yuan (n'oubliez pas les serpillières...). Ce privilège génique de l'homme occidental lui vient de ce que son mode de vie - hypothéqué par des variables climatiques et une situation géographique particulière - l'a disposé très tôt à l'élevage pastoral plutôt que, par exemple, aux activités de pêche comme sur les littoraux chinois. Il faut ici rappeler que, contrairement à une idée reçue, ni l'élevage ni l'agriculture ne constituent un « propre » de l'humanité. Les recherches modernes sur le

comportement animal n'ont cessé de réduire la liste des critères jadis considérés comme caractéristiques de l'homme. Nous savons désormais que les vervets usent d'un langage rudimentaire, que nombre d'animaux tels que les chauves-souris vampires peuvent adopter des comportements nobles ou sont capables de la cruauté la plus gratuite, comme il s'en trouve chez les dauphins et chez les chimpanzés (la cruauté irait ainsi de pair avec l'intelligence). Nous savons que les hordes de loups se livrent à des campagnes d'extermination qui passent la seule nécessité de survie ; que les canards et les orangs-outans pratiquent le viol et les fourmis la guerre organisée. En somme, l'art mis à part, l'homme a très peu de « propres » ; s'il s'avérait que l'art avait une fin utilitaire, il n'en aurait aucun. Pour observer des précédents animaliers de l'agriculture et de l'élevage, il faudra nous tourner vers les fourmis du Nouveau Monde, dont une dizaine d'espèces apparentées ont inventé bien avant nous la science agronomique, tout comme, parallèlement, la domestication des animaux. Le bariolis de leur cheptel va des pucerons aux aleurodes en passant par les cochenilles, les chenilles, les « cercopidés » et autres « membracidés » qu'elles nourrissent de leur pâte foliaire ; en remerciement de quoi cette bergerie les gratifie d'un délicieux miellat qu'elles excrètent par l'anus (« bon appétit bien sûr ! »). Pour l'homme occidental, ce pâle imitateur, l'enzyme catalyseur du lait apparaît donc (ou, plus exactement, sa production s'étend à toutes les phases de notre cycle biologique) comme un tribut de la domestication des (proto-)vaches ; les vaches, de leur côté subissent dans la continuité de leur domestication par l'homme des pressions

de sélection favorisant les têtes les plus productive. La vache laitière fait son apparition. Ainsi l'homme crée une nouvelle race ; une race qui, n'était l'homme, n'aurait jamais vu la lumière du jour. Le bœuf, le cheval, le cochon, et plus encore le chien (lequel n'est le descendant du loup - pas plus que l'homme n'est descendant du singe -, mais son « cousin » issu, comme le loup, d'une commune agnation), sont d'autres créatures « artificielles » improvisées par la culture humaine. La transgénèse la plus récente n'a fait, somme toute, qu'accélérer le processus. Une chose est la technique ; une autre l'extra-naturel. Il ne faut pas conclure de l'une à l'autre. Tout comme l'intelligence est celui de l'instinct, la culture est le prolongement de la nature par d'autres moyens. La culture est notre biotope. Notre biotope qui nous modèle, et par lequel nous modelons les autres espèces qui, à leur tour, modèlent notre génome. Le plus vertigineux est de songer au nombre de ces espèces animales qui n'ont trouvé à s'assurer contre leur extermination qu'en se « rendant utiles à l'homme ». Sorte d'endosymbiose sacrificielle, de pacte avec le diable<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> ...Ou de contrat de mariage. Car ils n'ont pas manqué, hélas ! ceux qui, du sexe faible, en ont pensé autant. Ainsi de Nietzsche lorsqu'il parle de Lou (et voit pointer la queue...) : « c'est bien un signe de l'astuce des femmes qu'elles aient su presque partout se faire entretenir, comme des frelons dans la ruche ». Et son hydrocéphale mentor, Schopenhauer, d'enfoncer le clou : « la preuve en est que celle qui est placée dans cet état d'indépendance absolue contraire à sa nature

Les cruautés de la sélection augurent de sombres âges en matière politique et géopolitique. Terme paradoxal de notre lente maturation à l'aube du troisième millénaire, les différentes cultures nées dans des entités géographiques autrefois cloisonnées, ont bien plus tendance à se heurter dans un processus d'exclusion compétitive qu'à s'enrichir mutuellement. L'opposition et la complémentarité sont deux manières de concevoir la différence ; aucune n'est acquise par avance. On ne peut jamais exclure qu'il se produise, en fait de collaboration, un véritable collapsus entre deux formes de culture qui sont déjà en soi des entités *sui generis*. C'est bien la thèse, et parfois l'espérance, du « conflit de civilisation », remise au goût du jour à travers notamment la propagande des « néocons » américains. Dans leur sacralité, leur universalisme, leur prétention discrétionnaires à s'établir au fondement de l'apparat législatif, les droits de l'homme et la charia sont les miroirs gnosiques les plus à même d'exacerber cette concurrence. Les religions modernes catalysent aussi bien les haines qu'au temps du Saint Sépulcre. Mais l'embrasement des mondes ne passera pas par nous. La version optimiste voudrait qu'un processus de la Reine Rouge s'installe entre les différentes cultures. Le «

---

s'attache aussitôt à n'importe quel homme par qui elle se laisse diriger et dominer [...] Est-elle jeune, elle prend un amant ; est-elle vieille, un confesseur ». Plus laconique, Saint Augustin : « Homme, tu es maître, la femme est ton esclave, c'est Dieu qui l'a voulu »...

processus de la Reine Rouge » qui vient ci-fait d'être évoqué, procède de la constatation par Van Valen que la probabilité d'extinction d'un groupe d'êtres vivants demeure constante au cours des temps géologiques. Il tire son nom d'un épisode fameux du livre de Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*, second opus d'*Alice au pays des merveilles*. Précisément, d'un épisode au cours duquel la jeune rêveuse et la Reine Rouge se lancent dans une course effrénée... sans avancer d'un poil. Comme il arrive au vigoureux Achille du paradoxe de Zénon d'Elée, les foulées lourdes de la Reine balourde ne couvrent jamais la distance. Alice, perplexe, demande à la Reine Rouge pourquoi malgré leur infini *steeple-chase* à toute berzingue « le paysage autour ne change pas ? » Et la Reine de répondre que toutes deux courent « pour demeurer à la même place ». Le javelot d'Achille s'immobilise dans les embruns du temps discret (discontinu), comme Alice et la Reine sur leur tapis roulant. Zénon encore. Cette hypothèse de la Reine Rouge qu'illustre ainsi le logicien a l'avantage de rendre compte de l'accroissement ininterrompu de la complexité qui, en 3,5 milliards d'années, a conduit l'être que nous sommes de l'état de molécule à celui d'*homo sapiens sapiens*. (Un accroissement de la complexité qu'on s'étonne de trouver - peut-être en apparence seulement - contraire au principe d'entropie ; mais c'est une tout autre question dont nous ne traiterons pas ici...) Lui faire crédit n'implique en aucun cas que les bouleversements géophysiques qui ont affecté la planète (émergence des terres, dérive des continents, éruptions volcaniques, fluctuations climatiques, etc.) n'aient pas joué un rôle décisif

à certaines étapes de l'évolution, lui conférant un caractère somme toute moins « gradualiste » qu'on le croyait vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Si donc un processus de Reine Rouge s'invéterait entre les différentes cultures, ces différentes cultures se survivraient les unes aux autres, s'enrichissant les unes des autres. Quoi qu'on en pense, l'émulation technologique entre l'URSS et les États-Unis fut bien à cet égard le ferment nécessaire de la conquête spatiale. Les deux modèles, quelles qu'aient été leurs premières intentions, les ont dissoutes - leurs intentions - dans le cercle vertueux de la course à l'espace. Si, au contraire, la pure compétition prenait force de loi, une seule culture subsisterait : la culture dominante. On subodore laquelle... Les exterminations de sous espèces au sein d'une même espèce - en l'occurrence, *homo* - ne sont pas l'apanage du XX<sup>e</sup> siècle ; elles ont été la règle depuis le génocide des néandertaliens par les *sapiens*, il y a de cela 29 000 ans. - Un réveil difficile pour ceux qui croient au « bon sauvage ». Les péjorés de la sélection - en l'occurrence, les civilisations du tiers et du quart-monde - connaîtront-ils le même destin ? Ces pays musulmans que les Américains nomment les « *Rogue States* », « Etats Fléaux », survivront-ils aux bavures à répétition des soldats de l'OTAN, aux « frappes chirurgicales » que perpétuent les drones de la démocratie, aux escadrons de la vie galvanisés par le docteur Kouchner et son compère Bernard Henri Lévy ? Rien n'est moins sûr. Rien n'est certain. Mais le contraire n'est pas exclu. L'espoir, en la matière, peut se nourrir de quelques signes. Lorsque

l'on tente d'envisager des facteurs d'apaisement qui pourraient écarter le risque d'une combinaison de la tendance innée de notre espèce à pratiquer des exterminations massives telles celles que nous avons déjà commises au cours du siècle (on en recense dix-sept au XX<sup>e</sup> siècle, scotomisés pour la plupart pour ne pas faire de l'ombre au seul qui, visiblement, compte) et du recours aux armes nucléaires, il apparaît que le plus dissuasif d'entre eux est, contre toute attente, cette accélération de l'homogénéisation culturelle à laquelle tous nous assistons - et que nous n'avons cesse de dénoncer. La mondialisation, ou plus exactement, le mondialisme, en est le fer de lance. Il s'accomplit par la dissolution des langues et des visions du monde (*weltanschauung*) que ces langues édifient, au profit du *globish*, la *koiné* commerciale<sup>8</sup>. Ainsi les « classes européennes » - européennes ! - désignent-t-elles les classes où les enseignements sont donnés en américain (ça valait bien la peine). Ainsi « Coca-Cola » est-il le mot le plus connu et prononcé sur la planète. La perte de la diversité culturelle est peut-être le prix que nous avons à acquitter pour perdurer en tant qu'espèce. Ce serait certes, une victoire du troisième chimpanzé, mais une victoire à la Pyrrhus. Une « défaite de la pensée » pour reprendre Finky. Finky serait sans doute bien horrifié d'apprendre qu'en s'opposant à la décimation des langues, il précipite celle des populations. Il arborerait d'abord sa moue de polype convulsé ; assibilerait

---

<sup>8</sup> Les initiés nomment également « singlais » cet hololecte « anglais » vomit par Singapour.

peut-être un bredouillis de protestations, avant de s'effondrer dans une mousse de bave en émettant ignobles borborygmes. Ses livres eux-mêmes le disent, érigés contre le « progrès » (sans spécifier vers quoi : progrès vers quoi ?) comme autant de murailles avec une écriture de plus en plus tremblée. Sa plume ne tarit pas de blâme quant à l'injonction faite à la philosophie de s'humilier sous les fourches caudines du pragmatisme s'amplifiant. On retrouve le procès que Calliclès intente au désolant Socrate, celui de « jouer » avec les mots plutôt qu'avec les choses. Un rappel au concret. Or, que présume l'injonction faite à la pensée de se plier au quotidien, sinon qu'auparavant celle-ci tournait le dos au quotidien ? Penser cela de la philosophie, c'est la lire sans la pénétrer. Rien de ce qui existe n'est étranger à l'art de penser. Comment Finky survivrait-il à pareille compression ? Lui qu'un simple anglicisme suffit à précipiter dans des apices du désespoir, il syncoperait sur l'heure. Lui qui fait profession de constituer des avant-postes de la résistance sur *France Culture*, poussant régulièrement des mélopées lugubres *in memoriam* d'un savoir écorné, ne s'en relèverait pas. Vrai que ce serait dommage... Toujours est-il que - *soft power* ou purge thermonucléaire -, si les moyens diffèrent, le résultat reste le même : la survivance unique du paradigme américain - « car s'il n'en reste qu'un, [ce] sera celui-là ».

Uniformisation par le *globish* ? Assurément l'option la moins préjudicielle. Mais si l'espoir reste permis, il y a bien aussi quelques raisons de retirer sa main du feu. Il nous faut invoquer, pour préciser notre pensée, le paradoxe de Fermi.

Ce paradoxe est lié à la question de savoir pourquoi, alors que le Soleil qui darde sur nos hémisphères est une étoile relativement récente au sein de la Voie lactée, l'humanité n'a détecté jusqu'à présent aucune empreinte de civilisations extraterrestres. La mise au jour de la composition chimique et de la dynamique des galaxies est venue confirmer dès les années quatre-vingt-dix que le *process* de formation de systèmes solaires était un phénomène trivial. Bien plus : la conjecture, autour de chaque soleil, d'exoplanètes terraformées (c'est-à-dire susceptibles d'abriter la vie sous la seule forme sous laquelle l'homme connaît la vie, et donc la reconnaître) laisse à penser qu'existent de nombreuses planètes viables et habitables bien plus anciennes que notre berceau terraque. Ceci, ramené aux dimensions de l'espace, démultiplie les probabilités qu'existent alors des entités aliens. À supposer, d'ailleurs, que l'univers fût infini-illimité (et non torique, sphérique, borné ou redondant), les probabilités évolueraient incessamment vers la nécessité. Aussi, selon Fermi, des civilisations plus avancées auraient dû apparaître, à tout le moins de manière clairsemée, parmi ces systèmes planétaires. Étant donné leur degré d'avancement technologique, ces civilisations auraient dû parsemer l'espace d'indices visibles depuis la Terre (tels que les ondes radio, les sondes spatiales, les satellites artificiels, etc.). Et rien. Que pouic. C'est le désert. Il faut prendre à revers l'inquiétude de Leibniz, se demander « pourquoi y a-t-il rien plutôt que quelque chose » ? Si fait le paradoxe de Fermi, réduit à sa formulation la plus élémentaire : « où sont les Autres » ? On ne sait par quel bout prendre cette énigme

à la Patrick Juvet. Comment comprendre cette absence ? Comment rasseoir l'angoisse du « silence éternel des espaces infinis » ? Un certain nombre d'hypothèses, de valeur inégale, ont été avancées. Une seule nous intéresse ici. Le fait qu'aucun signal ou aucune trace extraterrestre n'aient été détectés prouverait peut-être que les civilisations ont une fâcheuse tendance à disparaître avant que d'accéder à une maturité idoine. Les civilisations extraterrestres (ou tout du moins celles répondant à nos critères d'intelligence) serait prédestinées à n'exister que de manière éphémère et à s'autodétruire. Un astrophysicien, John Richard Gott, propose dès 1969, un compendium de cette thèse qu'il baptise « argument de l'apocalypse » (*Doomsday argument*). Cet argument n'expose rien moins qu'une version forte de la théorie moderne et postmoderne de l'accroissement de la barbarie par la civilité ; une théorie dont un Rousseau aurait été l'illustre introducteur (cf. *Discours sur les sciences et les arts*) aux antipodes des Lumières progressistes. Parmi les scénarii les plus achalandés, beaucoup rendent ces ailleurs civilisés victimes d'une sorte d'hiver nucléaire ou d'une guerre bactériologique (la lentille anthropique nous contraint d'employer un éventail de mots dont l'acception n'est plus appropriée ; plût au lecteur de leur prêter l'envergure qu'il voudra). En résumé : pas de rencontre du troisième type, parce que les civilisations suffisamment écloses pour essaimer le sont aussi pour se détruire. Or ce qui peut, doit arriver. Ce n'est jamais qu'une question de temps. Une question de temps avant que la technique ne se sépare de la pensée, ne laissant derrière elle qu'un débarras de

matière mortes. Il faut ici nous censurer, et reconsidérer d'un nouvel éclairage le problème de la coévolution en matière de culture. Ce que nous pouvons faire, dès à présent, en connaissance de cause. Si l'hypothèse de Gott devait être fondée, alors - endosymbiose ou pas, *globish* ou *rush* sur tapis de course à la Reine Rouge - le troisième chimpanzé n'échappera pas à cette funeste apothéose.

Nous sommes nous égarés ? Nous serions-nous risqués trop loin dans la forêt des signes ? Pourquoi cette digression ? En quoi nous éclaire-t-elle ? Tout cela paraît nous avoir éconduits fort loin de notre objet : le darwinisme linguistique... Ou bien, si l'on y réfléchit, pas tant qu'on pourrait le penser. Les langues sont des systèmes ; elles évoluent, coévoluent comme tout système. La coévolution, qu'elle soit compétitive ou symbiotique, s'applique aux langues et aux cultures comme elle s'applique aux êtres et aux nations. Ses conclusions les concernent également. Elle entrelace les langues et les époques, les langues et les cultures, les langues et les savoirs, et les idées, et les croyances ; surtout, elle lie les langues et ceux qui les pratiquent. Elle lie les langues et ceux qui pensent à travers elles, autant que la langue pense à travers eux. Rome, il est vrai, ne s'est pas construite en un jour. Les langues n'adviennent ni ne deviennent d'un claquement de doigts<sup>9</sup>. Il y a des rythmes, comme au jazz, tout s'improvise, hormis le

---

<sup>9</sup> Sauf à s'appeler Paul, ou Jacques, ou Jean, disciples de Jésus, le jour de la Pentecôte, sur le chemin de Jérusalem.

rythme. Aussi le rythme de croisière des langues vernaculaires n'est pas celui des langues des marges. Les langues vernaculaires, dit-on, se renouvellent de vingt pour cent tous les mille ans. Les langues des marges s'ajournent en permanence ; elles se rénovent, se réinventent d'un jour à l'autre. Sans cesse sur le qui-vive, elles décrivent en accéléré l'évolution des langues empire. Elles sont instables, sciemment instables. Cela, pour des raisons qui ne tiennent pas qu'à leur étiage déficitaire de locuteurs. Car celui-ci n'est pas conçu comme un défaut, mais au contraire comme une stratégie de survie. Les langues des marges survivent par le secret. Le même faut-il penser à propos de l'argot, toujours en crise, toujours en passe d'être percé à jour et contraint d'évoluer pour ne l'être jamais. Cette perpétuelle astreinte à maintenir le secret relatif qui fait son intérêt rend compte d'un cycle de renouvellement sensiblement plus court que celui rencontré dans les langues ordinaires. L'argot se veut mobile. Il l'est, de fait, à plus d'un titre : « mobile » au sens de « dynamique », parce qu'il doit innover sur le court terme pour rester l'apanage d'un corps communautaire ; « mobile », ensuite, au sens d'« ambulatoire », de « déambulatoire », parce qu'il est un langage de rue, lieu de circulation. On ne connaît meilleur moyen pour cerner plus à fond comment sont apparus les multiples argots, comment ils ont passé, se sont perdus, transmis et transformés, que celui qui consiste à ausculter les différents mouvements de la mode et des marges. Il n'est pas nécessaire d'être complet : les encyclopédies affectent d'y pourvoir, et l'on est souvent trop savant quand il s'agit de comprendre. L'exploration de

certaines vogues sera sommaire. Quant aux éclaircissements qu'on leur assortira, on admettra très volontiers leur caractère spéculatif. Qu'il soit bien dit qu'il ne s'agit que d'hypothèses ; qu'elles ne se veulent, en conséquence, que des pistes à frayer...

## ***Le coquillard***

Notre petite histoire prend place dans le contexte tumultueux de la guerre de Cent Ans. L'Europe, à cette époque, traverse une crise de longue haleine - économique, démographique - faisant le lit de conflits militaires, de litiges politiques et culturels. La carte est fracturée. Pour des raisons économiques, les landes de la côte atlantique passent sous la coupe du royaume d'Angleterre, lors même que pour les questions relatives à la structuration de l'État, l'ouest du Saint-Empire s'inscrit dans l'orbite française. De nombreux contentieux, jugulés jusqu'alors, opposent le Coq au Lion. Ainsi de la souveraineté sur la Guyenne (fief du roi d'Angleterre, mais où les décisions de justice sont prises en dernier recours par le roi de France) ; de l'*Auld Alliance* (ancienne alliance passée en 1295 entre la France, l'Écosse et la Norvège au dépens de l'Angleterre), ou de la succession des derniers Capétiens. De fait, après le règne successif (et bref) de trois des fils de Philippe IV, seuls restent en lice deux prétendants à la couronne de France : Édouard III, d'un côté, déjà roi d'Angleterre et petit-fils de Philippe le Bel ; de l'autre Philippe de Valois, neveu de Philippe le Bel et petit-

filis de Philippe III. Que la fille de Louis X se soit vue écartée du trône n'est aucunement la conséquence d'une quelconque loi salique ; et cela contrairement à la légende, tenace, qu'a fait courir Maurice Druon avec les *Rois Maudits*. Déterminante dans cette mise à l'écart fut au contraire la considération du Sacre comme un *analogon* de l'Ordination ; or qu'aucune femme en religion ne peut être ordonnée (le prêtre, en ses offices, se veut un avatar du Christ ; le Christ ne peut être incarné par la « gente à quenouille »). De nos deux impétrants, les Grands de la Nation ligüés en assemblée préfèrent Philippe car, indéniablement, il est de France, et de surcroît plus « mür » que son rival anglais. Le nouveau roi est donc sacré sous le nom de règne de Philippe VI le 29 mai 1328. Cet événement consigne l'avènement de la dynastie des Capétiens-Valois, branche latérale des Capétiens directs. Édouard III, outre-Manche, ne se satisfait pas d'une pareille décision. Lésé, il mobilise ses troupes, il ourdit sa vengeance, guette l'opportunité de se jeter dans la bataille. L'occasion lui en serait bien vite offerte avec la confiscation en 1337 de la Guyenne, son fief (ou considéré tel), par Philippe VI, pour cause de « félonie ». Ainsi débute la guerre dite de Cent Ans (qui en dura cent seize) dont l'une des plus célèbres échauffourées demeure celle de Crécy, le 26 août 1346.

Les affrontements sont clairsemés. Succincts. C'était alors la norme. Du moins en était-il ainsi à l'heure des monarchies ; époque qui prendrait fin avec l'instauration des États de Droit. Somme toute, et d'une manière qui paraîtra d'emblée contrintuitive, l'évolution technique de l'artillerie

n'est pas le seul facteur à avoir préparé les hécatombes sanglantes de la guerre moderne. Il faut se souvenir - et se rappeler, contre le catéchisme maçonnique de nos manuels scolaires - qu'avant la création des États de Droit (c'est-à-dire adossés sur une Constitution), les conflits militaires se résolvaient le plus souvent à la faveur d'une sorte d'équilibre constricteur ; parfois encore par des alliances de sang ou de raison (transfert de fief). On ne livrait pas bataille comme on levait des sièges. On arrivait ; on se défiait ; on se comptait. Arithmétique de base. Des deux armées en lice, la plus nombreuse remportait la partie - et c'était rebelote deux mois plus tard sur une autre frontière. Aussi et contrairement à ce que l'on pourrait penser, les démêlés de la guerre de Cent Ans font relativement peu de victimes directes. Peu d'escarmouches, peu de bains de sang, un bilan fort léger ; bref, ce n'était pas *Jeanne-d'Arc* revue par Luc Besson. « *Veni, vidi, vici* » : il faut prendre au sérieux la formule de César. Alors pourquoi ces fosses ? Pour qui sont ces abysses repus de chaux ? Quel est ce défilé macabre de charrettes à morts ? C'est ici l'œuvre d'un tout autre fléau, amplement plus dévastateur que les campagnes militaires. Celle de la Peste de 1349. La peste, inarrêtable, frappant à l'improviste entre le début du XIV<sup>e</sup> et le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, pour emporter sur son passage pas moins de trente pour cent de la population européenne. La Mort Noire sévissant tel un ange exterminateur, ne laissant derrière elle que villages, bourgs, ville dévastés et rivières souillées par les corps en décomposition. À telle enseigne que si vers 1310-1320, la France dans ses frontières actuelles compte environ

21 millions d'habitants, en 1430, elle n'en compte plus que huit à 10 millions : avec une perte de 60 % de sa population, elle est revenue au niveau de l'an mille. Cette virulence s'explique en grande partie par l'effet de surprise. On avait cru le mal éteint depuis 767. Le mal s'était donc réveillé. Et du pied gauche qu'il s'était réveillé, c'est le moins qu'on puisse dire... Relativement à la radicalisation de la violence guerrière, le second point qu'il faut envisager est celui des effets latéraux de l'avènement de l'État de droit. En quoi l'État de droit change-t-il la donne ? Principalement, il modifie les objectifs de guerre. Avec l'État de droit, on défend moins une possession qu'un idéal. Il s'agit moins de ferrailer pour envahir ou préserver un territoire que pour prescrire à l'autre un absolu philosophique et politique : « le Droit ». Le Droit est homogène, il est un bloc d'une seule coulée. Le Droit ne transige pas. Le Droit est exclusif. Il est de sa nature d'être une divinité jalouse. Le droit est « *un* » pour les juristes modernes parce qu'il est confondu avec l'État, et qu'en une même région il ne peut y avoir qu'un seul État. Le droit est donc un absolu que l'autre doit reconnaître, et, si possible, faire sien. Or, comme nous le rappelle Hegel, il ne peut jamais y avoir qu'une seule issue à une confrontation entre deux absolus : la destruction totale et sans réserve de l'un des adversaires. La lutte pour la reconnaissance est une lutte à mort. Triomphe celui des adversaires qui met sa vie en jeu ; lorsque deux adversaires défendent un absolu plutôt qu'un relatif, il n'y a pas de reddition, ni serviteurs ni maîtres. Ni de limites. L'État de droit, au nom du Droit, se prétend tous les droits ; de même

que le soldat de Dieu, au nom de Dieu, de l'ultime absolu dont la loi perle des « Ecritures », s'arrogé celui de vie ou de mort sur la personne des mécréants (- il fallait être furieusement chrétien pour inventer le devoir de tuer par amour : sauver l'âme de l'impie, le sauver malgré lui). Et Augustin de préciser que la « charité » seule peut retenir son bras... à titre occasionnel et surrogatoire (y' faut quand même pas déconner !). C'est ainsi ce pourquoi, parce qu'elles confrontent des absolus, que les campagnes napoléoniennes (vecteurs du « Code civil ») auront été les plus impitoyables de l'histoire. Napoléon se contrebalançait de savoir si ses troupes étaient moins équipées ou moins nombreuses que les cohortes adverses. D'une part, elles étaient plus rapides et lui meilleur stratège ; d'autre part, l'homme ne jouait pas avec des vies, mais avec des symboles. Mais c'est sans doute Valmy - première bataille conduite par le peuple au nom d'un idéal abstrait - qui frayait véritablement la voie aux guerres modernes, celles-ci n'impliquant plus seulement une armée de métiers, mais une population entière mobilisée : début de la propagande et de la conscription.

À l'opposé de ces conflits absolutistes, parmi les conséquences de la guerre de Cent Ans qui opposa, plutôt sporadiquement qu'à flux tendu, la dynastie des Plantagenêts et la Maison capétienne de Valois, il en est une rarement citée par l'historiographie : la planque. Nombreux sont, en effet, ceux qui regimberaient à s'enrôler dans les armées du roi. La mort ou le maquis : le choix est vite tranché. Puis le mariage aussi, qui peut changer la donne (pensons à Fanfan

la Tulipe). Alors on fraude. On déroge comme on peut. On cherche, par tout moyen, à se tirer des flûtes. On se fait porter pâle. On prend la clé des champs. On fuit l'approche des recruteurs, hérauts de conscription, comme on se carapate au carillon des grelots des lépreux. La jeunesse se rassemble sur le bord des routes, unie dans sa hantise du cresson militaire. Traquée, proscrite, déshonorée, sans possibilité de s'établir assez longtemps en un même lieu pour exercer un métier (*a fortiori* dans une économie essentiellement tournée vers le secteur primaire, l'agriculture) elle se fédère pour constituer les premières bandes de brigands vagabonds. Les voyages forment la jeunesse, comme dit si bien l'adage ; la délinquance aussi. Progressivement, les breuils et taillis se gorgent de coupe-jarrets, se protégeant les uns les autres contre les bandes rivales et s'associant pour détrousser les voyageurs. Sur le mode romancé de la légende de gestes, on pense aux compagnons de Robin des Bois (ou « Robin Hood », soit « Robin la Capuche » dans la version originale), luttant contre l'usurpateur Jean d'Angleterre (dit « Jean sans Terre ») et pour la gloire de Richard Cœur de Lion, parti ~~casser la gueule aux musulmans~~ libérer la Terre Sainte du squat impie des fils de Cham au nom de N.-S. Jésus-Christ. Dans un registre plus chauvin, on songe au personnage de Thierry la Fronde, manigançant pour bouter les Anglais hors du royaume de France, terre occupée par Édouard de Woodstock, fils aîné d'Édouard III. France idéale de résistance et de courage telle qu'on l'aurait voulue - telle qu'on l'a reconstruite - après la parenthèse vichyste. Moins idyllique, on pourrait également

faire droit aux « escarpes » de Sade, écorcheurs sans scrupule fédérés par le mal, à qui Justine devra rendre des comptes dans une œuvre à sa ruine imbécile...

Aux effectifs de la jeunesse démissionnaire s'ajoutent bien vite, fait de l'anhélation de la guerre de cent ans ; fait la signature, en 1435, du traité d'Arras qui mettrait fin au parti bourguignon ; suite à la trêve inopinée de 1444 et, plus encore, à la genèse d'un embryon d'armée de métier ; s'ajoutent, donc, une dizaine de milliers de mercenaires pointant aux ASSEDICS, désormais sans bannière, sans suzerain ni cause, n'ayant jamais connu que le fracas des armes et le tribut du sang. Un apport salutaire, si l'on ose dire. Du pain béni pour nos brigades des sentes, fragilisées par des années d'errance. De grêles et décavées qu'elles devenaient à raison de carêmes, les bandes grossissent leurs rangs jusqu'à former parfois d'authentiques compagnies, grasses et puissantes. Ces pools rebelles, organisés en véritable guérillas rurales, subsistent en saccageant bourgs et provinces, insaisissables dans leur marche. Ils sont la Seconde Peste. La Peste rouge ; errante, imprévisible, aussi vivace et protéique qu'une cellule tumorale<sup>10</sup>. Les

---

<sup>10</sup> À proprement parler, une cellule cancéreuse n'est pas ce qu'on pourrait appeler une cellule « défaillante ». Il y a essentiellement deux formes de déséquilibre pouvant induire un état maladif : la carence et l'excès. Une cellule tumorale relève de la seconde catégorie. C'est une cellule qu'étouffe sa propre proliféricité. C'est une cellule qui, pour survivre,

Coquillards - c'est le nom qu'ils se donnent - sont peu à peu rejoints par tous les miséreux, surnuméraires, damnés de la terre souvent issus de milieux pauvres artisanaux, estudiantins, voire monastiques. Chacun y trouve son compte, y joue sa partition au prorata de ses capacités. On voit fleurir des classes, des spécialisations ; on gagne en

---

s'adonne à des orgies liquides (elle se rengorge d'eau, branchée sous perfusion vitale) ; et qui se multiplie, allant jusqu'à synthétiser de nouvelles cartes de vaisseaux sanguins pour drainer toujours davantage de force ; épuise et puise dans les réserves du corps pour se maintenir, se répliquer - parce qu'elle refuse la mort. Pour mieux saisir de quoi il en retourne, il faut garder présent à son esprit que la mortalité est une propriété de système. Elle ne concerne pas les cellules solitaires. La mort est une notion, pour ainsi dire, « typique » des organismes multicellulaires. La mort n'est engrammée et programmée dans les cellules qu'en tant qu'elles participent d'un composé – *soma* ; la mort leur est une instruction reçue du composé. Ce composé fonctionne sur un modèle holiste et utilitariste de corps politique. Il en appelle continûment au sacrifice de la partie ou « apoptose » pour la préservation du Tout. Mais la partie elle-même, en tant qu'elle ne serait pas liée au Tout, est immortelle de son état. Lorsque la cellule mute, c'est son instinct de survie qui reprend le dessus. Par suite, une cellule cancéreuse est une cellule qui, pour se préserver, met en péril le Tout. C'est une cellule plus vivante que le Tout. Le cancéreux ne meurt pas d'autre chose que d'un excès de vie.

efficacité. Polyphonie du crime et des activités comptables de la criminalité : vol, triche, trafic organisé, prostitution se coordonnent. Les réseaux s'épaississent ; les escrocs s'enhardissent ; les procédés s'affinent et se raffinent. Une myriade de nouvelles combines, chaque fois plus inventives, remplace régulièrement les recettes épuisées des premiers jours, blanchies sous le harnais.

Or, qui dit bande, dit code, grammaire, lexique. Qui dit communauté dit aussi noyautage, infiltration, et protection contre le noyautage ; en un mot, « shibboleth ». Tout un système de rites, de saluts, de mots de passe ; ensemble de coutumes administrées par classe et par région, et jusqu'alors connues seulement des merciers ambulants, mendiants et maraudeurs... jusqu'à ce jour crucial de 1455 qui voit s'ouvrir, dans la ville de Dijon, le légendaire « procès des coquillards ». Rendons-en les grandes lignes. Ce détour nécessaire est, en réalité, un formidable raccourci pour mieux nous pénétrer du secret des argots. 1455, donc. L'année faste. Ou désolante, selon d'où l'on se place. Depuis plusieurs années, les échevins de Dijon étaient victimes de faux pèlerins rangés sous la houlette de l'apôtre saint Jacques (les Coquillards doivent en effet leur nom à la coquille que portent les pèlerins de Compostelle), mêlées aux vrais pèlerins pour détrousser les honnêtes gens la nuit venue. Il en avait pour leur argent. Littéralement. La ville, les villages des alentours, les routes, les foires étaient devenues le théâtre de forfaits de plus en plus nombreux. Lassés de leurs méfaits, les Dijonnais pressèrent le procureur de la ville,

Jehan Rabustel, d'y mettre un terme. Aussitôt dit, aussitôt fait. Passons sur les détails, l'enquête du procureur est efficace, pour ne pas dire expéditive. Les interrogatoires, les auditions, les doléances ont lieu la même année, fidèlement retranscrits par Jehan Rabustel. S'intéressant tout particulièrement à l'organisation interne de la bande, le procureur se retrouve rapidement en butte avec l'hermétisme du « langage exquis », dit également « jobelin », dont usent les compagnons de la Coquille pour communiquer entre eux. En percer le mystère signifierait tout simplement l'effondrement de la confrérie : les policiers, au fait de ce langage, ne laisseraient pas d'infiltrer les réseaux. Infiltrer les réseaux ; en infiltrer, ne fût-ce qu'un seul, c'était les détruire tous. Un seul pour tous : tous tombent pour un. Le procès de Dijon devait ainsi porter un coup fatal au monde du vol et de la criminalité. Par chance, le témoignage de première main de Rabustel serait redécouvert vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans un parfait état de conservation, par un archiviste de Dijon qui en publiera quelques extraits sous le titre *Les Compagnons de la Coquille, Chronique dijonnaise du XV<sup>ème</sup> siècle*. Cette découverte sera primordiale pour les mémorialistes de la langue française ; et permettra d'envisager sous une autre lumière les œuvres de François Villon. De même qu'Hugo, Villon, poète qui fut très probablement « en cheville » avec la confrérie, a largement puisé au trésor de ce vocabulaire des marges. Nous lui devons le tout premier glossaire de l'« argot » au sens large.

## ***Le miraculé***

On ne détruit que ce que l'on remplace. Favorisé par le déclin des coquillards, une autre forme de langage va occuper l'espace laissé vacant par le « langage exquis ». L'argot proprement dit. L'argot d'Argot, langue du « Royaume d'Argot », corporation des gueux, tissé de songes obscurs et de rumeurs alcoolisées. Ce terme – « argot » – servait à l'origine à désigner une population : celle constituée par les classes inférieures des gueux et des voleurs. Ce n'est qu'au cours du XVIIe siècle que, peu à peu, le mot trouvera à s'appliquer à l'expression particulière de cette population. Ses origines valent d'être mentionnées. Elles touchent au romanesque. Ravivent les légendes noires d'un Paris dérobé aux arcanes de la nuit. Au commencement étaient les sinistres repères de la bohème des cryptes. Des cités interdites au plus obscur des catacombes ; creusées à même l'écorce de la pierre, où les porte-flambeaux ni les « lapins-ferrés » (soldats du guai) ne s'aventurent jamais. C'est là le privilège du couteau sur la gorge : on ne s'en défie pas sans y laisser des plumes. Ou comme aimait à le rappeler un certain chef de gare, y'en a qu'ont essayé ; ils ont eu des problèmes... Ce sont les désormais fameuses « Cours des Miracles », florissantes au XVIIe siècle sous le règne de Louis XIII et Louis XIV, impuissant à les endiguer. Cours des Miracles, et plus spécifiquement, la plus lugubre d'entre toutes, rendue célèbre par Victor Hugo : la *Grande Cour des miracles*, entre la rue du Caire et la rue Réaumur. Composée de trois places successives communiquant par des boyaux, le

complexe était réputé si dangereux qu'il échappait au pouvoir régalien, et s'était doté d'une structure, d'une législation et d'une hiérarchie propres. En 1630, lorsqu'on voulut y percer une rue qui traverserait de part en part la Grande Cour des miracles, les maçons furent assassinés avant d'avoir même eu le temps de se mettre à pied d'œuvre. Au niveau politique, la confrérie bénéficiait à l'ère des monarchies d'une avance substantielle, anticipant sur le système actuel des élections. Aussi consacrait-elle, par plébiscite ou par suffrage dûment réglementé, un Roi des argotiers - « le grand Coësre » ou « roi de Thunes » - ayant autorité sur toutes les Cours et les mendiants de France. Il exerçait son commandement par l'entremise de ses lieutenants, appelé « cagous », de véritables « agents traitants » (SR) qui parrainaient les débutants et les introduisaient aux ficelles du métier. Un échelon plus bas dans l'étagement hiérarchique de l'organisation arrivaient les « archissupots », les « savants du royaume des mendiants », pour la plupart d'ex-étudiants, chargés par les cagous de professer l'argot aux primo-arrivants, jouissant en sus du privilège de ne payer aucun impôt au grand Coësre.

On ne fera pas l'économie d'un mot sur la constitution de ces villages funèbres. Le monde du vol et de la criminalité devait rester jusqu'au XIXe siècle un monde opaque et souterrain. Les Cours s'organisaient en sociétés fermées, resserrées sur elle-même. C'était les landes impénétrables des dévoreurs d'huiles minérales, et qui le resteraient, impénétrables, jusqu'au début de l'hygiénisme (préconisant

l'assainissement des rues, le déplacement des cimetières, soupçonnés de propager les mânes) et des immenses travaux décrétés par le préfet Haussmann avec l'onction fébrile de Napoléon III. Moins décrétés d'ailleurs - comme l'admettent aujourd'hui les historiens - par esthétisme pur (qu'il s'agisse « d'art pour l'art » ou de tourisme) qu'à l'aune de considérations tactiques, anticipant sur la rumeur des foules (gouverner c'est prévoir). Désamorcer les poudrières, oblitérer les chemins de traverse, casser les murs des labyrinthes urbains, se prémunir contre les barricades en évasant les grandes artères de la cité, désenclaver les quartiers éruptifs pouvant servir de base arrière à la contestation. Ils étaient là, les véritables intérêts de la rénovation de Paris : sanctuariser les entrailles de la capitale. L'architecte donne lors substance et matérialité à l'idéologie du roi dont il est le complice. Versailles, séquelle des Frondes, dit cette alliance irrésistible.

À remonter méthodiquement les rivières de l'histoire comme le saumon remonte les cascades du Vercors, on s'aperçoit bien vite que, sous couvert de motifs religieux, économiques ou scientifiques, les grands chantiers ont toujours pris un soin particulier à travestir leur ferment politique sous de grands idéaux (Pékin, ville hôte des J.O. 2008, vient à nouveau d'en présenter l'exemple canonique). Inspiration somme toute plus pragmatique que le « fantasme de toute-puissance » entraperçu partout par les tenants de la psychanalyse : une secte de pervers obnubilés par les symboles phalliques (à les en croire, même le pénis est un

symbole phallique - ce qui n'est pas piqué des vers... Voire mieux : tout bien considéré, le monde entier est un phallus soluble en éléments phalliques, une mémoire akashique de l'univers phallique. Phallus qui s'en dédit). L'architecture délivre un message politique. Le cas d'école, nous l'évoquons, est celui de Versailles. Versailles devient le nouveau siège du gouvernement lorsque, plus de vingt ans après sa décision d'en faire sa résidence, Louis XIV, le 6 mai 1682, abandonne le Palais-Royal pour occuper l'ancien pavillon de chasse construit par son père et prédécesseur Louis XIII. En se fixant sous l'ombre de Versailles, le suzerain mettait ainsi un terme à l'errance ancestrale mais peu pratique que s'imposait la Cour de France à l'arrivée des beaux jours ; laquelle avait pris le l'habitude de voyager dans les bagages du roi de château en château. Ce ne serait plus au roi de s'exposer à ses sujets, mais aux sujets de se produire devant le roi. Ce serait le peuple, la noblesse et le clergé satellisés - stérilisés - qui, désormais, seraient maintenus dans l'écliptique du Roi-Soleil. Cette noblesse sédentarisée, logée sur place, resterait *à sa place*. Versailles lui ménageait avant la lettre un panoptique de toute beauté, une prison dorée à l'or fin qui faisait de chacun un perpétuel suspect, un courtisan, un serviteur et un gardien tout à la fois. Un panier de crabes voraces au sein duquel chacun se connaît surveillé et se surveille, engage des agents doubles histoire de percer les secrets les plus honteux de ses rivaux (savoir que le vicomte de Cabricul fornique avec les chèvres ou entretient avec sa fille des relations illégitimes vous rend immédiatement le maître de son sort et de votre destin),

prend les devants pour dénoncer les tripotages d'autrui, comme le Tartuffe, pour ne pas être compromis. On s'efforçait de devenir le tribunal de la rumeur pour ne pas risquer soi-même d'essuyer le soupçon. C'est un peu l'escalier qui serpente en colimaçon, suffisamment étroit pour contenir l'assaillant en l'empêchant de dégainer l'épée, mais suffisamment large pour lui broyer la tête au pilon des gravats, en une bourrade comminative. Un concurrent s'élève, vous fait de l'ombre ? On prend sur soi de lui casser les jambes. On le dénonce. Pour rien. Pour s'attirer la bienveillance du roi, mais plus encore pour ne plus craindre sa défiance. Préventivement, donner des gages, et demeurer en cour. Ainsi, tout se savait. Le roi, bien sûr, n'en perdait pas une miette. Voici comment Versailles gravait l'État centralisé dans les annales de la pierre morte. Et davantage : peut-être l'essentiel de ce renversement consistait-il dans la sécurité que son éloignement du Paris bouillonnant des bas quartiers offrait à la couronne. La distance : un coupe-feu. Tibère le savait d'expérience qui fit construire son palais impérial sur les escarpements de Capri. Et combien plus Hitler, perché dans son nid d'aigle. Il n'en allait pas autrement du roi de France que sa retraite garantissait contre l'irritation des foules, de ses agents factieux, de ses agitateurs, des comploteurs ; enfin, contre la félonie de ceux qui tiraient les ficelles : de la noblesse frondeuse, pareille à celle qui l'avait contraint à l'exil dans sa première jeunesse, sous Mazarin. Tout en Versailles - l'architecture, le mobilier, les jardins, la statuaire, les protocoles, la musique et les lettres - exprime en creux l'inquiétude sourde de revivre une telle

délégitimation, et, consécutivement inspire l'idéal résilient de discipline de maîtrise qui devait innover le classicisme, pour en finir avec les congestions de l'esthétique baroque. On ne se cache pas qu'il y a évidemment l'avant et le revers de la médaille. Les atouts de la centralisation avaient aussi un prix, dont un roi serrurier s'acquitterait par le sang. Les grands travaux, par-delà tout autre ordre de considérations, sont d'abord l'épiphénomène d'une intranquillité (donc le syndrome d'une instabilité) du politique. Conscience de la précarité des règnes, de la force de frappe dont sont capables quelques roturiers coalisés. De même Versailles bouleverserait les routines de la Cour, de même les grands travaux d'Hausmann, lestés d'un programme latéral aux objectifs informulés, bouleverserait profondément les usages de la pègre et de leurs dupes, les ridicules et honnêtes gens.

Mais n'allons pas trop vite, trop loin, trop tôt. Tentons plutôt de remonter plus avant dans l'histoire. De cerner l'origine. Au point zéro. Où tout a commencé. C'était au XVe siècle, lorsque le Moyen-Âge (cette invention posthume forgée par d'Alembert) vivait ses dernières heures. Le XVe siècle, donc, voit l'arrivée des légions noires du crime au cœur des grands centres urbains. Les écumeurs, corsaires et flibustiers de grand chemin répètent le geste de Caïn : tuer le nomade en eux. Les confréries de forbans font souche. Ils s'agglutinent dans les artères des villes comme du mauvais cholestérol, investissant d'abord les docks et les quartiers marchands. Ils arpègent les sous-sols, explorent les dédales creux, les couloirs infectés, tortueux du monde de

l'invisible ; ils frayent leurs abris-bulles, dessinent l'entrelacement des mandalas chthoniens ; ils s'aménagent des options de fuite dans les galeries ferrugineuses dont les bras font réseau, découvrent des passages, strient les argiles comme des fruits perforés. Moitié lunaires et moitié souterraines, telles se constitueraient les toutes premières Cour des Miracles. Elles arriveraient vite à saturation ; à tout le moins si l'on s'en tient au témoignage que donne Sauval du Fief d'Alby dans son *Histoire et recherche des Antiquités de la ville de Paris* (1660) : « On m'a assuré qu'en cette cour habitaient plus de cinq cent familles », donc certainement trois mille à cinq mille hommes adultes. Assez pour troubler sérieusement l'ordre public et, ce faisant, tourner en dérision la prétendue mainmise des monarchies frisées. Les perruqués avaient de quoi se faire des cheveux blancs.

Il y a des zones, dans l'actuel hexagone, que même les bus renoncent à desservir (en fait, ont obtenu de contourner) ; des zones proscrites à la police et aux services publics et que l'on nomme « banlieues ». Il faut s'imaginer l'ancien Paris ocellé de ces zones franches. S'imaginer, par suite, la peur panique de l'imprudent venu s'y engouffrer sur un coup de sang, à la poursuite d'un pickpocket, en quête d'un disparu ou de quelque chose d'autre... Se figurer notre homme, bourgeois confit, déambulant dans ces labyrinthes froids du crépuscule. Se figurer *être* cet homme, voir par ses yeux, sentir, souffrir, entendre par son corps. Plantons le décor. La brume pâle qui frotte dans votre dos, contre les murs, la fumée jaune qui poisse dans votre dos contre les vitres

défoncées, passant sa langue sur les angles du soir. À tâtons, pas à pas, vous descendez un escalier, profond, vous pénétrez dans l'ombre. Commence une longue descente chthonienne de l'œuvre au noir dans les entrailles du monstre de Zola. Plus bas. Vous êtes maintenant dans une autre ruelle. Des vapeurs blanchâtres émanent des grilles soufflant des volutes de vapeur compassées. Plus bas. Des tavelures maculent le sol. Des ouvertures navrées forent les façades par où l'on aperçoit les murs guingois des bouges, scandés par une gradation de gris fuligineux... Plus bas. L'entrée du souterrain. C'est une bouche de l'enfer ouverte de manière obscène, telle une monstrueuse machine échouée dans un cratère de lune. Plus loin. Vous amorcez la catabase, progressant à l'aveugle sur les traces d'Enée. Vous progressez parmi les formes hispidés des égouts de Paris ; ceux de Colbert, de Fantomas, de Caus, peut-être ? Imaginez le sang sur la sciure, au pied des collecteurs. Des canaux d'eau turbides où surnagent à fleur d'eau des rats gras putréfiés. Des carcasses sans identité, allongées comme une femme de Modigliani. Partout, l'ombre tressaille de petites formes vibratiles. Silhouettes dansant la gigue pareilles aux écorchés de Fragonard, ces fœtus empaillés, et d'autres horreurs indescriptibles qu'on n'oserait pas même exposer à la biennale de Venise. Autour de vous flotte une luminescence aux contours lactescents. Les couloirs se succèdent. Sinueux. Tortueux. Poissés d'une bave lourde. Plongeant toujours plus bas. Une démenche de tuyaux semblables aux systèmes pneumatiques des anciennes postes et des services secrets - dont on retrouve encore, à la faveur des travaux de voirie, les

mariages tubulaires et les navettes à air comprimé. Plus loin. Vous pénétrez l'écorce de la terre. Vous entendez aux loin les rires des assassins tapis dans l'obscur Alamut. Vous poursuivez l'écho ; l'écho vous mène à votre perte : à la Cours des Miracles. Trop tard. Vous débouchez, enfin, au cœur du *Hohlweltlehre*<sup>11</sup>, le monde perdu sous la surface. En

---

<sup>11</sup> Dans le sillage des idées avancées depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par quelques érudits qui se représentaient la Terre comme étant creuse, « convexe », avec une croûte départissant le monde de la surface d'un territoire intérieur inconnu, mais accessible par des failles situées au niveau des pôles (idées qui trouvèrent un illustre défenseur en la personne de John Cleves Symmes (1742-1814), beau-père du président William Henry Harrison, dont les recherches sur la « *Hollow Earth Theory* » ont inspiré moult explorateurs et écrivains tels que Jules Verne ou Edgar Rice Burroughs) la *Hohlweltlehre* présente une variante à dominante « concave » de cette topologie à double étage, suivant laquelle les Terriens ordinaires vivraient à la surface d'un monde renversé sur lui-même, retourné comme une poche : la croûte terrestre constituant les limites externes de notre univers ; le ciel et les étoiles étant contenues dans un noyau central autour duquel roule un soleil au-dessus de nos têtes. Essayons-nous, autant qu'il est possible, à restituer la chose en perspective par le schéma suivant :

ressortirez-vous ? Il n'en dépend que des raisons qui vous y ont conduit...

Le Paris d'aujourd'hui conserve des stigmates du règne parallèle des galapiats, réminiscence d'une Némésis incompressible des partisans du droit monarchique ou républicain. La capitale les maintient, fossilisés dans les cartouches des quartiers et des rues. Vous les apercevrez, vous promenant entre le boulevard de Sébastopol et le Forum des Halles, les rues « de la Grande-Truanderie » et « de la Petite-Truanderie ». Cartouches chargées d'histoire qui perpétuent le souvenir romanesque des Cours des Miracles. Mais le meilleur reste à venir... Ces cloaques retentissants du murmure de la nuit, pourquoi les avoir baptisés ainsi ?

---



Une théorie vertigineuse qui semblerait avoir attiré l'attention de quelques dirigeants nazis, notoirement portés sur la chose, et convaincus de pouvoir tirer parti de la géométrie particulière d'un semblable modèle.

Pourquoi ce nom – « Cours des Miracles » ? Réponse dans *L'Histoire de Bicêtre*, qui nous apprend, sous la plume de Paul Bru, que l'on « nommait ainsi leurs repaires parce qu'en y entrant [les mendigots] déposaient le costume de leur rôle. Les aveugles voyaient clair, les paralytiques recouvraient l'usage de leurs membres, les boiteux étaient redressés. (...) [Les cours étaient] d'immenses vestiaires, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris... ». « Cours des Miracles », en somme ; car lorsque voleurs et truands (qu'on nomme alors « saboules », « drilles » ou « narquois ») regagnent leurs pénates après une bonne journée de vol et de rapine, ils « scotomisent » apparemment les implacables infirmités et affections qui leur ont permis d'apitoyer le passant ou d'acculer leur bienfaiteur crédule dans une venelle sombre pour le soulager de son escarcelle. Entendez là qu'une fois de retour dans son antre, le faux bossu se redresse, le faux aveugle voit, le faux cul-de-jatte galope comme un lapin, les écrouelles sont lavés de leurs maux et tout cela comme par... « miracle ». Lourdes avant l'heure. « *Past is prologue* », comme l'expliquait Shakespeare dans *La tempête*. Tout a son origine...

Ainsi, plus qu'un asile, les Cours ne laisseront pas de constituer de véritables lieux de résurrection pour les fauteurs de mort. Des cathédrales gothiques érigées à la gloire des paganismes *underground*. Le rendez-vous gothique des marginaux, des resquilleurs et des rosses en

cavale portant à même la peau la marque des bannis. On s'y rencontre, on y bivouaque ; les fugitifs y séjournent à l'année, tapis dans les tréfonds d'alcôves troglodytes. La ville s'éteint dehors, quand les étals - dedans - s'élèvent à perte de vue pour accueillir les négociants, les pourvoyeurs de (bas-)fonds venus chiner au marché noir la contrebande et la camelote « tombée de la charrette ». Recel, troc, vente. Les puces avant la lettre. Et les mauvais garçons badinent au bras des filles de joie ; et les bossus du carnaval de jour remboursent leur bosse de paille avec un soin taxidermiste ; et les brigands tracent dans la poudre les esquisses du mauvais coup qu'ils iront faire demain. Le mal assoit ses plans sur la comète tandis que les caves bruissent dans tout Paris du murmure de la pierre. Chaque nuit, la place s'anime, théâtre vespéral de ces ballets grandioses jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Sur la période du XIVE au XVIIe siècle, Paris compta ainsi plus d'une dizaine de Cours. Nombreuses furent les mesures prises tour à tour pour rétablir l'autorité souveraine dans ces enclaves déliées du droit commun - *vacuum legis*. Nombreuses autant qu'inefficaces. Nombreuses autant que la pléthore de prévôts ambitieux, délicieusement naïfs, croyant d'un tournemain mettre un arrêt définitif à ces conjurations du crime. Nombreuses et vaines. Il fallut tout passer par pertes et profits - par pertes essentiellement. Perte d'argent et d'effectifs. Perte d'humour. De crédibilité. Le crime ne profite pas... à ceux qui le combattent. Ainsi, au grand dam des autorités, la « fin des Cours » temporisait. Pour payer et

mourir, on a toujours le temps... rien, cependant, ne dure éternellement. Même les pires choses connaissent une fin. La loi bafouée aurait pour bras vengeur incertain Nicolas de la Reynie. Colbert, en 1617, fait nommer la Reynie lieutenant général de la police, avec pour mandat précatif la mise à bas du réseau des forbans. Sur l'ordonnance de la Reynie datée du 3 avril, sont obstrués durant la nuit tous les accès aux cours des Miracles. Postés en embuscade, ses milices procèdent dès le lendemain à des arrestations massives de faux infirmes venus y regagner leur place. Tous furent jetés, sans ménagement, dans les prisons de la capitale pour y croupir le reste de leur existence. C'en était fait des Cours. Un pan d'histoire s'effondrait avec elles. Ces lieux sordides ne devaient jamais réapparaître. Du moins, c'est ce qu'on dit...

## ***Le mafioso***

Pour des raisons sociales autant qu'industrielles, la grande vogue argotique ne connaîtra son apogée qu'au tournant du XIXe siècle. Le XIXe siècle aura raison du brigandage de grand chemin. L'existence isolée, nomade, de ces antiques « associations de malfaiteurs » se heurte de plein fouet aux politiques sécuritaires des réseaux de communication, décrétées notamment sous l'impulsion du Vatican pour encadrer les pèlerinages. Encore une fois, la conséquence dépasse la cause : d'exceptionnelle et périlleuse

qu'elle paraissait jusqu'à présent, l'expédition devient monnaie courante. La traversée n'est précisément plus une « traversée » ; elle devient une promenade, une pérempulation lyrique où l'œil caresse les plaines et les reliefs de manière « désintéressée » ; avec toutes les implications qu'une telle posture de désintéressement doit revêtir pour le lecteur de Kant. C'est la naissance du « paysage », mise en désir des territoires. Et cependant que la haute société taille ses charmilles et soigne ses villégiatures ; tandis qu'elle flâne d'un château l'autre, les pères laissant souvent languir les gosses à la campagne pour « faire affaire » en ville (et chatouiller les filles légères) - ainsi, en Amérique, des Quatre filles du docteur March ; en Suisse, d'Heidi sur son alpage -, les bécassines de basse naissance font le chemin inverse ; délaissent leur père ; confient à leur aîné la gestion du bocage ou de la ferme familiale pour s'en aller tenter leur chance (ou leur malchance) en ville.

Le Paris rénové fait alors face à l'arrivée massive des provinciaux, fuyant la rigueur des campagnes pour espérer trouver en ville des conditions plus favorables. L'argot *dreep* au compte-goutte, radiant à proportion que les aménagements de Paris redistribuent les cartes ; il s'ancre et s'encre à proportion que conglomère tout un bassin de prolétaires urbains à la faveur de la révolution industrielle : les prémisses du *lumpen* analysé par Marx, qui deviendront les *workingpoor* du travail néolibéral. C'est l'âge d'or du naturalisme, d'Emile Zola et de la Comédie humaine ; l'âge de l'argent et des faux-monnayeurs, d'Honoré de Balzac et de

ses parvenus. Celui de l'aristocratie sans la noblesse. Celui des illusions perdues. De cette bête broyeuse de corps qu'est devenue la capitale. La misère fait son lit entre le suif, l'anthrax et l'opiacée consolateur des assommoirs. La pègre fait son beurre. Recrute. Son langage s'enrichit du bagout provincial, du jargon des métiers ; mais plus encore d'apports transfrontaliers par le truchement des voyageurs montés à Paris « pour affaire ». Le bourgeois désœuvré cultive une affection nouvelle pour le voyou des « classes dangereuses » (un peu comme le bobo contemporain de Saint-Germain-des-Prés, prônant l'insurrection violente bien à l'abri derrière son digicode). Il s'enhardit dans ses déclarations, faisant du délinquant une surface idéale de projection pour ses fantasmes névrotiques (sans complexe, sans avoir, sans souci : il est libre). Et c'est ainsi, guidé par cette fascination jusqu'alors inédite, que la littérature va se mêler à l'exsudat des villes. Le gotha s'encanaille. La « haute » huppée, coincée par l'étiquette découvre un nouvel exotisme : celui des bas-quartiers.

XIXe siècle. Aube dépolie d'une littérature sombre, forgée d'un romantisme amer, enracinée dans la promiscuité sociale. Littérature sans Dieu qui trouble la frontière entre le mal et l'existence ; littérature qui fait de l'existence moins le terreau que le symptôme du mal, un mal dont l'expression culmine d'abord dans la banalité du quotidien (les misères de Denise), avant de s'engager, en Angleterre, dans une voie plus haletante, celle des premiers romans d'enquêtes. Lesquels romans engendreraient, beaucoup plus tard, les

premiers authentiques antihéros parmi lesquels, à s'en tenir aux plus célèbres, on retient ceux légués par Arthur Conan Doyle (Sherlock Holmes) et Agatha Christie (Hercule Poirot). Mais la prolepse est légèrement précoce. Trop vite. Nous démarchons trop vite. Chaque chose doit venir en son temps. Concentrons-nous plutôt sur les figures majeures de ce mouvement, pour l'heure inchoatif. C'est un mouvement « muant » comme aurait dit Montaigne ; social avec Victor Hugo et ses bagnards imprégnés de langue verte ; néogothique avec le mystérieux Vidocq, interprète officieux des Cercles de la Nuit, à la frontière du crime et de la loi. Eugène-François Vidocq, voleur, soldat, forçat, puis réchappé du bagne, on ne sait comment parvenu chef de la brigade de sûreté, ancêtre de la police judiciaire. Célèbre non seulement pour le succès de ses *Mémoires* (1829), des *Voleurs* (1836) et des *Vrais Mystères de Paris* (1844) qui représente une contribution majeure à notre intelligence des dialectes oubliés ; mais également pour avoir inspiré nombre de personnages devenus classiques de la littérature, parmi lesquels le policier Jackal des *Mohicans de Paris* d'Alexandre Dumas (père), Vautrin dans *Splendeurs et misères des courtisanes* (1838 à 1847), chef-d'oeuvre de Balzac, ainsi que les deux rôles antagonistes des *Misérables* (1862) de Victor Hugo : Valjean (alias le père Madeleine) et son ennemi intime Javert.

Tandis que les voyous se mêlent à la vie des quartiers, de l'argot pur se déverse dans la langue populaire : celle des grandes gueules de cabaret, des anonymes de la vie

quotidienne. Le phénomène annonce, dans la première moitié du XXe siècle, le triomphe plébéien des tronches de cinéma et des goualeuses de bar. L'argot, si près des humeurs plébéiennes et de la chair des rues, fonctionne alors comme gage et caution d'authenticité. Les plus grands écrivains, de Balzac à Zola, en passant par Hugo, Jean Genet, René Fallait, Raymond Queneau, Henri Barbusse et Jean Lorrain, utiliseront à plein le pittoresque de l'argot. Aujourd'hui-même, en ce début du XXIe siècle, les romans teintés de langue verte restent d'actualité : lire Jean Vautrin, Denis Belloc, Machette et quelques autres. Ils ressortissent depuis à tous les genres, de la romance au roman noir. Toutefois, qui dit argot dit plus spécifiquement littérature d'enquête, polars, thrillers et séries policières ; arborescence dont les années soixante seront la période faste, de même que les années cinquante avaient été celle de la science-fiction. Polars : un genre qui ne participe pas peu à l'entreprise de diffusion - et de sauvetage - des argots populaires. Mais qui, revers de la médaille, contribua également - inévitablement - à le banaliser. Revers de la médaille, car cette propagation, pour un langage essentiellement prisé pour son opacité, ne signifie rien d'autre que l'obsolescence, la mort. Ce que l'argot conquiert en popularité, il le perd en escompte. L'argot est comme la mode : il meurt de son succès. La mode n'est plus la mode qui s'est disséminée ; de même l'argot n'est plus l'argot qui s'est vulgarisé. Et la littérature vulgariserait l'argot. Et la littérature tuerait l'argot en le taxinomiant. Or si l'argot manquait à sa fonction première (le chiffrement des

communications), d'autres dialectes, plus exotiques, ne laisseraient pas de venir occuper ce rôle désormais libre.

Cigares. Barbouzes. Tontons flingueurs. Les pieuvres criminelles se déploient en Europe sous l'égide des mafias comme aux États-Unis sous celle du *Chicago Outfit*, dopées par la prohibition. Nous sommes au XXe siècle. Nous sommes à l'ère des dynasties du crime ; celles des parrains de la drogue entrés au panthéon du cinéma à la faveur d'une production filmographique prodigue et prolifique. Histoire de faute, de lignage et de sang ; grandeur et décadence des cinq familles du *National Crime Syndicate* (Bonanno, Colombo, Genovese, Gambino, Lucchese) se partageant les secteurs de New York (The Big Apple) ; chronique des guerres de gangs marchant sur les brisées des autres clans d'honneur de la Cosa Nostra ; transposition moderne des sagas celtes, des cycles dramatiques et des tribulations des familles consacrées de la tragédie grecque - tels les Atrides, devenus les Atréides dans *Dune* de Frank Herbert -, entachées par l'hybris et le péché cessible de l'ancêtre fautif. L'ère également de la *French Connection*, montée au cours des années trente par deux génies et gangsters marseillais, Paul Carbone et François Spirito. Soit un nouveau réseau portuaire d'envergure multinationale si prometteur qu'il deviendrait dans les années soixante le fournisseur privilégié des mafias italo-américaines, avant de décliner dans la tourmente des trahisons, puis de lyser une fois pour toutes dix ans plus tard, victime de son succès et de l'acharnement de l'administration Nixon.

Toutes les mafias ont leur jargon ; et la sacralité de ce jargon, son hermétisme, est un principe constitutif de la survie de toute mafia. Une exigence d'honneur, serment des hommes d'honneur (*uomini d'onore*) clairement formalisée par le proverbe sicilien : « *La megghiu parola è chidda che nun dicci* » (« la meilleure parole est celle qu'on ne prononce pas »). Cet aphorisme réside au centre du dispositif de l'*omertà*. C'est une contrainte tacite, qui doit être observée partout, toujours et en tout lieu. Partout, c'est-à-dire aussi bien parmi les initiés et dans leur entourage que parmi les victimes. Une loi d'airain gravée aux portes de Palerme comme sur une stèle d'Hammourabi, celle-là ne tolérant, au contraire de celle-ci, aucune flexion du Droit. Droit droit, dur, sans dérogation. Pas même du *boss* du *cupola*, le chef de tous les chefs (*Capo di Tutti i Capì*). Toute infraction à la loi du silence s'assortit automatiquement de sanctions sans recours pouvant aller de simples représailles à la « mort blanche et sans cadavre », la *luparia bianca* (comme dans le reportage de BHL sur la guerre en Libye). L'éthique est ici déontologique, kantienne plutôt que conséquentialiste : la valeur de la peine n'est pas proportionnée au mal commis, mais relative à l'acte même de transgression. C'est ce pourquoi elle est toujours tragique et disproportionnée. Il faut comprendre, à cet égard, que le monde de la pègre doit sa sauvegarde, son efficacité et sa survie au secret qui l'entoure ; que rompre ce secret, c'est mettre à bas l'ensemble du système. Le silence est une arme et une nécessité. Et, d'évidence, une arme qui peut se retourner contre ses

premiers détenteurs. Il est donc capital de faire taire les bavards. De sceller la conspiration. Coûte que coûte. À tout prix. Dans le milieu, celui du sang n'est pas si cher payé...

Aucun empire ne dure éternellement. Aucune tête couronnée. La gloire est éphémère, comme le rappelle le peine-à-jouir du *memento mori* apostrophant l'empereur triomphateur. Bien des têtes sont tombées lorsque la brigade fut éventée ; car elle le fut, dès le début des années quatre-vingt. La pègre faisait alors les frais d'une vague de témoignages à charge et de dépositions de repentis (*il pentito*, dans le jargon) célèbres, tels Tommaso Buscetta, de la famille Bontate. Certains pour obtenir une protection civile et des réductions de peine ; les autres par vengeance ou conviction ; tous plus ou moins en butte avec la nouvelle politique de la *Cosa Nostra* (« notre chose »), la principale mafia de la péninsule avec la 'Ndrangheta. Celle-ci, grisée par l'ambition, projetait d'étendre ses activités de services - jusqu'alors limitées à des pratiques traditionnelles d'extorsion de fonds (*pizzo*), de corruption et de subornation - au juteux secteur du narcotraffic. Diversification qui n'était pas du goût de tous. Et pour cause : en empiétant sur le marché des stupéfiants, en se donnant les coudées franches, la *Piovra* sicilienne foulait des tentacules ses propres engagements : ni drogue, ni alcoolisme, ni proxénétisme, ni adultère, ni prêt d'usure à titre personnel, ni enlèvements (sur l'île). De la piété avant toute chose. Que diable ! On ne rigole pas avec l'éthique ! C'est donc dans ce contexte, critique, que les villes de l'organisation tombèrent les unes

après les autres entre les griffes du fameux juge Giovanni Falcone (Dieu ait son âme) dont la réputation n'est plus à faire. C'est dans ce même contexte qu'éclate l'affaire restée célèbre sous le nom de « *Pizza Connection* », qui révélera l'ampleur du rôle joué par les pizzerias dans les activités de blanchiment de l'argent sale (le Vatican savait aussi mettre la main à la pâte). Ce statut farfelu de mafioso pizzaiolo s'exporterait partout de par le monde, dans les bagages d'une diaspora gastronomique scrupuleusement organisée. Elle essaierait jusqu'aux États-Unis, d'où elle sévit encore à l'heure actuelle. Méfiez-vous des pizzaioli !

Les grands Macaronis qui feraient souche en Amérique n'essuieraient pas les mêmes revers, moins attachés que leurs prédécesseurs à la morale de l'« homme d'honneur », tout à la fois surgeon et parodie de celle de l'« honnête homme ». Ils seraient intraitables. Des hommes de fer, les grands macaronis ; pas nouilles à se laisser rouler dans la farine. Ils versent dès le XXe siècle - donc peu après avoir quitté Ellis Island - dans le commerce de drogue (cf. *Le parrain*). Activité fort lucrative, mais loin d'être exclusive. Les mafias italo-américaines découvrent vite outre-Atlantique une nouvelle manne dans l'univers des jeux. C'était acquis : les jeux auraient leur ville.

Les casinos pousseraient à Las Vegas comme des amanites rouges : ensorceleuses, mortelles. Ils spéculeraient sur l'insouciance des riches et sur l'acharnement des insolubles, un pied mis dans la tombe. Aux riches, ils

offriraient de profiter des largesses de la table et des spécialités poudreuses aux confins du licite ; ils décoreraient leur lit d'une poussière de diamant, suppléeraient leur séjour en amours tarifé. Autant de services ou de roueries de Lotophages gracieusement déferées aux frais de la maison. Ils rédigeraient, à l'instar des palaces, le cardex de leurs proies : le fichier condensé de tous ses vices et petites habitudes. Rien n'est trop beau, tous les moyens sont bons pour attirer les « *whales* », pour traquer les baleines, pour piéger les flambeurs dans le pressoir à fric. Les mafiosi misent avec grâce. Et force liasses. Ils n'hésitent pas - jamais - à mettre paquet. Ils gagnent toujours. Les placements sont heureux. À terme, ils le sont tous. Loin d'être aventureux, ils permettent d'escompter un formidable retour sur investissement. De l'argent vite gagné. Des relations, aussi. Fidèles et motivées. Quelques clichés bien amenés d'hommes politiques - d'affaires, de loi, de presse, d'Eglise ou de pouvoir - vitrifiés en mauvaise posture, serviraient aux mafieux de moyens de pression et d'oppression pour renforcer leur mainmise politique. Cette forme de chantage, hypothéquée sur la menace de découvrir aux opinions publiques ou aux familles certaines affaires de mœurs que les satrapes lésés préféreraient oublier, n'est pas une routine exclusive aux casinos. Les casinos n'ont pas le monopole de l'intimidation lubrique. C'était le mode de recrutement privilégié du KGB. L'URSS en a braqué ou retourné plus d'un, de patriote, d'agent, de fonctionnaire d'État, par le seul poids des mots et le choc des photos. Parfois sans disposer ni de l'un ni de l'autre. À telle enseigne que les ambassadeurs dépêchés au

Kremlin avaient pour instruction de décliner le champagne, non pas par crainte d'empoisonnement, mais bien plutôt pour s'épargner les suites d'un *after* regrettable.

Les casinos dorlotent leurs sommités pour mieux les endormir. Les pauvres, les impécunieux, les resquilleurs bénéficient rarement du même degré de sollicitude. Les caméras surveillent. Ils sont vite repérés ; et débarqués, dans le meilleur des cas, redirigés vers leurs pénates sans autre forme de procès. Quant aux récidivistes de la martingale, ils les endorment définitivement. Il y a un mal-traitement de faveur prévu pour tous les cas de figure, dont le plus compassé s'applique aux fraudeurs acharnés. Même repentis : les larmes n'éteignent pas le feu. On leur réserve un trou au milieu du désert. Une sépulture saline rebouchée à la hâte et de façon grossière. Sommaire, sans épitaphe, mais néanmoins signée ; en sorte que nul - quoiqu'avec toute la mauvaise foi du monde - ne puisse se persuader qu'il ne s'agit - tragique, tragique - que d'un touriste imprévoyant, adepte des bains de sable ; voire d'un hurluberlu, copulateur dans l'âme, abstème bien malgré lui, émoustillé, tel Robinson, par le glamour irrésistible du giron terraqué, qui s'oubliait dans l'acte aurait incidemment péri de déshydratation. Une sépulture signée, donc, d'une jolie pelle en guise de cippe, plantée bien droit au faîte d'un tumulus bombé. L'art cinéraire maffieux acquiert ainsi une visibilité qu'il n'avait pas auparavant. Il devient théâtral. Vieilles méthodes, nouvelle donne. On est en Amérique. On s'adapte au terrain. Plutôt que de précipiter les malheureux les pieds dans le ciment dans les

tréfonds marins, on les couvre de terre en laissant saillir tout au plus un visage tuméfié (cf. *Casino*). Deux avantages, et ils ne sont pas moindres. Le premier, symbolique : annoncer la couleur. Marquer la douane d'une ligne jaune, ligne tressée d'épouvantails macabres au mauvais œil comminatoire. De même que les tribus amérindiennes bornaient leur territoire avec des carcasses d'hommes ; de même que les Romains - devenus dans l'intervalle un parangon de raffinement (ne nous ont-ils pas « civilisés » ?) - dressaient des crucifix vivants le long des routes de la Ville Éternelle en souvenir (*in memoriam*) du sort peu désirable qu'ils infligèrent aux partisans de la révolte des esclaves (cf. *Spartacus*) ; de même, enfin, que Vlad Tepes, compte de Valachie, Transylvanie, décorait ses frontières de soldats embrochés (d'où son surnom, « Vlad l'empaleur », et sa réputation qui inspirera à Bram Stoker le personnage de Dracula), les mafiosi bordaient leurs oasis de faciès cabossés, fruits du désert, desséchés par le sel et tannés par le sable, comme une mise en garde à l'attention des fous qui seraient tentés de marcher dans leurs traces. Ça produisait son petit effet. Ça dissuadait les fédéraux et les ligues de vertu. Deuxième avantage, plus prosaïque, plus en aval : résoudre les problèmes. Plus d'hommes, plus de problèmes.

Les jeux sont bien évidemment indissociables de l'alcool. L'alcool avant le jeu : pour être en condition. L'alcool pendant le jeu : pour faire durer l'ivresse. L'alcool après le jeu : pour y noyer ses pertes. L'alcool, dans sa consommation courante, ne valait pas grand-chose. Il ne rapportait pas. Il

n'intéressait pas. Mais une fois consigné, il acquit rapidement son tanin d'interdit - et, partant, tout son intérêt. Comme les cigares cubains au cœur de la guerre froide ; comme, aujourd'hui, les cigarettes ou le porno sur Internet. Boissons d'ivrognes, il devint met de choix. D'autant plus recherché que rare. D'autant meilleur que prohibé. Une valeur sûre et fortement valorisée. Le ressort de cette surenchère n'est pas à rechercher ailleurs que dans les puissances infinies du désir-même, par essence transgressif, et par ces deux propriétés - infinitude et transgression - différant du besoin, toujours contenu dans les limites de l'ordre naturel et ne survivant pas à sa satisfaction (sauf cas de l'hydropique, du boulimique, du potomane, abondamment glosés par la philosophie moderne). Naturel, le besoin. Transgressif, le désir. - Social par conséquent ; puisqu'il n'y a pas de transgression sans loi, et pas de loi sans politique (la « loi de nature » ne fut jamais d'ailleurs qu'une justification ad hoc de la « loi positive » ; voir Calliclès dans le *Gorgias*, les *jusnaturalistes*, les auteurs des Lumières, Nietzsche dans la *Généalogie*). Le phénomène est bien connu. Ce n'est en aucun cas la soif de transgression qui génère le tabou, ainsi que l'envisageait Freud ; mais bien plutôt l'interdiction qui crée la soif de transgression. En l'occurrence, la soif d'alcool.

Ne pas chercher midi à quatorze heures<sup>12</sup> : l'existence quotidienne offre son lot d'exemples. Il n'est qu'à se servir.

---

<sup>12</sup> Même si midi, heure officielle, correspond bien en France à quatorze heures solaires.

Ne boudons pas les plats. Le plus fameux, presque du réchauffé, c'est bien évidemment la cigarette. La cigarette pour les ados. La cigarette, qui devient *cool* parce qu'interdite (- pour notre bien, cela va sans dire ; aucun rapport avec les budgets de la sécu). Si donc la cigarette *cool*, combien plus *cool* sera la drogue ? Puis de quelle drogue est-il question ? Douce ? Dure ? Il y a des gradations, fonction de la dégradation. Est-ce au nonobstant ou moyennant la répression que la France est devenue l'État d'Europe où l'on consomme le plus de cannabis ? Lorsqu'à seize ans, vingt-quatre pour cent des jeunes consomment régulièrement, il y a de quoi se poser la question. La même question dut se poser dans les couvents des Carmélites avec les romans licencieux mis à l'index qui s'échangeaient sous la simarre. Mettre à l'index, c'était pointer du doigt. Restons dans le registre de la *fin'amor* et mentionnons le contrat qui l'achève. Le mariage tue l'amour, c'est bien connu, parce qu'il le légalise. Qu'on cite à comparaître les amants maudits : Héloïse et Abélard, Pyrrhame et Thisbé, Tristan et Yseut, Lancelot et Guenièvre, Roméo et Juliette, et mille autres martyrs, se seraient-ils aimés si le *fatum*, le sort, le clan, ne s'étaient acharnés à leur glisser des bâtons dans les roues ? Parachèvement de la beauté du diable : sa transcription sur le terrain du discours politique. Sur le terreau d'un quadrillage toujours plus resserré de la parole autorisée (« le cercle de raison »), fleurit l'anti-politiquement correct. Un discours inusuel interprété par Dieudonné à la Main d' Or - à telle enseigne que l'humoriste peut se gargariser, malgré son black-out médiatique, d'être l'artiste le plus vendeur de l'Hexagone

(mieux que Johnny !). Mais un discours « en réaction » qui n'évite pas un contresens rédhibitoire. Pour sûr qu'il ne suffit pas d'être bien-pensant pour bien penser. Qui fait l'ange fait la bête ; on fait souvent le mal en approuvant le bien, renchérisait Ovide, d'autant plus mal qu'on croit bien faire. Mais il ne suffit pas non plus de faire le mal-pensant pour être original. Ce n'est pas parce que le bien peut être un mal que le mal est un bien. La diabolisation par les médias d'un parti politique ou de son capitaine peut aussi jouer en sa faveur ; et lui, le capitaine, de rechercher cette diabolisation comme une pédale de séduction. Comparer l'homme au diable - surtout lorsqu'il est borgne - n'est pas toujours atténuer l'intérêt qu'il suscite. Pour avoir une fois de plus mis en lumière leur manque de pluralisme et d'objectivité, ceux qui récoltent la tempête sont en revanche le plus souvent les journalistes. Du paradoxe de l'interdit, les bizarreries de la science botanique recensent un spécimen plus éloquent encore. Celui de la... patate. *Solanum tuberosum*. Celle-ci n'a pas toujours connu la faveur qu'on lui sait. Bien au contraire, depuis son introduction en France par le botaniste suisse Gaspard Bauhin à la faveur du XV<sup>e</sup> siècle finissant, la pomme de terre n'était guère à l'honneur. Triste patate... Boudée patate... La pomme de terre était connue, mais de mauvaise réputation. Fruit de la glèbe luisante et noire, on la disait d'engeance chthonienne, frayant avec les forces du malin. L'insinuation que la solanacée véhiculait la lèpre se répandait comme crocus au printemps ; celle-ci n'avait aucun fondement, mais le mérite de conforter l'opinion des Français qui s'accordaient déjà à

trouver insipide ce féculent grené et décidément bon pour les cochons (les grandes chaînes de *fast-food* ne valideraient que bien plus tard cette intuition). Il fallut donc attendre 1787 pour voir les préjugés subitement s'estomper. On doit à Parmentier ce revirement de cuti. Antoine Augustin Parmentier, le célèbre agronome, avait connu le tubercule dans d'étranges circonstances, alors qu'il était prisonnier de guerre. Monsieur Patate a simplement conçu l'idée (l'ennui et le désœuvrement sont mères d'inspiration : combien de découvertes et d'œuvres ont vu le jour au baignoire ?), idée qu'il a soumise au roi, qu'on pourrait l'employer pour endiguer l'épidémie de famine. « L'art est dans la manière ». Tout le problème était dans le « comment ». Comment convaincre la paysannerie de planter des patates ? Comment amener le peuple - avant les *spots* du ministère de la santé - à manger du légume ? Ce fut alors que Parmentier fut touché par la grâce. Alors, quand tout semblait perdu, qu'il fut frappé d'un éclair de génie qui l'inscrirait pour la postérité entre deux couches de purée maïzena sous un coulis de viande hachée. Le bienfaiteur fit défricher un champ de cinquante arpents dans la plaine de Sablons, près de Neuilly. Un emplacement sciemment choisi pour être bien en vue. Il y sema ensuite des bulbes de pommes de terre qu'il fit garder, tel le dragon veillant sur son tas d'or, par une nuée de sentinelles en armes ; le tout mis en spectacle - *mis en désir* - sous le regard intrigué des badauds. On ragotait, on se perdait en conjectures, le commérage allait bon train. La rumeur s'amplifiait tandis que la milice se relayait jour après jour sur le chemin de ronde, vigile et pénétrée de sa mission. Que

pouvait-elle garder ? On ne tarderait pas en avoir le cœur net. Quelle ne fut pas la surprise générale quand tout ce beau monde leva le camp, dare-dare, du jour au lendemain ? La voie était donc libre, ouverte aux quatre vents. Les nerfs tendus par une curiosité trop longtemps réprimée, les paysans se ruèrent dans le champ de Parmentier pour découvrir... des pommes de terre. On ne rappellera jamais assez qu'une chose en général n'est pas précieuse parce qu'on la veut, mais parce qu'elle *est* voulue. C'est l'expression la plus élémentaire du « désir mimétique » (cf. René Girard), qui se retrouve autant dans la figure du triangle amoureux (l'amant rend la femme désirable aux yeux de son mari, dont le désir rend la femme désirable aux yeux de son amant) que dans les passions de foules (*e.g.* : les soldes, les concerts de *boys-band*, *etc.*). Un même effet d'emballement mimétique dut avoir lieu dans la garenne : tous les croquants se mirent frénétiquement à fouir le sol, à gratter le pâtis pour se remplir le tablier, traînant des sacs de toile tout gondolés d'éteufs. C'était à qui en ramasserait le plus. À dater de ce jour, on ne regarda plus jamais la patate de la même manière. Le génie de Parmentier avait été d'avoir compris que l'interdit dont on pouvait grever une chose constituait son meilleur argument de vente (théorie du *strip-tease*). Il sut, de ce constat, tirer les conséquences. Son coup de force fut un coup commercial, et lui vaudra bien des hommages dans les manuels de *marketing*.

Si l'alcool fait tourner les têtes, ce n'est donc pas *malgré*, mais *grâce* à la prohibition. L'interdiction, loin de

décourager l'envie, confère à son objet une valeur ajoutée. Il fait plus-value. Il y a derrière tout interdit de consommation une vraie démarche marketing. Démarche qui nous conduit à nous interroger sur la raison profonde, abstraction faite de l'interprétation hygiéniste de bon aloi, des interdits alimentaires proclamés par les religions. N'est-ce pas créer la tentation (si oui, pourquoi ?), comme Dieu dans la *Genèse* plante l'Arbre de la Connaissance au milieu du Jardin ? Ève mange le fruit (*pomum*) - parce que c'est interdit : elle couche avec Adam - parce que c'est interdit ; l'homme perd son innocence, et Dieu de s'exclamer qu'« il est devenu comme l'un de nous ». Suprême interdiction ! Bref ; même cause, même effet. L'alcool et la mystique. Plus : l'appétence exponentielle qui se constate pour l'eau-de-vie sous la prohibition rencontre une seconde loi, économique cette fois, qui la renforce, l'aiguise, l'affûte à un degré jusqu'alors inédit. La fin dernière de l'embargo était de raréfier la quantité d'alcool mis en circulation. Or tout économiste sait que la rareté crée la valeur. L'embargo - aux antipodes des objectifs dont il se prétendait garant - ferait ainsi de la soulerie un privilège de marché noir, du marché noir une halle de contrebande et de la contrebande un lobby conséquent. De là à supposer que la prohibition fut impulsée par les cartels eux-mêmes...

Un pousse-au-crime que l'interdit, dès lors qu'il est ostentation. Ce postulat philosophique, aisément vérifiable, a le mérite de rendre intelligible la montée en puissance des cartels de l'alcool sous la prohibition, des années 1919 à

1933. La concurrence pour s'arroger le monopole de ce trafic ne s'est pas faite sans heurts. Ainsi, dans les années 1920, aux États-Unis, le gangstérisme italien est confronté à des familles originaires d'autres pays d'émigration, de Pologne et d'Irlande en particulier. Le célèbre Al Capone (dit, par métonymie, « Scarface », « le balaféré », en raison de la cicatrice qu'il arbore au visage) se retrouve maître du terrain à partir de 1929. De féroces règlements de comptes, tels le fameux « massacre de la Saint-Valentin » du 14 février 1929, l'ont opposé, à Chicago, aux hommes de son rival, l'Irlandais Bugs Morane. Le très charismatique Al Pacino saurait lui rendre hommage sous le costume de Tony Montana, grimé dans un *biopic* saigneux au bon souvenir des années éthyliques. Les parrains, d'ordinaire, sont des hommes conciliants, des *gentlemen* du crime. Ils mènent rondement leur commerce obreptice. « Réglo », comme qui dirait. Il faut de la diplomatie pour rentabiliser ses contrats de production (flatter la vache avant de la traire). De l'entregent, du savoir-faire pour s'affranchir des aléas douaniers. Il faut de bonnes manières pour frayer avec la police (personne ne tire le miel sans se lécher les doigts). Et plus encore pour approvisionner les politiques - réputés d'importants consommateurs de stupéfiants -, *a fortiori* en période de campagne. Qu'importe qu'il s'agisse de came, d'alcool ou de cigares cubains. Nul n'est censé s'asseoir sur la non-loi ; celle-là qui veut que le premier sur place soit le premier servi - et le seul à pourvoir. Il arrive cependant que d'autres gangs empiètent en connaissance de cause sur la propriété privée de ces cartels. Il arrive que ces gangs, les hors-la-loi de la dissidence, restent

insensibles aux sommations pourtant sans équivoque que leur adressent aimablement les premiers négociants. Fermés. Sourds aux ultimatum. Têtus comme des oryctéropes. Quoi faire si rien n'y fait ? On ne connaît pas trente-six moyens de traiter un problème. Deux suffisent amplement : soit le résoudre, soit le dissoudre.

Chicagoane ou pas, la pègre sait être pragmatique. C'est alors sans alternative : fini la trêve des confiseurs, on ne tortille plus, on prend des mesures, on fait contre mauvaise fortune bon meurtre. On traite à la hussarde. On donne l'envoi pour de spectaculaires règlements de compte d'inspiration bachique. En cinq secs (de bon rouge), tout dérape. Déboires du boire. On se frite à coups de tessons. On envoie les gros bras ; on détache les molosses ; on arme les armoires à glace. On dépêche les vieux gus qu'en-ont-vu-d'autres, rendus coriaces par d'innombrables funérailles. On sort l'artillerie lourde, très lourde, des hommes bourrus de leur corpulence grasse à l'odeur de fûts de chêne. On attaque dès le matin au café colonial, puis le soir à plusieurs à l'arme automatique. On ne badine pas avec la mort. On ne lésine pas sur les calibres. On tache et tâche à qui mieux mieux, comme dans les bidonvilles de la *Cité de Dieu*. Mais avec classe, doigté, dextérité - ce qui change tout. La drogue est un business, mais l'alcoolère est un art viscéral. Tarentino le sait, le meurtre est une affaire d'esthète. Les sicaires d'Al Capone le savaient avant lui, qui paraphaient leur scène de crime de leur sceau bien reconnaissable. Le sang versé ne sèche jamais : raison de plus pour soigner ses effets. Il faut, à

cet effet, donner dans le spectaculaire ; taper dans le haut-de-gamme, afin que s'accomplisse et fulgure dans la presse en clichés racoleurs le rêve informulé de Thomas de Quincey : le rêve - poussant la désindexation par Kant de l'esthétique et de l'éthique à son plus sinistre épilogue - de promouvoir l'assassinat au temple des beaux-arts. Or, de la scène de crime à la scène de théâtre, il n'y a jamais que la cloison friable du quatrième mur. Vite expédiée. C'est ce souci poussé de la mise en scène qui prête à l'épopée mafieuse son potentiel cinématographique. Ce viriel romantique qui le destine aux salles obscures. La *vraie* violence, bien sûr, n'est pas montrée... parce qu'elle n'est pas montrable. Pas plus au cinéma que dans les reportages télé. Ceci n'en rend jamais qu'un aperçu esthétisé ou retouché. Un site, « *rotten* », titre sans équivoque, permet de se faire une idée de ce qu'est véritablement la mort ; et la mort en question n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'en disent les journaux... Qu'à cela ne tienne : il n'est pas nécessaire d'en montrer plus que nécessaire. Se servir des médias comme d'un allié, d'une caisse de résonance, peser sur l'opinion, semer la peur plutôt que le chaos : un savoir-faire que la mafia entretenait déjà, bien avant l'avènement du terrorisme contemporain - de l'« hyperterrorisme » - qui allait la porter aux nues. Accordons-nous une parenthèse pour mieux cerner ce particularisme.

Sous ses allures modernes, le terrorisme n'a plus grand-chose à voir avec la dérive révolutionnaire dont il hérite son nom. Il n'aurait pas été possible sans le concours fortuit de découvertes techniques, nécessaires à sa mise en œuvre. Un

guitariste sans guitare peut jouer de l' « air-guitare », mais ce n'est pas un guitariste. Un terroriste châtré de ces dispositifs n'est plus un terroriste – (c'est un banquier !). En somme, ce qui permet au terrorisme de s'accomplir sous ses formes modernes, c'est en première instance la mise au point du revolver à barillet au XIX<sup>e</sup> siècle (on employait auparavant des pétoires orphelines ne tirant qu'un seul coup, servant parfois à des montages alambiqués et peu maniables) ; ensuite, bien sûr, celle de la dynamite par les Nobel (les bombes traditionnelles se révélant instables et difficiles de manipulation) ; éventuellement enfin, du chemin de fer, dont la célérité offrait de traverser rapidement les frontières pour regagner sa planque en prenant la police de court (ni Europol ni l'imminent « mandat d'arrêt européen » n'existaient autrefois ; pour cette raison, Descartes, Leibnitz, Voltaire et Spinoza ont pu écrire le meilleur de leur œuvre sans être inquiétés ou menacés d'extradition - demain sera une autre paire de manches). Mais l'invention la plus déterminante en ce qui concerne l'entrée du terrorisme dans l'ère de l' « hyperterrorisme » (une expression construite par le chercheur français François Heisbourg dans une tribune du Monde du 13 septembre 2001, « *De l'après-guerre froide à l'hyperterrorisme* ») ne fut rien moins que la télévision, laquelle commence à équiper - ou occuper, prenant la place du maître de maison - les foyers de la *middle-class* américaine à compter des années cinquante<sup>13</sup>. Un terrorisme

---

<sup>13</sup> L'appel du 18 juin peut être lu comme un prodrome de ce *modus operandi*. L'appel du 18 juin, c'est l'instrumentation

contemporain dont la particularité est de tirer parti des noirceurs systémiques du quatrième pouvoir. Un terrorisme qui table moins sur la violence réelle des attentats que sur l'impact médiatique des attentats, hypertrophié par la « course à l'audience », fondant ainsi sa stratégie sur la recherche de visibilité. L'effet de *buzz* n'étant jamais fonction du préjudice, il lui incombe d'optimiser son hit-

---

d'une antenne officielle, *Radio-Londres*, au bénéfice de revendications indépendantistes franchement minoritaires. L'« État français », c'était alors Pétain (« le héros de Verdun », à qui la gauche parlementaire avait voté les pleins pouvoirs) ; le terroriste, c'était De Gaulle. Jean Moulin (« Max ») était le coordinateur local d'un maquis hors-la-loi (les FFI) commettant tour à tour assassinats et sabotages. Si les Allemands avaient gagné la Seconde Guerre - en d'autres termes, si les Américains n'avaient pas changé de camp -, De Gaulle et Jean Moulin serait restés des terroristes. Le même pourrait-on dire du FLN. N'oublions pas, quoi qu'il advienne de notre fierté nationale déjà bien entamée, qu'il se pourrait qu'un résistant ne soit jamais qu'un terroriste qui a réussi. Les philosophes de la justice s'affrontent régulièrement sur la question terriblement ardue de savoir ce qui différencie le terroriste du résistant du révolutionnaire. Sont-ce les moyens, les fins ou bien l'histoire ? Qui donne raison ? Est-il seulement possible d'en juger ? C'est l'un des nœuds majeurs de la controverse Camus/Sartre. C'est en tout cas une réflexion qui ouvre bien des perspectives sur la manière dont l'histoire est (r)écrite.

ratio en tenant compte du nombre, de l'âge et de la religion des cibles comme d'une variable d'ajustement. Mérah se filme et tue des enfants juifs. France télé boucle sur l'attaque. TF1 diffuse les audio. La vidéo circule sur Internet. Pari gagné : l'endoctriné s'est acheté un pouvoir sur les esprits dont il jouira encore longtemps depuis la tombe. Un piètre sacrifice, un bénéfice de longue haleine. Une petite perte pour l'homme, mais un bond de géant pour la cause. Et rentable avec ça ! Il requiert bien peu de moyens. Trois cutters et du scotch ont été plus que suffisants pour transformer quatre (oui, quatre) avions en missiles balistiques air-sol. De l'audace, de l'audace et toujours de l'audace ! Le terrorisme contemporain ne fonctionne qu'à l'audace. Insistons de nouveau sur sa propriété la plus emblématique : le fait qu'il ne vise pas à majorer les destructions qu'il cause, seulement à faire les titres, à exister comme menace potentielle et permanente. Pour parvenir, tous les moyens sont bons. Et quitte à viser haut, autant viser la lune, moins dure sera la chute, on retombera toujours dans les étoiles. Ne pas se contenter d'insignifiants entrefilets, briguer la Une. Faire les manchettes. Faire l'ouverture de l'édition du soir - les terroristes l'ont bien compris - c'est obtenir le monde sur un plateau télé... Prendre en otage les journalistes, c'est le jackpot. Pour ce qui nous concerne, nous, spectateurs, on ne peut que constater et déplorer la redoutable productivité de cette stratégie, par ailleurs fortement aidée par la réponse légale que lui font les Etats - complices (LIHOP ?) ou simplement stupides. Triste destin pour le « monde libre ». Que l'on en juge aux actes de

jurisprudence qui furent probablement les plus belles réussites à mettre au compte des groupuscules du XXI<sup>e</sup> siècle : le *Patriot Act* voté par Bush au lendemain du 11 septembre, puis le *NDAA* voté par son continuateur, le glamour Obama. Une restriction drastique des libertés américaines au nom de la menace terroriste. En France, par mimétisme, le plan Vigipirate s'est vu fixé au rouge et n'a jamais déteint. Le *Livre Blanc de la Défense* consacre ce chapelet de lois sécuritaires, toutes passées en catimini au détriment des peuples ; tandis que le projet Indect vient renforcer la surveillance des flux sur Internet (scan des réseaux, e-mail compris). Et toujours, vigilantes, les grandes oreilles dressées d'Echelon. Al Qaïda l'avait rêvé ; les parlements l'ont fait...

Refermons là cette parenthèse. Nous en étions venus au point où deux mafias se disputaient sur le même territoire la même livre de chair - en l'occurrence, l'alcool. La guerre des gangs fait rage lorsque l'affaire du vin tourne au vinaigre. Un temps. Deux temps. Puis, fatalement, le combat cesse, faute d'adversaires. Les challengers s'effondrent tôt ou tard ou prennent la poudre d'escampette. À terre, ils tombent les uns après les autres, égrenés tels les dix petits nègres de la comptine et du roman qu'elle inspira à Agatha Christie. À terre, ils tombent ; on les entombe en terre. *Six feet under*. Le balafre confirme son pouvoir. Le voilà plénipotentiaire, le cadavre du milieu. La concurrence éradiquée, toutes les conditions se trouveront réunies pour que s'étendent à de nouveaux secteurs la pègre du Comté de Cook. L'entreprise doit s'ouvrir à de nouveaux marchés. On goûte à tous les

plats. On réunit les actionnaires et les exécutants. Tout le monde est concerné. On fait les comptes, la revue de presse, l'ordre du jour. On dresse la table avec des cachets de cire pour de nouvelles affectations. La scène se passe le plus souvent dans la coulisse d'un troquet décrépît, dans l'esprit des *Tontons Flingueurs* ou du *Chevalier Noir*, du genre qui ne paie pas de mine. Une arrière-salle boisée sentant le liniment où baignent dans une atmosphère poisseuse un assemblage hétéroclite de meubles défraîchis et de rideaux passés, fatigué par le camaïeu délavé du linoléum. Carter blindé, sans ouverture, mais dans sa moelle de bois portant la prestance hiératique d'un lieu de culte. Quant à la table, oblongue, elle trône au centre du théâtre, encore souillée de quelques liasses poudrées et persillées d'auréoles de café. C'est la moderne table ronde des chevaliers du Graal, chacun à tour de rôle venant y faire le point sur les déveines et revers de fortune (« les temps sont durs... ») de son département. Les effectifs ayant tendance à se réduire en moins de rien, il faut encore boucher les trous. Vient alors l'heure du recrutement. On intronise les nouveaux venus. On intronise beaucoup, mais pas n'importe qui. Les bleus doivent être parrainés par des anciens briscards, tenus de s'en porter garants *ad vitam aeternam*. Les territoires sont assignés. Un peu à la hussarde. Un découpage tribal en quartiers de pommes, comme pour l'Afrique colonisée. Le néophyte dessert le fief de son mentor - celui-là seul, et aucun autre. Une clause supplémentaire s'impose pour le choix des sicaïes (des tueurs à gages), parce qu'il en faut : en aucun cas les prétendants ne doivent être issus de ce district

qu'ils sont appelés à chaperonner, de telle manière qu'accomplissant leur tâche, ils sachent qu'ils assassinent « l'un d'eux » et jamais « l'un d'entre eux » (du bled) - les « autres » et non les « nôtres ». Les nouveaux pactes sont scellés selon les anciennes traditions. La loi d'airain, loi du silence, pèse lourdement dans le cérémonial ; l'initiation culmine avec le serment attenant réitéré autant que nécessaire : « que brûlent mes chairs si je trahis ». La pègre exprime ainsi sa propre conception du *fas* et du *nefas*. La trahison est une blessure qui ne cautérise pas. La justice est aveugle, mais frappe sans sourciller, et frappe sans exception. « Raide comme la justice », c'était jadis une comparaison courante dans les milieux populaires, qui tombait indifféremment sur une morue plate ou sur une lessive gelée avec le même accent que sur une évidente iniquité. Qu'on se le tienne pour dit : les traîtres à leur famille n'auront pas trop d'une vie pour pardonner le monde à Dieu. Voilà qui devrait écarter les risques. Le bon sens le voudrait ainsi. La peur est sans rancune et n'est pas bête. Mais les passions du sang échappent à la raison...

## ***Le bankster***

« Qui recherche Protée doit avoir connu Pan ». Après le rançonnement, l'extorsion de fonds, la concussion, le kidnapping, la drogue, l'alcool, les pègres et les mafias allaient chercher d'autres eldorados. La faculté d'innovation : telle est leur principal atout qui ne laisse pas de fasciner les

grands patrons des industries du CAC 40 et du Dow Jones. Flexibles, réactives, adaptatives, proactives, inventives, performantes, défiscalisées : tout leur sourit. Elles sont à la fine pointe du modèle néolibéral. Souvent, la marge du système figure son avant-garde et prépare son avenir.

Toujours en tête, toujours en pointe, la mafia subodore avec une insolente fiabilité les tendances de demain. Elle flaire les filons d'or. S'immisce au rendez-vous des bâtisseurs du temple. Noyaute les *trusts*, et *truste* les meilleurs marchés. Il était donc tout naturel qu'elle poursuivît sa marche rouge et délaisse quelque peu la course au diamant blanc (cocaïne) et au diamant précieux (carbone) pour s'attaquer aux marchés financiers. Cette mutation paraît avec une acuité particulière à travers l'amendement des grands stéréotypes qui aura lieu entre les deux derniers *James Bond*, respectivement interprétés par le dandy Brosnan et Craig l'haltérophile. D'un côté, *Die another Day* : Zao, génie du mal, finance sa mégalomanie grâce à l'exploitation des diamants africains dont il se sert comme d'une monnaie d'échange pour le narco-traffic ; de l'autre *Casino Royal*, dont le méchant, « Le Chiffre », spéculé en bourse avec l'argent que lui confient indolemment d'inamicaux seigneurs de guerre. La suite de *Casino Royal* augure sans doute du prochain stade de cette évolution de la *Piovra* moderne : le grand méchant arabe, outre sa propension au viol, s'empresse de faire main basse sur une denrée rare, *vis vitalis* au fond des rifts. Il ne fore pas des puits de pétrole. Finie l'ère des hydrocarbures. Au XXI<sup>e</sup> siècle, on ne cherche plus le naphte

sous les sables torréfiés, pareil aux laies d'élevage qui débusquent les truffes sous les pinèdes à leur fragrance semblable aux phéromones du porc. Il y a d'autres gisements pour les bâtons de sourciers, d'autres trésors cachés des dunes peignées sur le jusant par le passage du sirocco. Le cheik l'a bien compris. Il désire l'eau. Il s'accapare la distribution d'eau - il en a la gestion, mais la propriété des nappes est en réalité détenue par un occidental (toute ressemblance avec un événement réel ou historique est totalement fortuite). L'eau, dite L'Essence de la Vie ; de là le titre *Quantum of Solace*. Le message est passé : qui contrôle des ressources, contrôle le monde.

Le message est passé ; les ploutocrates l'ont gravé dans la pierre. Oligopole vampire parmi les plus esclavagistes que le libéralisme ait jamais engendrées, l'industrie *Monsanto* prospère en jouant de cette devise. *Monsanto corp.*, ou la première institution à concilier élégamment la lutte contre l'environnement avec la défense de la pauvreté. Sa stratégie est des plus simples et des plus inspirées. Elle tient dans un mouchoir de poche. L'idée de *Monsanto*, c'est d'envoyer des semences OGM aux pays du tiers-monde. Jusque-là, rien que de l'ordinaire. Bill Gates aussi fait dans l'humanitaire. Ainsi, l'initiative pourrait sembler philanthropique, si Monsanto ne mettait par ailleurs un soin particulier à rendre ces semences stériles (ne sont-elles pas brevetées ?), en sorte que leurs bénéficiaires dussent chaque année refaire leurs stocks rubis sur ongle. Rendre son homme accro, puis faire monter les prix. C'est la démarche du dealer. Et ça marche du tonnerre !

Or toutes les fois qu'il s'agit d'engranger, les banques sont dans la place. Les banques et leurs nouveaux alliés, les mafiosi. Car l'union fait la force, c'est le principe de synergie : un plus un égale trois. Et notre alliance fait des ravages. Les lobbys financiers et les camarillas de la pègre - deux univers qui, depuis 1973 en France, convolent en justes noces -, ont ainsi fusionné pour donner corps à des cellules de « recherche et développement » chargées de transposer le système Monsanto au « monde de la finance ». On les nomme pompeusement « *think tanks* ». Parce que, sans doute, ils réfléchissent. C'est dans leurs gènes. Ils rivalisent d'idées. En la matière, toutes les idées sont bonnes, tout le problème est d'en avoir, et les *think tanks* en ont. Des idées plein les poches pour s'en remettre une louche - plein les poches. Tous dans les starting-blocks. C'est désormais à qui mettra au point les procédés les plus payants pour extorquer la meilleure rente. Sorti vainqueur de ce concours Lépine, le réseau Goldman Sachs l'emporte sous la bannière de Blythe Masters. Cheftaine du matriclan, pionnière du *Credit Default Swaps*, la dame aux camélias s'offre le monde avec toutes les options. Conquérante insatiable, elle commande aujourd'hui à son armée de *golden boys* de fondre sur les stocks et les silos alimentaires (eau, céréales). Puis de compter son blé sur un lit de roses. Du bon produit, la bouffe ; du bon cheptel pour spéculer : on en aura toujours besoin. Et les *think tanks*, association de malfaiteurs, de faire passer les lois attenantes en corrompant les Commissaires (section Europe) et les Parlementaires (sections USA) ; puis de convaincre l'opinion publique du bien-fondé de leurs délits. En cela sont-ils

toujours nantis d'un « responsable des relations publiques » (propagandiste) régulièrement commissionné sur les plateaux téléés pour tapiner plein tube. Un spectacle total...

Ainsi ponctionne la pègre. Les gangsters de la banque. Précisément, les *banksters* qu'elle abrite, tous fils et filles d'autres banksters pour que « ça reste dans la famille » : fils à papa, agnats du premier cercle, Kerviels jetables en cas de besoin pour servir de fusibles ; autant d'agents que la banque forme en son giron à devenir de bons traders, sans feu ni lieu ; pour rien ; pour faire du fric en leur allouant, autant que de besoin, comme à Auschwitz, le permis de tuer en appuyant sur un bouton. Vice ordinaire. Banalité du mal. Au gangster arcadien, tant il frappe à l'aveugle, le bankster surajoute la perpétuelle menace d'emporter l'innocent (peut-être dans sa chute). Dans le domaine économique, écrit Alfred Sauvy, « où tout est incertain, où l'intérêt est constamment en jeu, la peur est continuelle ». Le terrorisme du bankster règne aussi par la peur - la peur des apprentis sorciers. Il n'y a pas d'hommes au-dessus de cette peur. Elle est un spasme épisodique de la pensée qui n'épargne personne. Fait nouveau : pas même lui, le bankster. Le prouvent toute une série d'exemples cités par Delumeau, qui s'étudient en fac d'économie comme, à l'armée, les stratégies de l'« Ogre corse » ou en école de marketing la stratégie de Parmentier : depuis les bousculades de la rue Quincampoix au « jeudi noir » de 1929, en passant par la dépression des assignats jusqu'à la chute du mark allemand en 1923. Il y aurait eu chaque fois « panique irréflechie », transmise « par contagion » d'une

véritable angoisse ; c'est-à-dire anticipation d'un risque qui n'avait pas lieu d'être, sauf à l'anticiper - donc à le provoquer. Le provoquer, à la manière dont une agence de notation aggrave le déficit de l'État qu'elle sanctionne, en sorte qu'elle finit toujours par se donner raison. De même, pour tous les cas énumérés, ce fut chaque fois l'effet qui entraîna la cause. De proche en proche, la rumeur s'enflammant, les déposants effarouchés jouèrent des coudes au pied des banques pour sortir leur magot. Ils allaient être bien déçus... Les banques dont la réserve fractionnaire est, rappelons-le, quasi proche de zéro, furent bien en peine de rendre au bassinet. Acculées à la ruine, elles firent immédiatement faillite. Le joueur de flûte Hamelin avait une fois de plus remporté la partie. On a eu dit que des banquiers pouvaient par les fenêtres de Wall Street. Le « sauve-qui-peut » individuel tint en échec toute tentative d'analyser la conjoncture pour en déjouer les pièges, d'en sortir « par le haut », de manière concertée, en se dotant d'une réponse collective et rationnelle. Et c'est ainsi que l'élément psychologique, c'est-à-dire l'affolement, permit à la souris d'accoucher d'une montagne. Pour tous les cas énumérés, un zeste de lucidité de la part des détenteurs d'actions et de billets aurait sans doute suffi pour donner suite à l'expérience de Law, pour contenir dans les limites du raisonnable chacune de ces dévaluations : dévaluation de l'assignat révolutionnaire ; dévaluation du mark de Weimar ; surtout, pour mieux accompagner l'affaissement de la

production et l'accroissement du taux de chômage consécutive au krach de 1929<sup>14</sup>. Les hasards de la Bourse, ses frissons proactifs et autres prophéties auto-réalisatrices, auxquels sont liés - hélas ! - tant de destins humains ne connaissent finalement qu'une règle : une alternance d'espérance modérée et de frayeur immotivée, sinon *post hoc*. Certains sont nés pour vivre dans ce monde. Le bankster est de cette engeance.

Le serpent change de peau mais garde sa nature. Il continue sa reptation tranquille, abandonnant sous lui les épaves de ses mauvais jours. Le trader cristallise dans son errance la déjection du divin dans le monde. C'est une mentalité de barracuda que travestit la beauté de Crésus - le *sex-appeal* des poches profondes... Le trader ne crée rien : ni œuvre, ni richesse, ni service, ni denrée, ni bonheur. Il vit aux crochets de son monde. Il joue en bourse avec la sueur des autres. Il mise avec des vies - jamais la sienne (encore faut-il qu'elle ait de la valeur). Parce qu'il en a le droit, et surtout le culot, sourd comme il est aux objections de conscience, vacant telle l'autruche africaine qui, enfouissant sa tête, croit effacer le monde. C'est son droit d'angarie, il a

---

<sup>14</sup> Les historiens spécialisés de l'Ecole des Annales ont bien montré combien déterminant fut le retrait brutal des capitaux américains d'Allemagne. Opération d'urgence laquelle, broyant son équilibre économique, favorisa dans une certaine mesure la conquête du pouvoir par le NSDAP, futur parti nazi.

l'onction de la banque, la clé du coffre et il compte bien l'utiliser. La mise, le gain, la perte, et plus que tout, l'adrénaline. Et des zéros, toujours plus de zéros derrière d'autres zéros, parce que les vides béants sont les plus difficiles à contenter. Garder le palpitant fébrile ; aussi parce qu'on s'ennuie bien vite quand l'argent caille dans les réserves. L'argent n'a d'autre qualité que la quantité. L'argent des autres n'est pas échu à stabuler en fonds de pension. L'argent *des autres*, entendons-nous. Pas folle, la guêpe ! L'argent, le sien, on le garde pour soi. Avec l'argent, le reste, les filles, l'appart', la caisse, tout ça vient automatiquement. Tout sur le pouce, et sans effort. Y'a pas à dire, la vie de *golden boy*, c'est le pied ! Du trader cannibale, l'allégorie la plus écrue se trouve peut-être dans le *best-seller* de Bret Easton Ellis *American Psycho*. Le roman conte le périple hallucinatoire d'un *golden boy* sans état d'âme, Patrick Bateman, 27 ans, les quelques mois qui précèdent le krach d'octobre 1987. Patrick est beau, riche et intelligent. Tout lui sourit, même la fortune. Il ne se refuse rien. Il fréquente à la brune les restaurants les plus guindés de New York, où il est impossible d'obtenir une table si l'on n'est pas « quelqu'un », achète de l'art contemporain pour se foutre des pauvres, va dans les boîtes branchées et sniffe de temps en temps une ligne de coke, comme tout *yuppie* qui se respecte. Seulement voilà : Patrick n'est pas un ange. Patrick a un petit défaut, rien de bien grave : Patrick est psychopathe. À l'abri dans son appartement hors de prix, au milieu de ses langues de cravate en bataille, de ses gadgets dernier cri et de ses meubles en matériaux précieux, il tue, décapite, égorge,

viole. Sa haine des animaux, des pauvres, des étrangers, des homosexuels et des femmes ne connaît pas de limites ; et son humour glacial est la seule trace d'humanité qu'on puisse jamais lui concéder. Lisse et vorace, Janus aux deux visages, tel se dessine le mafieux des gratte-ciel. Soit l'élégance du fils de bonne famille alliée à l'expertise de l'arithméticien, le tout mis au service d'une cupidité sans bornes. Le crime d'argent nouvelle génération. Plus raffiné, tu meurs.

Barbares civilisés, les traders se concertent. Ils ont leur base arrière, comme les pirates à Tortuga. La Bourse est leur sanctuaire. Elle se présente, matériellement, comme un temple d'augure relié au Grand Marché par un canal mantique. D'une bourse à l'autre, l'architecture est partout identique. Au centre du front-floor, se dresse un monolithe crépitant de symboles, tapissé d'écrans noirs à balayage rapide. Colonne octogonale qui constitue pour chaque opérateur le point nodal, critique d'un univers réduit à son algèbre. Ce pilier panoptique - Grand Obélisque - capture et modélise les soubresauts des flux, ausculte les errements terribles des cours de marché. Il focalise sur lui tous les espoirs et désespoirs de ses prêtres astrologues. Tel l'Arbre-monde fiché sur l'embranchement des courants telluriques, il enregistre et restitue les Oracles du Dieu ; car il est l'omphalos, l'Ombilique Tellurique et l'Origine du Commandement. Les traders le dissèquent, l'anatomisent depuis leur box, le téléphone en main, l'option de vente au bout des lèvres, guettant des signes à l'intérieur des signes. De cette auscultation centenaire, l'opération finale doit être

l'œuvre au rouge, la connaissance globale et fulgurante du système planétaire des flux. Le secret, le vrai secret consiste dans l'identification de l'équation ultime à même de rationaliser, donc de prévenir, d'anticiper, de maîtriser, ce vacillement terrible et faussement erratique des courbes, telle la palpitation vitale de l'éternel serpent Kundalini, astreinte à des lois inconnues, mais certes réglée comme une horloge.

Retour à Babylone. Les traders dansent auprès de l'obélisque, traçant des mandalas cosmiques autour du grand phallus. Ronde de l'humanité sans cesse disparaissante et renaissante depuis les singes de *2001 : Odyssée de l'espace*. Modernisée seulement. Moins poilue, certainement. Pas forcément plus policée. Les singes savants de *2001* le cèdent aux rapaces en costume qui circumambulent en traçant des ellipses autour de la Pierre Noire « tombée du paradis », tels des pèlerins de la Mecque idolâtrant Mammon leur dieu poliade ; baisant la Main providentielle de Smith, priant le *Bid* et *l'Ask* de faire tomber sur eux la grâce des célicoles. Des inconscients grisés par le génie du nombre, cabalistes enragés, barbares aux globes éteints, les yeux bordés d'anchois, qui guettent la plus-value à l'ombre des *dark-pools*. *Welcome in the desert of real*, dit Morphéus à Néo, *machines have you*. Ce « désert du réel », fief des machines, c'est l'utopie du financier. Le rêve enfin réalisé du milliardaire Bill Gates, lieu d'un « capitalisme sans frictions », hors-sol, désincarné. Un paradis pour la mafia et ses nouvelles brigades du chiffre. Wall Street, l'avenue du mur

(qui porte bien son nom), c'est leur terre de cocagne : un espace préservé de toute morale où seul s'applique le non-droit du plus fort, autrement dit - depuis l'entrée dans le néolithique -, celui du mieux armé pour voler l'autre sans être volé. Car l'homme, dans l'état de nature, est un re-loup pour l'homme. Hobbes l'avait dit - ou à peu près -, dont l'anthropologie sinistre a inspiré les lignes de force de la philosophie (marchande) anglo-saxonne : macro-économie, choix rationnel, libertarisme, catallaxie, n'en jetez plus.

Le principe libéral de la « légalité des délits et des peines » (Article 4 du Code Pénal) a pour effet le quadrillage du Droit moderne en un filet où les zones franches comptent infiniment plus que les entrelacés. La maxime « tout ce qui n'est pas défendu est permis » peut être ici traduite « tout ce qui n'est pas expressément juridicisé et pouvant faire l'objet d'un gain est fortement recommandé ». À propos des actions que la morale réprouve mais que le Droit tolère, les modernes critiques des doctrines libérales parlent de « crime impunissables ». On ne saurait mieux mettre en relief que de tels actes s'épanouissent dans une zone qui, rationnellement, pourrait être balayée par le Droit, quoique, pour des motifs on ne peut plus mystérieux, il s'en soit désintéressé. Ce monde sans compassion marqué par le défaut de jurisprudence a donné à la pègre une occasion inespérée de déployer toute l'étendue de ses talents. Ce qu'elle put faire sans crainte d'être inquiétée. *Nullus crimen sine lege*, dit le législateur, il n'y a pas de crime sans loi. En droit, la loi précède le crime. Elle est la condition du crime. Un crime

n'est crime aussi longtemps qu'il est une loi pour le définir tel. On peine à concevoir que ce principe, renvoyé aujourd'hui à mille lieues de son objectif, était à l'origine limitatif et salutaire. Il faisait pièce à l'arbitraire des lettres de cachet, ces ordres de condamnation griffonnés à l'encre sur un coin de table, sur un coup de sang, un coup de grisou, dans un mouvement de colère entre deux verres de vin. Il modérait l'absolutisme du souverain, il protégeait le citoyen contre son ire auguste et les scandales de son tempérament. Il avait force de régulateur. Dépassionner. Tout le propos de l'*habeas corpus* dont il serait la pièce maîtresse. C'était le second saut quantique accompli par l'humanité en matière de justice ; second, après l'instauration d'une règle millénaire souffrant d'avoir été si mal comprise par les semi-habiles (comprise comme règle de vengeance plutôt que de limitation de la vengeance), entendons la loi du talion : rend œil pour œil - et rien de plus. Donc, pas de crime sans loi. Partant, n'existant pas de loi contre le crime d'argent - les *think tanks* du sérail s'en sont bien assurés - il n'y a pas de crime d'argent. Non monsieur. Pas la queue d'un. Oui, oui, c'est très sérieux. Ne vit-on pas une époque formidable ?

Autre temps, autres meurtres. Nouvelle époque, nouveau contexte ; *ergo* nouvelles mafias. Nouvelles mafias qui sont le fruit d'une mutation risquée mais finalement payante. Une pègre tiraillée entre tradition et modernité, et poursuivant de fait dans un même pas la double exploration des bases et des possibles. Quarante siècles d'histoire contemplant cette évolution. La nouvelle pieuvre est devenue financière.

Assurément, rentière, la camorra le fut toujours ; jamais dans ces eaux-là. Jamais exclusivement. Même si la pieuvre touche à tout - et c'est son propre d'octopode -, jamais auparavant elle ne s'était autant spécialisée. La tête spéculative assimile tous les sucres. Elle vole ses énergies au reste des organes. Son corps traditionnel, progressivement, s'est atrophié ; et la myriade de trafics parallèles qu'il régulait en marge fut préposée à d'autres firmes émergentes. Tout concentrer sur le filon bancaire : c'est la doctrine de la nouvelle mafia. Sans doute est-ce ce qui fait sa force. ; mais - toujours l'assassin se coupe à son couteau - peut-être est-ce aussi sa faiblesse. À mettre tous ses œufs dans le même panier, elle prend le risque, en cas de coup dur ou de Jarnac, de perdre son sang bleu (les poulpes ont le sang bleu). Elle apprendrait, trop tard, à ses dépens. *Voyez Léman Brother's.*

L'exemple de *Léman* confond le milieu financier jusqu'alors trop confiant, milieu qui apprendrait à ses dépens qu'on ne le sauverait pas toujours à coups de recapitalisation, par injection de milliards de dollars. Personne n'est à l'abri, personne n'est invincible, et l'on n'est jamais trop prudent. Des précautions s'imposent. Dorénavant, les grosses magouilles, le tripotage, les falsifications d'usage se feront à la dérobée. Il faudra donner le change ; surtout, faire bonne figure. Et même faire plus que nécessaire. C'est-à-dire sacrifier, ne serait-ce que de manière ponctuelle, à une moralité de surface. Répondre à l'appel du devoir. De quel devoir au juste ? En règle générale, connaître son devoir n'est pas la chose la plus ardue. Le plus souvent, l'impératif

s'identifie à ce que l'on désire le moins faire. La corvée du bankster sera de faire la charité. Monter des fondations contre la pauvreté, le mal logement, la faim dans le monde ou pour le développement durable ; forer des puits au régal des bouffeurs de sable, vrillant les hamadas de pierres carbonisées par la chaleur des grands oueds desséchés ; faire l'aumône à la recherche contre la trisomie, contre le virus du sida ou la flaccidité pénienne qui frappe sans sommation la « jante virile » passé un certain âge. Devoir de feindre un intérêt pour la misère sous toutes ses formes. Devoir de jouer les philanthropes, de plaire à la télévision, de se blanchir régulièrement. Puis d'adopter, après les grandes enflures et bâtisseurs d'O.N.G. Warren Buffet, Bill Gates, et autres têtes d'affiche de *Forbes*, les pratiques simoniennes indispensables pour se racheter une crédibilité auprès de l'opinion. L'opinion tombe dans le panneau ; elle voit tout ça de loin. Personne, dans le milieu, n'est dupe de la supercherie. Nul au bercail n'ignore qu'une O.N.G. n'est bien souvent qu'une société écran - l'équivalent en France d'une association-loi 1901 servant à capitaliser les partis politiques. À moindre échelle, il y a toujours moyen d'arrondir ses fins de mois. De placer « productif » en frisant la légalité, et sans perdre la face ni l'estime des Américains moyens (l'argent s'étale aux USA comme signe de réussite sociale et de bénédiction divine ; protestantisme oblige, il suscite le respect. En France, nation dont la révolution ne s'est pas faite contre les taxes douanières mais pour l'abolition des ordres et privilèges, c'est un tabou ; socialisme oblige, il suscite le mépris). On peut donc entreprendre toutes sortes

d'opérations que la justice ne condamne pas (non plus), en arborant le sourire angélique de Dorian Gray. De ces fameuses opérations, quiconque a déjà joué au Monopoly pourra se faire une idée bien précise. Édité par la compagnie *Hasbro* depuis les années 1930, le jeu de société ébauche une métaphore très instructive de l'arène d'un capitalisme monopolistique réduit à sa substantifique moelle. Le but du jeu consiste à ruiner ses concurrents par des opérations immobilières. Il symbolise les aspects saillants et spectaculaires de la spéculation, les fortunes se faisant et se défaisant au fil des coups de dés. Il encourage l'avidité jusqu'à l'accaparement (la privatisation) des services et des biens les plus élémentaires, tels que la distribution d'eau et d'électricité, ainsi que des infrastructures comme l'écart et dans certaines versions, les autoroutes. Le portefeuille des joueurs croît par la rente essentiellement, et leur « pouvoir » se lit ainsi au prorata de leur empire hypothécaire. De manière significative, la case « prison » trône en bonne place au centre du plateau. Ce qui n'a rien de fortuit. Tout comme le fait que l'on finit toujours par y croupir (jusqu'à paiement de la caution : l'argent rachète même la justice), comme si le dérapage dans l'illégalité devait être une fatalité consubstantielle à toute velléité d'enrichissement. Un beau message pour la jeunesse... Mais à tout prendre, pourquoi se le cacher ? Disons-le tout de go : le Monopoly est un jeu qui incite à la triche. Tout le monde triche au Monopoly. Tout le monde se sert dans la banque ; glisse discrètement un billet de plus lorsqu'il se sert entre les liasses. C'est une règle tacite. C'est une règle essentielle. Déniez-vous, si vous ne l'êtes

pas déjà ! Le vainqueur au Monopoly n'est pas le plus chanceux ni le plus ingénieux ; c'est, parmi tous les *challengers*, le plus habile à frauder le fisc. Le véritable enjeu du Monopoly, le défi implicite, c'est d'apprendre à tricher sans se faire prendre. C'est ça, oui, comme dans la vraie vie...

La mafia mute, s'habille de nouveaux codes. Au versant structurel de l'aggiornamento répond une mise à jour côté vestimentaire. On sait depuis Pascal l'importance du profil, du style, de la « *fitness* » dans les sphères du pouvoir. Les puissants d'aujourd'hui ne brandissent pas des sceptres, ils brandissent des cigares, font étalage de belles voitures (la « Porsche tranquille » de DSK) et de *social symbols* proportionnés à leurs moyens (la Rolex de Jacques Séguéla). Le mafioso des temps modernes a donc troqué son tweed pour un costume de luxe (que ne nous a-t-on dit dans l'apologétique documentaire « *Un an avec Strauss-Kahn* » produit par Canal+ avant les événements du Sofitel, que ce dernier, paré de son humilité ne poussait pas la comédie jusqu'à boudier les services du tailleur d'Obama, à 35.000 \$ le sur-mesure deux-pièces), son Tommy Gun pour un iPhone dernière génération. Bon débarras, chaussures en croc, montres à gousset ! Désuète, la quincaillerie ! Les vieilles choses au rebut ! Le légendaire borsalino n'était qu'une concession à la mode de l'époque. Sans état d'âme, il remplirait le goître féraillé de la benne à ordures. Tout passe, sauf l'essentiel. On change les apparences pour préserver ce qui résiste à l'écoulement des siècles. Comme dit si bien

Tancrède, il faudrait que « tout change afin que tout reste pareil ». Car tout ce qui change ment.

Tout doit changer, même les ficelles. Côté méthode, on apprend l'art du double jeu. Si la recette usuelle ne manque pas de sel, elle manque d'ergonomie. La raison proverbiale n'a pas force de loi. Plus, en tout cas, sur l'échiquier de la mondialisation. On ajoute ce qui manque : un soupçon de finesse, raccord avec un monde de plus en plus sophistiqué. Il faut que le bankster progresse avec finesse et crédit *revolving*. Qu'il se fourbisse de beaux appeaux pour baguer les pigeons, puis entuber les grives jusqu'à la moelle ; pas les faire fuir avec des friselis d'épouvantail comminatoire.

Tout doit changer, même les *process*. Si les hold-up ont toujours lieu au sein des banques, ce n'est plus désormais *au détriment* des banques, mais à leur *avantage*. Les banques privées, jadis banques de dépôt, ont confisqué l'argent de leurs clients dont elles ne daignent restituer qu'une dérisoire quote-part l'opération de retrait (ôté des « frais de dossier »). L'argent-papier ne vaut plus un kopek depuis l'abrogation de l'étalon or par le fétide Nixon en 1971, qui signe l'abandon du consensus de Bretton-Woods ; monnaie de singe, sans garantie, qu'aucune banque ne possède - ce qui pourtant ne dissuade aucune banque de spéculer cet argent spéculé sur des valeurs spéculatives en partageant les pertes (celles-là très substantielles) - jamais les bénéfiques. Plus fort que le pillage en règle de leur clientèle, les banques privées ont récemment passé le cap, parfait leur saut quantique, en

trouvant le moyen de prendre les peuples en otage. Elles ont créé des crises ; puis des agences de notation pour accentuer les crises ; puis des experts commis d'office pour les accréditer. Elles ont placé leurs vifs-agents sur les sommets du monde : à la tête des Etats, des grandes institutions, des commissions chargées du « redressement »/« mesures de rigueur » (prostitution des hommes, des territoires, des industries et des services) au seul profit d'éthéréens « investisseurs » qui se trouvent être - elles-mêmes. Joli circuit. Et nous - ou plutôt nos élites - de tomber dans le panneau. Et nous - ou plutôt nos élus - d'avaliser l'arnaque. Perle sur perle. Et tout y passe : MESF, MSE, Six-Pack, Lisbonne et son fameux article 103 ; tous les non-sens économiques que prêchent les vaticinateurs du grand marché transatlantique et de la gouvernance mondiale. Il y a certaines erreurs qui laissent subodorer, plus que la simple naïveté de nos représentants, une véritable connivence... Ainsi les banques et les banksters se renflouent-ils sur les budgets d'État. C'est le passage, inique et délirant, de la titrisation des bons, couplé à l'inflation réglée et régulée comme une variable d'ajustement pour endiguer le chômage (cf. courbe de Phillips), au régime léonin de la « dette souveraine ». La formule est on ne peut plus claire. Elle dévoile un moment de la philosophie bankster : en 2012, la dette est souveraine ; le peuple en est le serf. Le peuple est l'obligé d'une dette dont le bankster est détenteur.

Tout doit changer, même les concepts. En mettant cap sur les marchés, la Pieuvre diabolique découvre un nouveau

continent. Une aventure à la Jules Verne, avec ses mongols fiers, avec ses capitaines Némó, ses traîtres magnifiques, ses kraken cannibales, ses coffres vides qu'on alourdit au sable, ses navires qui sancissent victimes de la tempête, sa morale contrefaite - son absence de morale. Les paradis fiscaux tiennent alors lieu d'îles au trésor. La pègre réformée sillonne lentement ces planisphères, de Mikonos aux îles caïmans, et pour se garantir contre vents et marées, pactise avec les missionnaires locaux. Son jargon s'en ressent. Il s'épaissit, s'épice, s'imbibe d'un patois endogène. Il trouve dans l'exotisme du *globish* des saveurs inconnues. Il se rengorge de français, d'américain, se technicise, se teinte de solécismes ; cultive, en somme, une terminologie complexe, avec moult syllabes et radicaux latins pour faire sérieux. Tellement sérieux que le pékin lambda à qui l'on sert la soupe se convainc facilement qu'un répertoire aussi complexe charrie nécessairement des vérités inabordables au commun des mortels. Il acquiesce, docilement, feint de comprendre comme un critique feint de comprendre une œuvre d'art contemporain. Ces choses-là dépassent sa compréhension. Entendez là qu'elles dissuadent sa compréhension. Il n'entend pas chercher plus loin. Il est ferré. Il signe. Le dialecte des banques s'exhibe ainsi hors du vivier, et, pour la première fois, arbore la prétention - hautement contradictoire pour un jargon de niche - de s'imposer, de par son hermétisme, non plus comme une langue du secret, mais comme une langue de la domination.

Du trafic d'armes, d'alcool, de drogue, d'organes au trafic financier. Du trottoir au *front-floor* des chapelles financières. Du nœud pap' au col blanc. Ripolintage en règle. On fait propre chez soi. Cette vague de conversion n'est pas une mode conjecturale de l'Occident. Elle affecte également les autres continents. Elle a lieu, en même temps, partout sur la planète. Qu'on prenne le large pour apprécier l'exemple emblématique de la pègre asiatique. Laissons les Triades à leurs chinoiseries pour nous intéresser aux cartels japonais. Principalement, au *yamaguchi-gumi*. Ce nom ne nous dira peut-être rien. Il n'en reste pas moins celui du premier syndicat du crime nippon, rassemblant 25 000 membres confédérés en près de 200 clans indépendants pour un chiffre d'affaires grossièrement estimé à 1,2 milliards de dollars. Les nouveaux pôles d'activité au sein desquelles exercent les différentes « familles » rangées sous la franchise du *yamaguchi-gumi* font ressortir la transition de l'ère du samouraï et du *bakuto* (sans doute est-ce de ces « *bakuto* », ces joueurs professionnels constitués en réseau, que nos modernes yakuza tiennent leur appellation : le terme « *yakuza* », « huit-neuf-trois », décrit une combinaison perdante d'un jeu de cartes appelé « *hanafuda* », « jeu des fleurs ») à l'ère de l'ordinateur et de la spéculation.

Outre leur immixtion dans l'univers du bâtiment, du tatouage et du sport (paris truqués sur les pancraces *sumotori*), les cartels japonais ont fait main basse sur de nombreuses entreprises d'assurances et de crédit. C'est le cas en particulier des *sarakin*, dont le *modus operandi* consiste à

accorder des prêts sans garantie aux salariés et aux étudiants sans ressources. Sans garantie, mais pas sans intérêt. « Plus t'es pauvre, plus tu paies », comme disait Coluche : leurs taux peuvent en effet dépasser 100 %. C'est là précisément le scénario qui a conduit les banques américaines à la crise des *subprimes*. Sur l'île aux libellules, on tortille moins avec le protocole, on agit à l'avenant avec des procédures un poil plus radicales. Aux yeux du *sarakin*, tous les moyens sont bons lorsqu'il s'agit de recouvrer sa mise. Le débiteur se voit parfois forcé de contracter une assurance-vie avec la société du yakuza, au bénéfice du yakuza, lequel s'empresse de se débarrasser de son mauvais payeur pour empocher la prime. Sûr qu'on n'est pas au mont-de-piété... Mais en dépit de toutes ces précautions, on n'éviterait pas la faillite. On impute aujourd'hui en grande partie l'effondrement de la bourse de Tokyo en 1989 au non-remboursement des prêts qui avait été consentis aux yakuza et par les yakuza. « Récession yakuza » : tel est le nom sous lequel devait rester gravé le krach des années 1980-1990. Autre spécialité nipponne : les pressions sur les conseils d'administration des entreprises. Elle est le pré-carré des *sokaiya*. Il s'agit d'une armée d'experts - on en recense plusieurs milliers - aux méthodes de racket passablement élaborées. Ce sont eux, par exemple, qui ont longtemps œuvré avec succès pour éclipser le rôle de premier plan de la société Chisso dans la célèbre affaire d'intoxication alimentaire par le mercure du village de Minamata. Minamata est un village pêcheur vivant principalement de pêche. On imagine sans mal les conséquences qu'ont pu avoir sur sa population les déjections

industrielles des industries Chisso, plus en amont du fleuve. On s'étonnait de ce que les chats se jetaient dans les flots en titubant comme des ivrognes après s'être nourris du poisson de la discorde. À juste titre, on commençait à se faire du sushi...

## ***Le hippie***

Changement de décor. Le XX<sup>e</sup> siècle, ouvrant sur sa seconde moitié, s'éloigne du style 13ème Rue pour adopter un ton plus relâché, plus cool et pacifiste. Les années soixante-dix seront marquées par l'élégance de la contestation ; d'abord celle des hippies, contempteurs éméchés de la société de consommation et de la guerre du Viêt-Nam (« pays des Viêt du Sud »). La culture mute pour devenir contre-culture, et peu à peu s'impose en Amérique la symbolique « drogue, sexe et rock 'n' roll » des orgies de Woodstock. Le Nouveau Monde essuie parallèlement un mouvement régressif assez semblable à celui provoqué par les événements de mai soixante-huit en France (refus de la virilité - cheveux longs - et de la responsabilité qui avait tant coûté aux pères - anti-modèles totalitaires - lors de la seconde guerre mondiale) en instance de reprise en main par le néolibéralisme : libération rimant avec dérégulation, flexibilité, privatisation, fin de l'État-providence, déculturation et reconditionnement mental (n'oublions pas que la contrepartie expresse au plan Marshall négocié par Jean Monnet, correspondant de la CIA, avec le président

Truman fut l'ouverture des salles obscures au cinéma américain ; soit l'intronisation dans l'Hexagone du *soft power* hollywoodien). D'autres mouvements naîtraient dans ce sillage ; en premier lieu pour contester la première vague - hippie - ; ensuite pour contester la seconde vague contestataire de la première, et ainsi de suite.

L'entame du règne des hippies est avant tout marquée par l'émergence du *design* pop. Le *design* pop débute ainsi sa longue et prolifique carrière dans l'univers technicolor des années soixante-dix. Il exprime une aspiration très similaire à celle de nos soixante-huitards libertariens, sans-frontiéristes et parricides : l'abolition des distinctions, la mort des hiérarchies, la fusion des concepts, des formes et des catégories. Cet idéal s'affirme avec une acuité particulière au sein d'une vaste nébuleuse parcourant toute la gamme des modes en général (prêt-à-porter, architecture, arts et déco) : celle de la « création ». Elle se traduit – théoriquement – par le gommage systématique de toute « structure », par l'élimination de ces « cages conceptuelles », carcans définitoires et abhorrés qui prêtent aux choses leur genre et leur identité (la théorie du genre naît à cette occasion), jugés par conséquent discriminants, morbides, et d'autant plus précieux qu'ils imposent une limite à la liberté ; or l'existence doit précéder l'essence - Sartre l'a dit. Elle se traduit – pragmatiquement – par l'effacement de toutes les articulations voyantes. Qu'il s'agisse d'art, d'architecture, d'écriture, de peinture, de cinéma, de mobilier, d'objets, mais surtout de vêtements. Et tous de prendre fait et cause pour

leur abolition. Et les grands couturiers, hiératiques, maniérés, de se mettre à l'ouvrage. Et les artistes de la chiffre de luxe, pénétrés de leur rôle, de se prendre au sérieux (payés comme ils le sont, ils ont de quoi). Et les Jean-Paul Gaultier, les Karl Lagerfeld (la mode française résonne au diapason allemand : « c'est bien, c'est beau, c'est bosche »), les Giorgio Armani, les Yves Saint-Laurent, les Tom Ford, tous loriqués d'un noir sans relief ni contraste, d'enjoindre aux petites mains de faire subir aux futures lignes de prêt-à-porter la même disparition des différenciations.

Les « créateurs » des années soixante-dix paient cher la prétention d'être des excentriques. Le tribut du succès, c'est l'exigence de maintenir l'exubérance, signe extérieur de créativité, à un étiage suffisamment élevé pour attiser l'intérêt des médias, sans déraper dans le mauvais goût, décevoir les sponsors et risquer de finir cloué au pilori de la *gutter press*, façon chouette-sur-la-porte, genre Prométhée ou Galliano - car la presse lèche, lâche et lynche. Affecter d'être constamment douché d'épiphanies plastiques - sans trop en faire. Simple question de pondération. Cela s'apprend. L'art est dans la manière, et c'est tout un métier. Toutefois, les avantages liés à ce statut ontologique de « créateur » compensent de loin tous ces bénins tracas. Le principal leur offre de tracer le chemin de la mode. D'ouvrir la mer, tout comme Moïse, pour initier les riches et refouler les pauvres, incapables de suivre. Ainsi fonctionne la mode, dernier bastion de la noblesse d'argent, par exclusion sociale. Oscar Wilde le savait. Cet avantage est donc celui de définir

pour les lectrices de magazines psy-cul les nouveaux canons de la beauté. Toujours, bien sûr, dans l'horizon de la disparition des sexes, des déboîtements et des clivages. Une tâche dont ils s'acquittent avec maestria. Faut dire qu'ils sont aidés. L'entre-deux, ça leur parle. L'androgynie, ça les connaît : les mannequins d'aujourd'hui, débarrassées à force de régimes de l'essentiel de leurs atours et marques de féminité (poitrine et hanches), puis de leurs matières grasses et grises, témoignent suffisamment bien de ce goût pour l'ambivalence (ou de cette haine des femmes - à choisir). Il y eut, de ce point de vue, une criante injustice de la part des milieux professionnels au détriment de la belle pas si bête Marilyn Monroe. Une sorte de suintement, de flatulence jalouse. L'actrice-mannequin aux jambes légères, au délicat froufrou de mousseline agitée par le souffle des bouches de New York, participait d'un mouvement populaire de résistance aux canons imposés par les photographes de mode et les grands couturiers, à l'opposé des proportions classiques et des harmonies grecques. Marilyn contre Ana. La revanche de la plèbe sur les élites du goût. Une tentative de recouvrer l'intégrité du féminin, contre l'image ennemie de la femme héritée des années soixante : anguleuse, dure, aplatie, sans relief ; femme androgyne, toujours plus androgyne au risque d'en crever pour satisfaire aux fantasmes achriens des créateurs qui veulent en faire – des hommes comme tous les autres. Marilyn jette un pavé dans la mare. Elle ruine par sa célébrité, son exemplarité, tous les efforts des créateurs. Elle réunit en superkit non-remboursable tout cela qu'ils escomptaient détruire, ce dans la femme qu'il y a de féminin

: ses formes rondes, son côté doucereux, son charme et sa fragilité, propice à éveiller les instincts protecteurs des mâles. Un affront, un outrage pour la profession, ovni qu'on désapprouve de loin avec des yeux de tarsier ; une pin-up pour le reste, pour le vulgum pecus, que l'on épingle au mur de sa chambrée en se berçant d'obscènes promesses. Du pedzouille à l' « artiste », le décalage est toujours aussi cru. Aujourd'hui-même, quand Lagarfeld fait défiler ses créatures d'Auschwitz, l'homme de la rue s'esquive, indifférent, s'en remettant, plutôt qu'aux dilections des baiseurs de cadavre, aux valeurs sûres des courbes aguichantes de Marilyn Monroe... Il faut s'imaginer le désespoir des créateurs contemporains face à ce désamour ; et plus encore celui des aristarques des années hippies dont le programme tenait entier sur un ticket de métro : abolir les frontières. Car tel est leur le mot d'ordre. Leur idée directrice. Celle par laquelle toute inflexion en matière de design peut être décodée : supprimer la cassure entre le pied et la jambe grâce au pantalon à pattes d'élph' ; supprimer la différence entre l'homme et la femme grâce à la mode de l'unisex (grâce au *jean* notamment, devenu *slim* aujourd'hui) ; supprimer l'indépendance des meubles par rapport au mur grâce à l'encastrement du mobilier moderne ; supprimer la fixité des horaires de travail grâce à l'instauration des « horaires à la carte » (flexibilité), etc. Tout devient prolongement, amalgame, confusion. Ainsi le *design* pop habille avec le même esprit tout à la fois les corps, les choses et les idées. Il enrobe tout, progressivement, de sa courbe spongieuse.

Apparaît donc une rupture très nette - pour ne pas dire un gouffre - entre deux modes de vie. Deux modes de vie respectivement symptomatiques de deux générations qui ne trouvent plus rien à se dire. D'une part, celle des baby-boomers, vieux jeu, embourgeoisés, trop *straight* pour leur époque qui se prétend ouverte et libérale ; de l'autre, celle de leurs fils, en réaction de principe au conformisme ambiant (donc conformiste par anticonformisme), rebaptisée génération Y. Deux modes de vie qui s'assortissent de deux éthiques contradictoires ; « éthique », au sens où la conçoit Foucault, comme manière de penser et de sentir, manière d'agir et de se comporter qui, tout à la fois, marque une appartenance et se présente comme une tâche. L'éthique, ou l'esthétique du dedans, la cosmétique pourrait-on dire. D'une part, donc, celle du consommateur traditionnel - bien installée, rigide, peu cavalière -, qui se résume à boucler sagement la caténation métro-boulot-dodo ; de l'autre, celle d'une jeunesse en quête d'ailleurs et d'utopie, militant pour une spiritualité (re-père) plus souple, conforme aux valeurs féminines devenues dominantes dans l'intervalle avec la tertiarisation du marché du travail. D'où le boum imprévu des ornements (artisanales bien sûr) transgenre (collier, bracelet, serre-tête et cheveux longs), du prêchi des affects et de l'épanchement d'âme conçue comme un supplément d'âme (« être à l'écoute de soi »), et le retour en grâce, via le bouddhisme zen, de l'idée d'amour rédempteur. Cette fracture générationnelle se donne pour explicite à la télévision, dont elle fera longtemps son terrain d'affrontement privilégié. Elle se révèle de manière

paradigmatique dans la guerre des modèles que se livrent âprement, en France, sur Anal+, deux races de créatures : les Shadocks et les Gibis. Les Shadocks pour les pères, acéphales, attardés, vestiges anachroniques des années cinquante ; les Gibis pour les fils, créatifs, astucieux, radicales anarchiques des années soixante-dix. La pomme est tombée loin de l'arbre...

On a tous en mémoire ces quelques minutes de détente précédant sur nos ondes la grand-messe du vingt-heures. *Access prime time*. Prodomes de l'édition du soir. Plage horaire sur mesure, parfaite pour accueillir le feuilleton des *Shadocks*. On se rappelle sans mal du volatile étrange qui donne son titre à la série, sorte d'oiseau à longues pattes, grand bec et petites ailes. Moins évident est le souvenir de son alter ego, un spécimen vite effacé des archives cathodiques. La société Shaddock côtoyait en effet celle des Gibis, son homologue, revêtant l'apparence de patates quadrupèdes coiffées d'un chapeau melon.

Les deux modèles cohabitent sans interaction directe, comme séparés par un rideau de fer (ou un mur de Berlin ?). Or, les Shadocks, pâtissant des caprices et de la versatilité d'une administration totalitaire, sont commandés par elle de travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dénués de la moindre once d'intelligence, ils ont apostasié toute personnalité, abjuré toute initiative ou démarche autonome. Ils se complaisent, bien au contraire, dans une médiocrité collectiviste, trimant à qui mieux mieux sur des chemins qui

ne débouchent nulle part. Ils sont le parangon veule et buté de l'ouvrier stakhanoviste, promis pour le reste des temps à des logiques de chaîne et de répétition. Répétition. Répétition. Répétition ; car tel est le concept qui synthétise le mieux l'existence des Shadocks, aliénés comme pas deux du berceau à la tombe. On connaît la formule pour l'avoir entendu mille fois : «... et les Shadocks pompaient, pompaient... » ; on connaît le résultat - brillant par son absence : «... plus ils pompaient et plus il n'y avait rien qui sortait. » Ainsi du reste. Sans effet. Sans relâche. D'une bêtise crasse (qu'Einstein estime à la mesure de l'univers). La signifier cette bêtise crasse, par le seul fait de leur comportement, n'était sans doute pas suffisant aux yeux des créateurs de la série pour qu'ils ne poussent le vice jusqu'à faire montre physiquement de leur insolvabilité mentale : tête de linotte, crâne d'œuf, cervelle de piaf, robe noire de pigeon mazouté ; les échalias ont décidément tout pour s'attirer la pitié des belles âmes. Or, cela même leur sera refusé. La dérision prendra le pas sur la pitié. Leur sort n'était-il pas, somme toute, amplement mérité ? Comme un enfant boudeur que l'on menace d'une grimace perpétuelle, et dont la trogne hideuse reflète l'insolence opiniâtre, les Shadocks s'étaient amputés progressivement de tout sens de la créativité. La « création », pour les Shadocks, était un facteur de chaos. Non qu'ils pensassent à mal ; ils pensaient tout simplement mal. Ils croyaient dur comme fer que l'esclavage était la liberté. Qu'il fallait déléguer aux têtes pensantes le privilège de la pensée. Que c'était bien assez que de leur obéir ; surtout, bien fatigant de penser par soi-

même... Pomper, c'était assez. « Je pompe, donc je suis », théorise leur Descartes local. Morale par provision. On leur avait appris à rester dans les rangs...

Faute de pouvoir se conduire de par ses propres forces, le Shaddock s'en réfère, pour tout ce qui a trait aux pérambulations et petites tracasseries de la vie quotidienne, à des principes et des préceptes irréfragables. Typiques, souvent absurdes, mais gravés dans la roche. Des normes de conduite qui lui sont inculquées au bistouri par ses Guides vénérables, tels le « devin plombier », le « professeur Shaddock », ou bien encore le « chef Shaddock ». La discipline qu'imposent ces trois figures d'autorité - pour être chacune représentative d'une des fonctions de Dumézil - réclame une observance aveugle ; et d'autant plus aveugle que ces principes sont claudicants et contre-productifs. L'immense majorité d'entre eux repose de fait sur des sophismes. Nul, heureusement, ne semble s'en apercevoir. La force de l'habitude. On s'habitue à tout... Ainsi, se montrant incapables de mener leur vie, les Shadocks sacrifient inconditionnellement aux *desiderata* d'une mésintelligence globale hypothéquée par le *mos maiorum*. La religion du travail assidu, considéré comme fin en soi, tient lieu de messe et de liant social. Elle conjure la violence par la fatigue ; spéculé sur l'auto-entretien de l'imbécillité, désespère par avance la révolte des canuts. Elle les dissuade en sus de songer creux à cette « ignoble marmelade » qu'est la supination des pompes. Pour le dire en un mot - s'il n'en fallait dire qu'un, ce serait celui-là - les Shadocks, vus par

Anal+, sont des « cireurs de pompes ». Ils sont conditionnés. Riches d'aucun « caractère », d'aucune couleur, d'aucune aspérité. Somme toute, exempts d'« individualité ». Et ça c'est vachement triste... Telle était donc la planète des Shadocks ; telle, donc, était la France sous les années cinquante : *straight*, panurgique, comme se plaisait à la dédire la jeunesse libérale issue du plan Marshall.

L'allégorie du pire appelle son antidote. L'allégorie du père, son fils. C'est le ressort de la publicité comme de la propagande. Cet antidote - le fils -, gage d'une nouvelle vigueur, invite à la refonte tout azimut des valeurs éculées de la génération dégénérée des pères Shadocks. Il a pour sel la créativité, pour ingrédient la recherche expérimentale d'un nouvel horizon éthique, politique, visuel et spirituel ; lequel prend forme avec l'idéalisme des Gibis. La vieille popote a fait son temps. La culture jeune sauvera le monde. La culture jeune ressuscitera les puissances mortes de la civilisation. De même que Driss, le héros d'*Intouchables*, relève la vieille France grabataire, rentière et dépressive en lui offrant son second souffle *via* la consommation de beuh, de rap et de culture du bled (« l'émigration, chance pour la France »), éraflant au passage tous les totems de la culture classique (opéra, symphonie, peinture) ; de même la génération Y, hypostasiée par les Gibis, ne préconise rien moins que l'ultime solution à la déliquescence de l'empire des Shadocks. Une analyse piquante et corrosive à souhait que celle du *blockbuster* de 2012, mais dont il ne faut pas hésiter à pointer les limites. Il s'agit moins d'abord de la « culture du

bled » que de la production alimentaire américaine qui s'ingénie à prendre sa relève dans les banlieues. Driss - c'est son nom d'adoption - joue le modèle américain contre celui de l'Ancien Monde. La France (François Cluzet) est incarnée par un handicapé moteur, Philippe, engoncé dans sa chaise. Elle a vécu des tragédies. Perdu son énergie, sa gloire passée. Ne se relèvera plus. En revanche, elle est riche ; suffisamment pour se payer des auxiliaires de vie et vivre sur le dos des autres (littéralement). Les autres, c'est la jeunesse, c'est Driss (Omar Sy). Lui a la volonté, la force, l'humour, la tchatche, la répartie ; mais il n'a pas l'argent. Pas davantage ne dispose-t-il de la culture d'élite qui n'est - en dernière analyse - qu'une vaste farce, et dont il apprendra à maîtriser les codes. Culture se révélant pourtant un moyen d'émancipation : qu'il soit question de monnayer des croûtes à prix d'or ou de se démarquer lors d'entretiens d'embauche. Philippe et Driss sont donc complémentaires. L'un a la tête, l'autre les jambes. La jeunesse Driss ventile les poussières mortes de la France aristocratique ; l'intellect Philippe - Philippe amputé de son corps, n'ayant plus que l'esprit pour s'élever - offre aux minorités visibles un statut intégré dans la cité. Et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes... Mais là encore, méfiance... Tout n'est pas si limpide. Le rapport symbolique entre Philippe et Driss est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît. Il se veut plus que la mouture mise à jour de la dialectique paradoxale du maître et de l'esclave : le maître que n'effraie pas la mort devient jour après jour plus esclave de l'esclave ; l'esclave, en travaillant le monde, conquiert les conditions de son

émancipation. À s'en tenir à l'interprétation bobo, le film *Intouchables* est une allégorie de la restauration d'un grand « cadavre à la renverse » par une immigration de travail, « chance pour la France ». Aussi la parabole du triomphe culturel de l'Amérique (l'art sert l'argent, soit comme objet de spéculations, soit comme tremplin social) et des modèles de réussite qu'elle fait mousser (belles voitures et baignoire... car Driss découvre la baignoire : le savon, est à de la civilisation, comme on dit...). On ne se refait pas... En voilà fait pour un premier niveau de lecture, pour l'exégèse cursive. Tout autre est le message, peut-être moins intentionnel, qui se dégage d'une seconde lecture, un rien plus épaisse. Tout comme on a pu voir en Driss une sorte de *deus ex machina*, d'autres pourraient le reconnaître en Noir porteur de chaises (sherpa), en *factotum* abasourdi dans la plus pure tradition coloniale. Bamboula sert sur un plateau du kebab à *sidi (sahid)*. Il lave son linge, fait sa cuisine, il entretient la maisonnée. Une image d'Épinal, télescopant l'esprit de *Y'a bon Banania* et *Tintin au Congo*. Lecture qui n'est donc pas l'inverse, mais l'approfondissement de la précédente. Le même film peut donc nourrir des idéologies très opposées, chacune tirant la couverture à soi. On ne voit jamais, quelle que soit l'œuvre, que ce que l'on y met. Mais le plus important est la justification latente de l'ordre économique que constitue le film avec l'air de ne pas y toucher. Philippe a sans nul doute besoin de Driss et Driss a besoin de Philippe. Pourtant, et c'est là l'essentiel, Philippe ne sera jamais Driss et Driss ne deviendra jamais Philippe. Si Driss veut échapper à la méchante cité, il n'aura d'autre

choix que de se mettre au service de la haute. Devenir un « collabreur ». Il ne doit pas viser plus haut. Doit rester « à sa place ». Doit se rappeler quelle est « sa place ». D'autres, sinon, se chargeront de lui rappeler. Un peu comme dans *Barry Lyndon* (Kubrick, 1975), adaptation filmique du roman picaresque de William M. Thackeray où ce dernier détaille par le menu ce qui arrive aux roturiers qui veulent péter plus haut que leur cul. C'est la seconde morale. La vraie. Celle que les fables n'énoncent pas, par pudeur ou lâcheté, mais que personne n'ignore. La parénèse, en l'occurrence, est omnibus. Très convenue, au final, une légitimation de l'ordre établi. Le cinéma reprend ainsi pour sa gouverne la fonction normative que remplissait le mythe, l'instrument politique par excellence depuis la nuit des temps...

*Intouchables*, hippisme américain, *Shaddock*, une éternelle rengaine ? Peut-on télescoper des trames *a priori* si différentes ? Pour peu que l'on subroge la justification sociale portée par *Intouchable* pour créditer la génération X d'une authentique flamme révolutionnaire. Toujours est-il que les Shadocks ont bien du plomb dans l'aile, et assez peu dans le crâne. La société Gibis, son éthique, ses valeurs ; le monde Gibis est son unique espoir. Sans doute est-elle son crépuscule ; mais aussi l'aube d'un nouveau cycle. Tout ce qui change doit commencer par se mourir. Ainsi, tel le Phénix, le rédempteur consume son ancienne chair pour reparaître au Grand Midi. Dresse le bûcher des pères. Dévore la mère comme la portée vorace de l'arachnide. Remède

amer mais nécessaire. Il faut que les Shadocks trépassent pour que vivent les Gibis !

Le pitre appelle son roi. Le reflet déformant son image redressée. C'est le ressort de tout binôme comique. Les Shaddock jouent aussi ce rôle. Ils sont vis-à-vis des Gibis ce que les valets de comédie sont aux petits seigneurs, Sganarelle à Don Juan, Carmouze à Dechavanne, Haddock à Tintin, Averel à Joe et Minus à Cortex : leur plus-value, leur faire-valoir. Le cancre au bon élève. Leur contrepoint rehausseur de vertu. C'est peu dire, en effet, que les Shadocks sévissent aux antipodes de leurs colicitants Gibis. Aux atavismes des premiers répondent symétriquement les qualités des autres. Ils s'opposent terme à terme, comme le jour à la nuit, tant sur le plan morphologique qu'intellectuel et comportemental. Quand les Shadocks seraient des morts-vivants décérébrés, les Gibis, eux, nous sont campés comme « de petits animaux très gentils avec un petit chapeau sur la tête pour pouvoir dire bonjour » ; ils sont d'ailleurs - et nul n'en doute - « très, très intelligents... ». Puis ils savent vivre : tandis que les Shadocks pompent et re-pompent du matin jusqu'au soir, les Gibis, eux, « vont en vacances à la campagne, mangent des fleurs, des petits pois et des carottes ». Ils symbolisent, dans cette optique, les dernières « avancées » philosophiques des pays anglophones, plus particulièrement des « *States* », nantis de leurs hippies, amateurs de musique et « chasseurs de dragon ». La société Gibis n'est jamais prise de cours, toujours prodigue en plaisirs hédonistes. Bringue, abondance en 24-7 : c'est

toujours la nouba sur les plages de la liberté. Ce Paradis, cependant même que les Shadocks en seraient demeurés aux coquecigrues de l'Union soviétique, sous la férule d'un « Goulp » omniprésent, régnant - Grand Schtroumpf - sur sa communauté. Les délices du sovkhoze et les joies du Goulag... Ce ne serait pas demain la veille que les Shadocks jouiraient des extases du libéralisme.

La tentation serait d'y voir une énième variation sur l'embase narrative, usée jusqu'à la corde, de *La cigale et la fourmi*. La morale de la fable est néanmoins à l'opposé de celle promue par La Fontaine. Les Gibis - les cigales - ont beau couler leurs jours au jour le jour, sans provisions ni business-plan pour affronter les aléas d'un futur incertain, ce seront eux qui, à la fin des fins, l'emporteront dans cette guerre des civilisations. Dans leur poignante course à la Terre (allégorie de la course à l'espace URSS/USA), les Gibis triompheront, par leur puissante technologie, des armadas Shaddock restées à l'âge du fer fondu. Les Gibis triompheront, car en fin de compte, eux seuls auront su s'adapter. Épouser l'air du temps. Plier. Se lâcher. Vivre. Égrener les heures douces sans se prendre la tête. Travailler peu mais consommer beaucoup. Tabler d'abord sur les idées, la création ; l'argent affleurerait en son temps. Aussi organisent-ils quotidiennement « de grandes fêtes et s'y amusent comme des fous pendant tout le jour, regardant le soir les Shadocks à la télévision pour rire un bon coup ». Par cette habile mise en abîme, le téléspectateur s'identifie de *facto* aux Gibis - qui se rient des Shadocks - et les Gibis aux téléspectateurs riant

de concert avec eux. Tout est beau, tout est bien. Toute l'idéologie des années soixante-dix cohobe dans cette image. Elle œuvre à consacrer la victoire sans réserve de l'intelligence, de la souplesse et du flegme « Gibis » sur les valeurs désuètes et doctrinales de la planète « Shaddock » : rigueur, autorité, effort physique. *Acta fabula est.*

Les *seventies*. C'est l'époque infantile et colorée du *kitch*, de la musique *disco*, du *raggae*, du *rock* alternatif/contestataire et de la *pop music*, annonciatrice de l'actuelle *tectonik* pour *clubbers* gay ; l'époque de *Goldorak* et des premiers mangas subbés (en France par la *smala* joyeuse et sous-payée du *Club Dorothée*) ; l'époque aussi du mauvais goût, d'*Austin Powers*, des *spiroli* fluo, des épaulettes hideuses pour les femmes qui se cherchent ; l'époque des *acid tests* et des *bad trips*, des psychotropes psychédéliques et psychopompes ou de la mesquine mescaline en *kit* qui t'esquinte des neurones ; des trances de chamanes *trans* et des ivresses de *binge-drinking* dans les *back-rooms* des soirées *open-bars* ; l'époque du *no-limit* et du *barely legal* ; de la recherche du « vertigineux vertige », de l'*overdose*, du *borderline*. D'une expérience par-delà les cinq sens, qui s'assaisonne à toutes les sauces ; qui se transpose tant en matière de *zic* (*Pink Floyd* en Grande-Bretagne, *Beach Boys* aux USA) qu'en matière d'art (Rick Griffin) et de littérature (Huxley écrit *Les portes de la perception*). Le cinéma sniffe le *kaïros*. Vogue sur la vague et fait péter les palmarès. Brasse les pépètes. Un nouveau genre, frais émoulu, dégorge des *factories* hollywoodiennes : le *road*

*movie*. Le *road movie* rencontre rapidement son aurifère public. Il galvanise l'aventureuse jeunesse en quête de liberté et de dépaysement. « Dépaysement », « voyage », mais également « nature » (contre-culture implique retour à la nature) ; tels sont les trois boussoles des années soixante-dix. Faire converger les Nord, superposer les aiguillons, et trouver la réponse à la question « pourquoi ». Pourquoi ce pèlerinage ? Cette errance sans asile ? Cette fuite, de quoi est-elle la fuite ? Bien d'autres ont sillonné ces routes à la recherche d'une nouvelle Alliance, ligne après ligne de coke. Quant à savoir ce qu'ils ont perçu *de l'autre côté*, nul ne saurait le dire – car nul n'en est encore revenu. Le saura-t-on (laveur) un jour ?...

S'il y a une cohérence dans cette liste à la Prévert, elle n'est pas tant à rechercher dans l'éclectisme des activités qui leur collent à la peau - sexe, drogue et rock 'n' roll et, si possible, conjointement -, qui ne sont jamais que les moyens d'une fin, que dans la fin dernière dont elles sont les moyens. La transcendance. Telle est la cause finale. Le sommet montagneux qui se gravit avec la fièvre juvénile de qui veut prendre part à une fête de longtemps attendue, offrant par son relief autant d'itinéraires qu'il y a d'itinérants. La transcendance, le Graal. Dont les passe-temps hippies sont tous, en leur genre propre, un accès VIP, une porte d'entrée. L'initiation n'impose aucune méthode, aucune option : elle est un labyrinthe percé sur le pourtour. Une mandala ouverte que l'on parcourt de la périphérie au centre. Et plutôt deux fois qu'une. Par tous les Sephiroth. Par toutes les

voies possibles. La « voie des airs », en premier lieu, la voie qui fait « planer ». Celle de l'élévation, d'Hénoch, de l'Assomption mariale ; celle du « voyage voyage » atteinte à grand renfort de poudre de perlimpinpin. Extase des sens qui se dispersent. Libération de l'esprit qui s'éparpille dans un méli-mélo méditatif à consonance New Age. Seulement goûter à l'umami du psychotrope, cinquième saveur de la pensée ; puis s'admirer, s'abandonner, mourir à soi comme l'exige tout rite de passage pour accéder aux spires du temps subtil. Le tout pour une bouchée de couscous. Un seul ticket aller-retour entre les bases et les acides, et vous voilà projetés dans une colonne d'Er ou d'air, tel un geyser éthéréen arrachant l'âme à son enveloppe, l'aspirant jusqu'au septième ciel où - corps astral - elle touche au nirvana. L'infini mis à la portée de tous pour une simple injection. Juste une respiration poudrée. - Pas gratuite pour autant : la voie des airs, pour être définitivement la plus aisée, n'est pas sans comporter sa part d'obscurité. C'est un *by-pass* à risque. Les pipes à eau relancent souvent le rite du calumet de la paix... des cimetières. Par overdose ou par sida. Fort heureusement, d'autres dérivatifs existent. D'autres accès. La drogue, sous toutes ses formes, est loin de les épuiser tous.

L'atteste la « voie des eaux ». La voie du surf (nul n'est tenu d'être le fils de Dieu pour marcher sur les eaux). Celle du « hippie des plages », ce kéké blond bronzé chassant la mouette le long des côtes de la Grande Bleue. Ce mammifère marin qui caracole en sandalettes, chemise à fleurs et pendentif tribal serti d'une dent de requin *made in Taiwan*.

Le surfeur également se drogue - mais à l'adrénaline. Le psychotrope est au « hippie des villes » ce que le pli métaphysique est au surfeur, « hippie des mers ». Son trip, il le voit et le vit « dans le creux de la vague ». Sous les brasses d'eau soulevées au gré de l'onde, battant comme un cœur utérin. Dans la torpeur abandonnique de ces Alpes mousseuses en de glissants sillons, dont les écumes s'effrangent en d'innombrables larmes irisées. Un spectacle grandiose et terrifiant à la fois. Relevant de ce que Kant eût appelé le « Sublime » : le « Beau » lorsqu'il submerge, fascine et nous effraie. Le surfeur bronze, boit, farte et puis descend les vagues avec une élégance d'équilibriste. Il suppose que la planche, par un compatissant décret, s'adapte à cette digue de nacre. Remonte, comme elle descend, en une lente sarabande. Son véritable et bien souvent unique - au désespoir de ses parents qui rivalisent d'astuce pour lui farter la planche - « projet existentiel » consiste en une attente mystique et quasi-messianique, *sine die*, de la « Grande Vague Métaphysique » qui viendra l'emporter (cf. *Point Break*, ou *Brice de Nice* dans un autre registre). Il patiente. Il espère. Guette le retour de son déluge océanique, plus maternel que maritime (nous sortons tous du ventre de la mer). Ainsi va le surfeur, toujours sur le départ. Les yeux braqués sur l'horizon, priant les aas propitiatoires. Orant silencieusement, placide, tandis que le rebouillonnent les sels d'argent en d'impétueux tourments. On citera pour exemple les *Merry Pranksters*, écumant les plages de Californie au volant de « *Further* » - magicobus ou baisodrome, rien n'est tranché.

On ne laissera pas de signaler l'évolution de la mentalité du surf et de son imagerie depuis son berceau pacifique. Ses récentes inflexions ne présagent rien qui vaille... Affleure, chez le surfeur hippie, un *tremendum* réel, chargé d'histoire, et de beaucoup plus dense que le hippie n'en a lui-même conscience. Posons d'emblée que cette prestance toute religieuse n'a rien d'une nouveauté. Il n'en est tout au plus que le continueur. Il n'a rien inventé. Il n'aura fait qu'incorporer pour les besoins de la cause un numineux bien plus ancien, une forme de sacralité préexistante à sa reprise en main par le négoce. Laquelle ? De quoi est-il question ? Il faut, pour s'en faire une idée, traquer les significations du surf au plus près de sa souche ; revenir à la racine, à ses primes origines dans le folklore polynésien. Le surf, à l'origine, est un rite funéraire. Le surf, à l'origine, est une danse funèbre. C'est un rite funéraire venu du fond des âges, et dont la vocation première consiste à honorer les mille divinités marines qui vont mourir sur le rivage. Il s'agissait, au commencement, d'accompagner les vagues, de les pleurer, les consoler, les assister, une dernière fois, couché sur elles jusqu'à la fin. La fonction du surfeur, sa vocation rituelle a finalement - avait alors - ce quelque chose de triste et de très beau qui s'est progressivement perdu... Il fallait concevoir beaucoup d'humilité dans cette démarche. Il était lors question d'un deuil, non d'une victoire. Tout le contraire de la morgue typique du surfeur m'as-tu-vu, dragueur invétéré, salué par Hollywood. À la solennité de l'officiant, puis à la nostalgie patiente du chevelu des plages, succéderait très

bientôt l'*hybris* du surfeur « conquérant » ; celui qui cherche à « dominer la vague » comme on « dresse » un taureau. Donc comme s'il lui fallait absolument donner le change à son très évident complexe de micropénis...

N'omettons pas, enfin, parmi tous les chemins qui conduisent à l'Aleph, de mentionner la « voie terrestre », assurément la plus courue et parcourue. Celle du pèlerin, l'*homo viator*. Celle du voyage, du *road-trip*, dirons-nous. De l'exode au Pérou, à la rencontre des locaux et des substances qui rendent *loco*. Des randonnées toniques au cœur des forêts giboyeuses d'Amazonie, où vivent encore les derniers « hommes sauvages », inaltérés, préservés purs des cadmies astringentes du monde civilisé. Des excursions par monts et vaux récompensés, au terme d'escalades mortelles, par les contrastes délicieux des tapis de pavots mêlés d'éricacées qui rougissent les thalwegs des montagnes birmanes. Des îlotages souvent toniques et des grandes migrations sur la route de la soie. Vers l'au-delà, ailleurs. Vers les canyons, vers les montagnes, vers les cîmes escarpées de l'Himalaya. Cap sur les monastères bouddhistes d'un calme sargassien, dont la doctrine, aboulique, nihiliste, prend à revers l'idolâtrie matérialiste, le pragmatisme et le volontarisme de la société de consommation (le cilice du hippie). La Cité Interdite pour tenir Wal-Mart en respect. Et l'âme en mal d'amour immole au soleil de minuit. Chante le hippie, mélancolique. La guitare au poignet, la maison bleue sur la colline, le brasero ardent au centre du foyer ; la clameur vespérale qui se mêle aux étoiles quand les prédicateurs de Vénus libérée se

donnent en holocauste au rythme dionysiaque. Libations d'esprits de vin. Fumigations sacramentelles de marshmallows grillés. Bruissement d'ébats sous la charmille. Partout, des fleurs, partout du sucre et des paniers tressés, et des guirlandes, des hallucinogènes et des préservatifs (car « *peace and love* », « voie de l'amour », le cinquième élément sauvera l'humanité). Des gens qui courent tout nus autour d'un feu de bidon (la « voie du feu » ?). Qui discutent abaca, symbiose, et déforestation ; plaignant très sincèrement, de toute leur fibre écologique, la redoutable pénurie du bananier des Philippines dont le feuillage fournit le fameux chanvre de Manille. Ça part dans tous les sens, sans dessus dessous, sans interdit. Ainsi vague et divague le hippie des marées, béat. Coulant de passions douces en plaisirs d'Épicure<sup>15</sup>. Plein-vide. Reçu et redondant. Sous ses airs insouciant, beaucoup plus religieux qu'il ne le laisse penser.

Gravement atteint dans son autorité par la Réforme protestante, le pape Paul III, doge de l'Église très catholique, convoque le 22 mai 1542 les plus titrés et les plus éminents docteurs de la chrétienté en un concile extraordinaire qui s'étirera sur dix-huit ans, vingt-cinq sessions, et ne couvrira

---

<sup>15</sup> « Par plaisir, nous entendons l'absence de douleur mentale et physique, le fait de se livrer à des orgies ou d'avoir une faiblesse pour les femmes, les petits garçons ou les poissons » (Épicure, extrait de la *Lettre à Ménécée*). Les exégètes confessent leur ignorance quant à la question de savoir où Épicure est allé pêcher cette idée de poisson...

pas moins de cinq pontificats. Ce congrès reste ancré dans l'historiographie pour avoir constitué un événement majeur du christianisme, consommant définitivement le schisme entre l'Église des éons médiévaux et celle des temps classiques. Il fut appelé concile de Trente, d'après le nom de la cathédrale de l'Italie du Nord qui vit s'ouvrir la première vacation. Pensé, à l'origine, pour restaurer l'unité de l'Eglise, il s'avéra être la réaction (Contre-Réforme) adressée par les catholiques aux contempteurs du pape ; réponse qui, comme plus tard Vatican II, se ferait à travers la clarification de sa discipline et la consécration formelle de certains dogmes. Aussi le symposium de Trente confirme la doctrine du péché originel, précise celle de la « justification »<sup>16</sup>, de l'autorité de la Bible romaine (Vulgate), homologue les sept sacrements, le culte des saints et des reliques ainsi que le credo de la transsubstantiation. Il inaugure en dernier ressort les premiers séminaires diocésains, destinés à la formation des prêtres. Tout cela est fort beau. Si beau qu'en France, la clôture du concile de Trente coïncide avec le commencement des guerres de religion... Mais parmi tous les épisodes que la postérité retient habituellement de cette refondation, il en est un qui n'est guère plus connu que de

---

<sup>16</sup> Transformation divinement opérée de l'homme pécheur en serviteur de Dieu, la « justification » annonce le retournement de condamnation en Grâce, quand Jésus-Christ meurt condamné pour expier à leur place la peccabilité des hommes. La doctrine de la justification est le pivot de toute la tradition théologique issue des Évangiles.

quelques puristes. Son importance n'en est pas moins cruciale. Cruciale ; en cela du moins qu'il interpelle la possibilité qu'a l'homme, de par sa participation au divin par l'esprit, d'adorer par l'esprit - c'est-à-dire sans les yeux. Car le concile de Trente fut également cela. On oublie facilement que parmi les questions les plus brûlantes qui y furent mises sur le tapis - et mirent le feu aux poudres - fut aussi celle du statut des images. Les catholiques, non sans maintes réticences, autorisèrent l'usage d'icônes : elles seraient des médiums ; on adorerait par elles, à travers elles. Les protestants les renvoyaient à leur nature d'idole ; c'est ce pourquoi l'on ne trouve jamais de Christ agonisant sur les Croix protestantes<sup>17</sup>.

---

<sup>17</sup> Plus largement, le protestantisme disqualifie toute forme d'intermédiaire/interférence entre l'homme et son Dieu, inclus les prêtres et les icônes. Ce qui rendra la rectitude de ce rapport envisageable sera la prolifération des Bibles individuelles consécutives à l'invention de l'imprimerie. Transposée dans le domaine politique, cette verticalité du lien entre l'individu et Dieu (prenant la forme de la Communauté) débouche sur le Contrat social selon Rousseau, savoir à la « démocratie réelle ». Le projet rousseauiste sera récupéré par Robespierre à la Révolution (la loi Le Chapelier visait d'abord à empêcher les intérêts coalisés qui dissuadaient l'individu de « n'opiner que d'après lui »), mais serait rapidement neutralisé par le véritable instigateur et profiteur de la disparition de l'Ancien Régime : la banque, la bourgeoisie, dont la *Déclaration* de 1789

D'où la question qui nous occupe : auquel des deux modèles ressortit le « hippisme » (Cornegidouille ! l'affreux néologisme !) ? La spiritualité hippie, malgré son éclectisme et sa naissance en Amérique, soit en une terre conquise par le protestantisme, peut-elle légitimement être considérée comme une religion sans idoles (- par la notion d'« idole », nous entendons une figure tutélaire, thaumaturgique qui, sacrée et connue sans ambages pour être telle par une majorité d'adeptes ; plutôt que, par exemple, un modèle artistique ou « star » - filante ou pas - investie métaphoriquement par son parterre de « fans » d'une dimension sacrée) ? Lorsque, lassé par le matérialisme sans âme et le scientisme (dés)incarné par la génération des années McCarthy, le jeune hippie se prend à rêver de régénération spirituelle, il ne dispose encore dans son propre univers culturel, d'aucune tête d'angle pour bâtir son Église. A-t-on jamais vu de religion sans Dieu ? On dit, à tort, que le bouddhisme en serait une. Laissons les cas limites ; plus probants est le cas des religions économiques qui ont marqué le XXe siècle, du messianisme sécularisé de Marx à la Main Invisible d'Adam Smith ; ces religions au lourd *curriculum*, dont les interférences ont fait, kif-kif, autant de morts que

---

consacre les intérêts de classe. C'est notamment le cas de la sanctification du droit de propriété, entérinée par l'article 17 (cf. Marx, *La question juive*), et que Sieyès porte au pouvoir avec l'instauration du gouvernement représentatif (l'inverse de la démocratie ; on feignait moins jadis de l'ignorer).

les Croisades ou les guerres d'Alexandre. Un tel passif accuse incontestablement la contingence des idoles transcendantes, se laissant facilement remplacer par des figures charismatiques intramondaines ou des idées régulatrices (les lendemains qui chantent, la fin de l'histoire, le monde libre, etc.). Somme toute, le socialisme scientifique et son « alter-égout » l'ultralibéralisme, s'en sortent passablement bien sans fétiche à visage humain. Cela n'enlève rien au fait que de tels cultes ne sauraient prospérer sans l'appui d'un État fort, capable d'instituer une propagande pérenne (un ministère de la culture) ; capable en outre, pour acter cette propagande, de réorganiser la société, ses classes, son organisation, son rapport à la loi droit dans son ombre. Cela suppose encore l'alignement de la technologie et des secteurs de production sous les auspices du paradis terrestre (une société sans classe, une société sans lien). Avec ses poches percées et ses semelles de vent, tant s'en faudrait que le hippie ne disposât d'un pareil arsenal. Lui devra faire de la récup'. À la sauce Mac Gyver. Système D pour Divin. Tant mieux : c'est un écologiste. Il comprend vite que ses préceptes, privés de références, risquent de faire long feu. Sa religion tournera court en l'absence de symboles - combien de cultes furent accouchés mort-nés faute d'avoir capitalisé sur des symboles assez fédérateurs ? Pour hâter l'avènement d'une spiritualité qu'il appelle de ses vœux, le hippie doit puiser son devenir dans l'existant. Il doit glaner des références. Ces références, pour rassembler, doivent être œcuméniques ; elles doivent, pour endosser la charge éthique qu'on leur veut attribuer, se prêter sans invraisemblance à leur réinterprétation dans le

sens désiré ; elles doivent enfin, pour « accrocher », être suffisamment évocatrices - ce qui dissuade d'en inventer. Les Saint-Patrons viendront plus tard avec leurs guitares électriques. Rien d'étonnant, dans l'intervalle, à ce que les grandes figures des religions mondiales se soient vues détournées, dépoussiérées, ressuscitées pour prendre une signification nouvelle au panthéon mythologique hippie.

Le décompte du plérôme n'est pas des plus rébarbatifs. Loin d'être aussi profus qu'on aurait pu le craindre, on constate ce dernier relativement peu vaste, singulièrement restreint au prorata de la polyphonie des sources et des ressources mobilisées pour l'établir. Trois figures s'en détachent. Il se pourrait, somme toute, que ces trois-là soient les trois seules qui soient. La Trinité hippie ne se compose de fait que de Jésus, de Gandhi et Bouddha. Elle a ceci de remarquable qu'elle ne fait aucune place à un Dieu transcendant (Dieu *en sof*, ou Yahvé, ou Allah, ou Jéhovah, ou Aton pour ceux qui préféreront l'original à la sérigraphie) ; seulement à des êtres incarnés. Pas de Dieu, donc ; et pas non plus d'ange niais au trou de bouche canulaire et stupide. Seulement des êtres à mi-chemin entre le spirituel et le charnel. Ce choix, s'il ne fut pas nécessairement conscient, est tout sauf anodin. Quoi qu'il se veuille inaccessible aux préoccupations platement matérialistes et matérielles de l'*American Way of Life* (l'anti-modèle que synthétise le mythe du *self-made-man* faisant fortune en écrasant ses concurrents, tels que l'illustrera dès 1947 le plus célèbre des canards anthropomorphes, Balthazar Picsou - Scrooge

McDuck -, dessiné par Carl Barks<sup>18</sup>) ; quoiqu'il se veuille indifférent aux charmes de la société de consommation, le

---

<sup>18</sup> Il est banal de se représenter la sous-culture comme une mince pellicule à la surface de l'essentiel. Comme une scorie qu'on pourrait balayer d'une main. Comme si les produits de niche avaient leur cycle propre, en marge de l'histoire ; comme si l'histoire - et l'histoire des idées - ne pouvait être lue qu'à la lumière des « grandes œuvres » et « chefs-d'œuvres » d'auteurs reconnus. C'est là, admettons-le, un étrange préjugé. Quelque peu snob et pédant sur les bords... Le sociologue devrait y songer à deux fois : ce qui « accroche » les masses rend infiniment mieux les courants souterrains qui traversent les masses que les travaux d'artistes de musée, précisément choisis parce qu'ils « décrochent » de leur époque et de la masse. Il n'en va pas différemment du neuvième art. Le neuvième art s'imprègne de « l'esprit du temps » qu'il restitue sous forme d'archétypes. S'il fallait un exemple, le plus banal serait le plus probant : *Tintin*. Son créateur, Hergé (R. G. pour Georges Rémi), n'est pas un « homme de réflexion » comme le supputent ses chantres, mais bien plutôt un « réflecteur ». Pas un « penseur », une éponge absorbante, un daguerréotype qui se tache de lumière. Moins on est « soi », moins on spéculé, mieux on capture les parfums de l'instant. Le génie d'authenticité a trait à l'innocence, voire à l'ingénuité. C'est la raison pourquoi les films « intellectuels » se réclamant prétentieusement de « la nouvelle vague » sont si mauvais et à côté de la plaque. *Tintin* dit une époque, et son succès la pertinence d'un

---

discours fait d'images. Le succès d'*Astérix* confirme l'analyse, allégorie de la Résistance (laquelle éclot d'ailleurs dans un village perdu des côtes de Normandie). Voyons dès à présent ce qu'il en est - ce qu'il en fut - outre Atlantique sous la période hippie. Après les *comics* de la première heure (Captain America engagé contre Hitler, puis contre les Soviets, etc.), l'Amérique des *fifties* se découvre un nouveau modèle, une sorte de catalyseur axiologique, en la personne d'oncle Picsou. Oncle Picsou, une figure moralisatrice ? L'idée prête à sourire ; elle mérite d'autant plus d'être considérée. L'Amérique puritaine n'aurait pas accepté que fut offert à la jeunesse un modèle dépravé. Surtout après l'ère des super-héros, dont la vertu exacerbée le dispute simultanément à l'inféodation aveugle aux fondés de pouvoir, au ridicule vestimentaire et à la fibre patriotique. Caricature ? Sans doute. Délibéré. Le propre d'une caricature est de faire ressortir des traits - des traits physiques, mais plus encore des traits de caractère. Qu'on songe à décliner ceux de Picsou, l'entrepreneur capitaliste : Picsou est courageux, Picsou est travailleur, aventurier mais individualiste (il ne se mariera jamais, par crainte d'être floué - il n'y a d'ailleurs ni enfant ni époux dans l'univers Disney ; seulement des oncles et des neveux), Picsou est l'archétype du *self-made-man*. Il est parti de rien. Il culmine au sommet (son coffre-fort, construit sur une colline, domine la ville). Il cirait des chaussures dans des ruelles sordides et, désormais, le monde est à ses pieds. Il incarne l'idée (charriée, selon Weber, par le protestantisme) qu'en Amérique, la volonté et

hippie n'est pas homme à renoncer si vite aux blandices de la chair. Pensons ! Pour rien au monde. La chair, l'amour, l'extase, l'empire des sens, la diabolique concupiscence, la damnation vénale, la ruse de la bête aux yeux verts, l'augustinienne *libido sentiendi* tant abhorrée par les pères de l'Église, les pustuleux anachorètes et les ascètes de prieuré, loin d'être ce qui « divertit », qui fait « dévier du droit chemin » conformément à la réputation que lui faisait un onaniste flagellant de Port-Royal des Champs, ne signifiait pour le hippie qu'une opportunité de franchir un nouveau palier vers l'infini, d'atteindre un autre « plan existentiel », un degré supérieur sur l'échelle de Jacob. Redevenir complet par la suture des chairs, comme dans le

---

le travail sont le tremplin de la gloire. Tout le monde peut réussir, pour peu qu'il le mérite (aussi Donald ne réussit-il pas parce qu'il ne le mérite pas - il néglige ses devoirs et dort toute la journée sur son hamac). La fortune de Picsou nous choque, parce que nous sommes Français ; pour un Américain, comme l'observait Tocqueville, les inégalités « à l'arrivée » sont pleinement justifiées par l'équanimité des concurrents initialement postés sur une même ligne de départ. L'égalité virtuelle, qui met tout le monde au même niveau, est ce qui légitime les inégalités sociales. *Ab initio*, l'égalité ; *in fine*, la sanction. Aussi contrintuitif que cela semble, le personnage de Scrooge McDuck correspond parfaitement à la psychologie yankee de la génération des années cinquante. Soit l'opposé de celle inaugurée par le hippie, qui en divulguerait toutes les pathologies.

mythe d'Aristophane. Pas de divin sans corps ni de corps sans divin. L'esprit passe sur le corps pour rallier le divin. Des traits-d'union entre le corps et le divin, sensibles, manifestes, situés dans une histoire, tels sont les sacro-saintes icônes de la culture hippie : (a) Jésus, (b) Bouddha, (c) Gandhi. Que ces derniers soient au surplus, respectivement, un androgyne chevelu, un eunuque pansu, un uraniste vanu-pieds, ne sera pas pour nous surprendre, pour peu que l'on garde à l'esprit ce qui fut tout à l'heure interprété comme une volonté d'effacement des genres et des identités - probablement la plus symptomatique de la mouvance des années soixante-dix. D'autres facteurs alimentent l'équation. Tâchons de les énumérer, afin de mieux cerner en quoi, auxiliairement pourquoi, ces trois énergumènes font consensus au sein de la communauté hippie. Quelles mystérieuses affinités entretiennent-ils avec l'esprit de la contre-culture ?

(a) Nous ne souhaitons pas noyer notre lecteur sous un déluge d'analogies. Il faut que soit laissées de côté beaucoup de choses - ou qu'en soient dites bien plus. On dira quelques mots seulement des traits les plus saillants du parcours de Jésus qui ont pu motiver cet engouement. Jésus demeure incontestablement celui des trois fétiches qui se rapproche le plus de l'idéal hippie. N'était son penchant pour la scarification, il en serait le modèle intégral (Jésus + scarification = beuh-métalleux). D'abord le moule morphologique. Grand échalas, étique et sans carrure, l'Adam Sauveur renoue avec l'image ambissexué de l'Adam

Damnateur - mâle et femelle - d'avant la ponction d'Ève par le côté (et non la « côte »). Son menton s'orne d'une barbe fleurie que baignent des cheveux déliés. Tout, dans son apparence, exprime le relâchement, l'harmonie intérieure, l'équilibre des contraires. Jésus est, comme dit la chanson, un de ces « garçons aux cheveux longs » que la cruelle humanité, petite par son esprit, n'aura de cessée de « stigmatiser ». Littéralement, si l'on ose dire... Jésus n'a pas sa place sur Terre. Ses goûts vestimentaires contribuent subtilement à une meilleure pénétration de son message éminemment hippie. Il s'habille 100 % local. Recycle ses tuniques. Pratique le commerce équitable. Fabrique lui-même son pain, avec ou sans levain ; il le mange blanc (mais n'excrète pas, ce qui, avouons-le, présente aussi ses avantages<sup>19</sup>). Plus percutant est son rejet du tout-consumériste. *A fortiori* lorsqu'il prend les allures de véritables opérations de sabotage, comme relaté dans un passage des *Évangiles* : Jésus la caille et ses disciples font une descente sur le parvis du temple de Salomon ; ils saccagent les échoppes, ils

---

<sup>19</sup> « Jésus mangeait et buvait mais ne déféquait pas. La puissance de sa continence était telle que les aliments ne se corrompaient pas en lui, puisqu'il n'y avait en lui aucune corruption » (*Écrits* de Valentin, pape quarante jours). C'est à peu près ce que les geeks et les puceaux pensent à propos des femmes. Quant au mystère de la défécation, notons pour l'anecdote que le chrétien de messe peut lui-même reproduire l'expérience : l'Ostie étant le corps du Christ (impanation ou transsubstantiation), lequel ne se « chie pas ».

démolissent les halles, renversent les étals, mettent le bazar au souk, c'est la margaille. OK, ce n'est pas très « *pacifique* »... Il y a mieux, comme approche. Mais il arrive que trop soit trop ; alors même le coulant Moïse peut incuber des colères homicides. Il y a certaines choses qui ne s'achètent pas (- pour tout le reste, il y a Judas)... Fatale audace : le Sanhédrin lui ferait payer cher cette entrave à la liberté de commerce. Qu'à cela ne tienne : homme sans ennemis, homme sans valeur...

Jésus s'était pourtant prévenu contre ces infortunes de la vertu. Par-delà les partis, il ne se mêlait pas, ou peu, de politique : « mon royaume n'est pas de ce monde », « rendre à César ce qui lui appartient ». Pas zélote pour un sou. Les mauvaises langues prétendent qu'il était bien en cela le parangon de ces gauchos émasculés qui ne veulent pas se compromettre ; que c'est aussi pourquoi il officiait en parabole. Pas d'immixtion, pas de compromission, pas de danger non plus. Jésus, non-aligné ? Sans doute est-ce plus complexe ; mais le hippie ne s'arrête pas à ces détails. On peut violer l'histoire, argumentait Dumas, si c'est pour lui donner de beaux enfants. Cette dimension apolitique (au sens où la morale absorbe l'idéologie) que le hippie prête volontiers à ses idoles contraste on ne peut plus violemment d'avec notre vision franco-française outre Atlantique. Appert ici une divergence notable du hippie d'avec notre soixante-huitard français, selon qui « tout est politique ». Comme l'observait judicieusement Tocqueville (cf. *De la démocratie en Amérique*), lorsque la vieille Europe fille de la Grèce

antique conçoit sa liberté comme participation active de tous les citoyens à la vie politique (liberté positive), le Nouveau Monde l'entend, bien au contraire, comme la non-ingérence de l'administration centrale dans les affaires d'individus privés (liberté négative). C'est jouer, en d'autres termes, Rousseau contre Thoreau, la « volonté générale » contre la « désobéissance civile ». Aussi, quand la révolution française proclame l'abolition des privilèges, la guerre d'indépendance prononce la fin des taxations douanières (c'est l'épisode du « *Tea Party* » dont s'origine... le Tea Party) et autres impôts discrétionnaires prescrits par la couronne anglaise. De là le fait qu'au même moment, le chevelu français s'immisce dans le débat public au point de faire gicler De Gaulle, tandis que le hippie, et bien... que le hippie... s'évade. Jésus aussi, pour le hippie, s'évade. Il n'a pas les mains sales. Or, à l'image d'un précurseur pas davantage politisé - nous pensons la au vieux Socrate, contraint de boire jusqu'à la lie son calice d'amertume -, l'agneau pascal devrait achever son ministère au faite du Golgotha. Le vieil adage sur le clou qui dépasse...

La récupération de la figure du Christ par la génération Gibis des années soixante-dix ne s'explique pas seulement par leur commune indifférence aux valeurs matérielles et pécuniaires. Bien d'autres indices attestent de l'adéquation de la figure christique à l'idéal hippie. Jésus, comme le hippie, fait vœu de pauvreté (comme attendu, la pauvreté souvent précède le vœu - c'est l'histoire de la pierre qui consent à rouler). Trente jours d'insolation dans le désert ne seront pas assez pour le contraindre à saisir les opales du «

seigneur de ce monde » : Jésus, comme le hippie, rejettera loin de lui la griffe de l'avarice pour une vie simple, faite d'amour et d'eau fraîche. L'eau fraîche, Jésus la change en vin, le vin en vie ; il fait une fête de rien, prodigue au mariage de Cana. Il vit modestement. Il « crèche » dans les étables entre l'âne et le bœuf. Fragrance champêtre et bucolique ; mais rien ne l'indispose : comme le hippie, le rabbi aime les animaux. Beaucoup. Et les moutons, et les brebis, et les agneaux (avec du sel). Il veille d'un œil alerte sur son troupeau : c'est là sa « pastorale » qu'il associe à ses commandes de charpentier. Comme le hippie, Jésus voyage en stop. Il fait des treks en Palestine ; donne des concerts publics au Mont des Oliviers ; fait des sermons sur la Montagne (la montagne, ça vous gagne !). Il n'hésite pas, lors de surprises-parties épiques, à convier ses amis pour partager ses *trips* métaphysiques au Jardin de Gethsémani. Jésus est partageux, malgré l'ingratitude de ses narcoleptiques d'apôtres (« Ne pouvez-vous veiller une heure avec moi ? »). Pas vaillants, les apôtres... Mais Jésus prie pour eux. Il prie l'amour (« aimez-vous les uns les autres »). La guerre, il ne l'aime pas (« qui vit par l'épée périra par l'épée »). Il prêche, à sa manière, le « *peace and love* » avant la lettre. Mais sa morale n'est pas casuiste, duplice, opportuniste, telle celle des pharisiens jésuites. Pas davantage n'est-elle que d'abstractions ; elle n'est pas phocomèle, telle celle de Kant, propre sur soi mais « n'ayant pas de main » (Péguy). Sa morale se veut plus qu'un viatique de maximes à l'usage du commun. Le Fils de l'Homme, d'ordinaire non-violent, précise généralement ses vues moyennant quelques

aphorismes bien trempés. Son œuvre sociétale en est le prolongement, le versant collectif. Plus qu'un inflexionnement, c'est à une relecture en profondeur de la doctrine du Dieu vengeur qu'il incite ses fidèles. Cette ambition n'est pas du goût de tous ; pas des Lévites, à tout le moins, appréciant peu que l'on maraude sur leur brisées. Appréciant moins encore que ces paroles viennent étayer des luttes de Rabbi libéral ou, pire, leur disputer leur pré-carré. Malgré la désapprobation, malgré la volée de flèches et d'aiguilles vénéneuses sifflant de son propre camp, force est de reconnaître que « roi des juifs » n'a pas démerité. Loin de se démonter, il fait son chemin (de croix) et lègue à sa postérité une œuvre sociétale/sociale très en avance pour son époque. Sa défense éloquente des pauvres et des surnuméraires, quelle que puisse être la couleur de leur sang (cf. la parabole du bon Samaritain), ne déparerait pas aux côtés d'un appel de Yannick Noah ou de Francis Lalane à la fraternité cosmique. De l'Abbé Pierre à mère Teresa, elle soutient la comparaison de ses continuateurs.

Le spectateur moderne ne pourra qu'approuver, faire *chorus*, dire *amen*, souscrire à cet effort pour ébrécher les anciennes tables, pour fracasser ces roches débilantes gravées de codes iniques et surannés - au premier rang desquels la pénalisation de l'adultère, dont seule la femme peccante essayait la sentence - au risque de s'exposer à la colère des foules. Jésus veut ramoner les temples. Il veut, du « peuple élu », détruire le privilège de l'élection - donc le racisme canonique qui le sous-tend, et ne lui fait pas peu de

tort. Étendre le Salut aux nations des gentils, aux puissances des *goyim*, à toutes les classes sociales. Jésus, c'est la génération universelle - la « catholique » - faisant un sort à sa génération Shaddock. C'est la jeunesse Gibis venue prêcher des lendemains d'amour dans un monde laminé par la violence et par l'indifférence. Jésus iconoclaste. C'est déjà lui, Jimi Hendrix, glosant sur l'hymne américain. Et ça, ça plaît vachement, mais alors vachement aux *hippies*. N'est pas Jimi Hendrix qui veut. C'est le souffle vital d'une conscience boulimique, s'ouvrant à la planète entière ; une conscience élargie anticipant sur « l'ère de la communication » lors même que la toile d'Arpanet se tisse entre les bases américaines. C'est l'innocence du « bon sauvage » renvoyé aux épures de l'état de nature - bien que les projections axiologiques soient, pour Rousseau, dénuées de pertinence à l'état de nature (lequel n'est pas « moral »). Jésus, comme le hippie, c'est une bouffée d'air pour ventiler les miasmes du consumérisme ubiqué. C'est l'antidote champêtre aux maladies civiles. C'est la sève sirupeuse des caïeux bourgeonnant, des stolons sporulés venus régénérer une souche agénésique. Vider le trône, rigide comme du bois mort. Il veut l'assassiner, cette société fermée, conditionnée, irreflexive et corsetée. Il brandit l'homme contre la mécanique, la liberté contre l'effort, le partage contre le confort. Les nourritures terrestres, célestes, contre les nourritures de chaînes - le fast-food avarié des supplémentaires d'âme. Tout se passe comme si tout était déjà là. Tout ce qui, plus tard, opposerait les Gibis aux Shaddocks. Tout est déjà contenu dans cette insurrection par deux fois

millénaire ; dans cette substitution des vraies valeurs aux « fosses sceptiques » ; dans cette subrogation de l'altruisme au « tout-à-l'égout ». Un parricide sans crime. Un parricide quand même. Car nos amis *beatniks* ne s'y sont pas trompés. Qu'ils aient choisi Jésus comme figure tutélaire doit se comprendre selon les mêmes raisons qui convainquirent les romantiques - tenants de la technique et du progrès - de se ranger sous l'étendard de Prométhée. Jésus, pour les hippies, est à mille lieues de cette figure réactionnaire que les boy-scouts français peuvent en donner parfois. Jésus, pour les hippies, est à la spiritualité ce qu'est Socrate à la philosophie. C'est d'abord par la guerre qu'ils conduisent sans relâche ni compromis ni concession ni haine aux luddites de l'arrière-pensée, de la pensée de l'arrière-garde, et par le prix fatal qui leur en coûte inexorablement, que les grands hommes entrent dans la légende. L'évhémérisme a, souffrons-le, de beaux jours derrière lui...

(b) Autre sommet de la triade, Bouddha. Bouddha (à ne pas confondre avec Boudu, le clochard pétomane) n'est pas un patronyme, mais plus un titre honorifique. L'usure aidant, Bouddha prendra incidemment valeur de nom. Comme Auguste. Comme César. Comme Vercingétorix. Littéralement, le titre de « bouddha » signifie « l'éveillé ». Il désigne une personne ayant, par sa sagesse (*prajñā*), réalisé « l'éveil ». Logique, vous direz-vous. Jusqu'ici, pas de lézard. La doctrine se complique lorsque interviennent les deux grandes traditions, selon lesquelles il s'accomplit ou bien par l'admission au *nirvāna*, ou bien par la sublimation de la

dualité samsara/nirvana. C'est assez clair ? Au temps pour nous... Qu'on se figure seulement que la révélation bouddhiste implique, en tout état de cause, un « changement d'altitude ». Et ça, c'est très original... Les bouddhas sont légion au firmament indien (ils furent même intégrés à la cosmogonie hindoue comme avatars des dieux). Nous évoquons seulement le plus célèbre d'entre tous. Considéré comme l'archétype du « bouddha pur, parfait » et l'architecte du bouddhisme ; celui qui, dans la fresque occidentale, éclipse tous les autres : Siddhārtha Gautama, aussi nommé « le bouddha historique », à qui l'on doit cette sortie pleine de vérité : « vraiment, la vie se termine par la mort »...

Esthétiquement, bouddha est beaucoup moins « hippie » que Jésus-Christ : il est petit et gros. Il est replet, ventru, bouffi, convexe, bedonnant, adipeux, mol - gradouble. Mais c'est tout calculé. La rondeur de ses traits doit rendre compte d'une harmonie que ne trouble aucun mal. Lisse, bibendum, soyeuse, la forme de bouddha doit être affable et engageante. Elle doit appeler la conversion. C'est un détail élémentaire de physiognomonie. Quand Jésus souffre, bouddha jouit. Quand « Jésus-crie », bouddha ronronne. Surabondance pleine de promesses. Bouddha, c'est comme le Père Noël. Sous son visage porcine s'étale un diabète inquiétant (- mais illusoire, ce qui relativise). Un sourire velouté alignant quarante-deux molaires (censé traduire le bien-être intérieur) déchire sa face de mongolien (qui est une illusion). Ses lobes percés tirent vers le sol, affichant ostensiblement sa fonction dans la hiérarchie sociale. De lourdes boucles les

prolongent parfois ; elles signifient sa caste, son privilège, son rang : celui de mandarin, d'homme d'honneur et d'études. Les estampes de bouddha le représentent généralement en position assise, les jambons ramenés sous lui ; et lui, bouddha, figé sous un grand Arbre-Monde, prenant la pose aux portes de l'éternité. Pour sûr, Bouddha n'est pas des plus actifs, cela se sent. À proprement parler, « l'éveillé » passe le plus clair de son temps à dormir (- donc à vaquer d'une illusion à l'autre).

Son physique de poussah n'arrange rien à l'affaire : double menton, stature amorphe, air velouté, avachi, sans aplomb, Gautama n'envie rien au *consumer* américain dont il semble emprunter tous les signaux - la bière en moins. Visage serein, il médite bonassement, sans s'inquiéter des autres ni du monde ni de lui-même (lesquelles mondanités ne sont au demeurant qu'une illusion des sens - mais vous l'aurez compris. Car le bouddha, lui, l'a compris ; ainsi s'est-il élevé au titre de bouddha). Cela posé, comment comprendre la fascination qu'exerce ce douillet cornac de spiritualité, apparemment si opposé à la figure du Christ, auprès de la jeunesse hippie ? Quel mystérieux secret se cache derrière le succès de bouddha ?

Du révolté, sans doute Bouddha n'a pas l'allure ; mais il en a l'esprit - l'esprit du feu. Ce qui, pour le hippie, est plus que suffisant. Les baba cools se reconnaissent d'abord dans une métaphysique. Or, sur ce point, l'affaire est entendue. La convergence est claire. Bouddha sert un discours qui se

déverse comme un affluent dans le grand fleuve de la contestation hippie. Sa principale contribution à ce courant critique consiste dans l'indifférence aux valeurs matérielles (et à la matérialité tout court ; car tout est illusion) constitutive des logiques de marché. Rien n'interdit toutefois de rechercher d'autres raisons à cette audience, peut-être plus profondes - osons le mot - philosophiques. Plus dirimante que sa récusation des opulences inécessaires serait la forme alternative de spiritualité qui se dessine dans l'ombre de bouddha. Elle tient à cette idée que la religion zen présente un avantage de poids : celui de déboucher sur une maîtrise de soi, un idéal d'autonomie, aux antipodes des religions christiques qui ramènent inmanquablement les « fils » (moutons) du « Père » (berger) à un servage insupportable et redondant (« je suis le serviteur de ton serviteur... »). Pour qui veut « tuer le père »<sup>20</sup>, la réaction

---

<sup>20</sup> D'où vient que le père exas-père ? D'où vient ce goût du parricide ? Que traduit réellement cette volonté d'assassiner l'*arché* (au sens d'« ancien », de « chef »), formulée sans détour, exacerbée par la contre-culture des années soixante-dix ? Réponse au royaume des causalités magiques, fief du freudisme omnivore. Qu'on interroge, avec l'ex-pert, les circonvolutions per-verses de cette fiction per-formative qu'est l'inconscient. Aux dires de Sigmund Freud, cette obsession de refroidir le père et, derrière lui, la Loi que ce dernier per-sonnifie, serait un vestige de l'œdipe (cf. *Leçons de psychanalyse*). L'œdipe, on connaît tous, c'est inscrit dans le marbre au programme du lycée. C'est une chose rebattue,

---

usée jusqu'à la corde, éteinte à force d'avoir servi (et desservi) – nous n'y reviendrons pas. Il est partout, l'œdipe, pour le psychanalyste, autour de nous, en nous, dans chaque acte manqué, dans chaque parole, dans chaque composition écrite, florale ou musicale ; dans chaque roman, chaque conte, chaque forme, chaque film, même les plus innocents. Un motif récurrent, déjà dans le *Roi Lion* où Mufasa meurt à cause de son fils qui finit en ménage avec le sosie (substitut) de sa mère. Dans Spiderman aussi, lorsque Peter provoque la mort de l'oncle Ben pour l'exclusivité de May. Tu peux pas test'. Partout, qu'on nous a dit ! Vient alors se greffer, au cœur du « triangle interdit », le mystérieux « complexe de castration ». C'est l'idée fixe de *Star Wars*, *space opera* dont les protagonistes passent leur dimanche à s'affronter de maître à Padawan pour se trancher l'un l'autre le membre épéiste (cinq ou six fois la trilogie, comptant deux trilogies). Anakin, le Rédempteur, comme Jésus né sans père, et dont le sacrifice doit « rétablir l'équilibre », goûtera au privilège insigne de le perdre deux fois (et sans anesthésie). Va donc pour le complexe de castration. Quel est son origine ? Freud la détaille dans *Totem et Tabou*. Elle serait un dépôt - psychique - de la crainte éprouvée par le retour du père assassiné de la tribu primitive ; ce père despote à qui les fils ont « brisé le cœur » pour dégager l'entrée de son harem. Puis de s'en repentir. Et poser l'interdit, le tabou, le sacré sur les femmes de discorde. Le père revenant incarne l'interdit, trace l'horizon d'un surmoi carnassier, régule l'étau de la culpabilité, indique la faute dont le châtement n'est autre que

prend instantanément une apparence de beaucoup plus avenante. Plus comestible. Moins indigeste. Le bonze a touché juste. Ses prêches vont droit au but, parce qu'ils vont droit au cœur. Il n'y a plus guère à s'étonner, admis dans ce contexte, de ce que Bouddha fasse un tabac.

La question reste de savoir s'il en est bel et bien solvable. Réponse en mille : c'est non. Bouddha désappointe grave. L'absorption de la philosophie zen par la contre-culture ne fut rendue possible qu'au prix d'une distorsion de sens. Elle tient sur un malentendu : pour viser l'autarcie, l'ascèse bouddhiste, intransigeante, engoncé, chaste, érémitique, s'affirme à l'opposé de l'hédonisme hippie, exubérant, festif, jouisseur et partouzard. Reconnaissons à sa décharge que la ligne (de conduite ?) tout en ovale du bouddha Siddhartha - « pur et parfait » - peut certainement prêter à confusion. Disons, pour demeurer dans les confins de la courtoisie la plus élémentaire, qu'elle ne fait pas caution d'un carême sibérien. Qu'importe, par ailleurs. Nous savons désormais, admise la sanction expérimentale du modèle standard, que la matière ne comprend pas la masse comme l'une de ses

---

la... castration. On ne sait pas si c'est vrai, mais ça fait bonne figure dans les dîners mondains... On peut aussi se demander si le complexe de castration n'est pas plutôt, pour tout potage, qu'une réminiscence théorisée du trauma prépuccien de la circoncision rituelle pratiquée sur un Freud de huit jours émoulu par le rabbin du coin... On peut, si ça reste entre nous...

propriétés ; que la masse – incidente - ne lui survient que par frictions des particules élémentaires qui la composent avec le champ des Higgs. La chute des corps n'est pas accélérée suivant leur masse ; de même l'élévation du moine n'est pas grevée par sa charge adipeuse. Mais il y a plus, et beaucoup plus probant. L'enseignement bouddhiste disqualifie encore cet amalgame entre lui-même et la contre-culture autant dans la *praxis* que dans la *theoria*. Si la matière est illusion, les valeurs matérielles itou, lors les hippies luttent contre une illusion, lors les hippies sont pris dans l'illusion contre laquelle ils luttent. Parce qu'ils sont réactifs, lors que le vrai bouddha transcende les antithèses. Se surmonte façon Nietzsche - « par-delà Ying et Yang ». Les hippies, d'autre part, assimilent la méditation à une noblesse de la pensée, cependant même que la méditation œuvre à la suppression de la pensée ; car la pensée est une souffrance. Elle est, pour le bouddhiste, un mal de par sa nature même (désir, jugement, souvenir, projet) ; donc une entrave à la libération. « Bouddher », c'est « faire le vide » ; en quoi les sectateurs de ses multiples redondances et ramifications New-Age parviennent sans trop d'efforts... « Bouddher » n'est pas faire œuvre de révolte ni se sentir le moins du monde heurté par la souffrance d'autrui (s'illusionner d'une compassion alimentée par le mirage d'autrui) : c'est accepter le mal au seul prétexte que le mal n'est rien. Obtempérer, stoïque. Accepter son karma. On pourrait dire qu'à sa manière, le bouddhisme est un nihilisme doux. Un vide qui veut le vide et, dès lors, tourne en rond, décrit des cercles à l'infini. Une volonté auto-contradictoire de l'extinction de la

volonté ; soit une impossibilité logique, un paradoxe, tout comme le fait - paradoxal - que « cette phrase soit fausse » (ce qui est faux, donc vrai). Ce qui est impossible ne peut pas être. Donc l'impossible ne peut pas être. C'est un non-être nécessaire. C'est une espèce de « rien ». Partant, s'il impossible n'est rien, c'est donc que rien n'est impossible... Et nous voilà, imprudents que nous fumes, précipités dans les avens de la souffrance - pardon, de la pensée. Ô Bouddha miséricordieux, lavez nos âmes, on ne nous y reprendra plus...

(c) Le troisième membre du triumvirat céleste n'est autre que Gandhi. On reverse à son compte le prêchi sur la paix, l'amour et tout le *tutti*. Bénies la non-violence et la fraternité universelle. Rebelote pour le bien. Rien de bien neuf. Avec tout de même quelques nuances que les hippies ne relèvent pas toujours. Pourquoi Gandhi ? À cette question, trois ordres de réponse semblent pouvoir être avancées.

Une première cause a partie liée à la nature typiquement pacifiste de la contestation qu'il prône. Gandhi peut de ce fait être considéré comme un pionnier et un théoricien du *satyagraha*, la résistance à l'oppression ; celle-ci prenant la forme de la désobéissance civile comme arme de pacification massive fondée sur le principe philosophique de l'*ahimsa* (la « non-violence »). Cet activisme sans aspérités, sans être politique en soi, contribuera à conduire l'Inde à son indépendance. Plaît aux hippies l'idée qu'un seul peut faire la différence. On a tous à l'esprit l'image de l'« Homme au tank

» (*Tank Man*), dit également « Le Rebelle inconnu » (*The Unknown Rebel*), qui fit la Une des journaux de l'époque. On y voyait un étudiant chinois de 19 ans, pris sur le vif au cours des manifestations de la place Tian'anmen, en 1989, alors qu'il s'efforçait symboliquement de juguler la progression d'un contingent de dix-sept chars d'assaut Type 59 de l'Armée populaire de libération. L'image dit l'essentiel de ce qu'était, ou se voulait, la non-violence : une pression générée par abus de faiblesse. Le non-violent défiant l'ennemi, armé seulement de son courage, de sa jeunesse et de son cœur en bandoulière, abuse de sa faiblesse, et laisse l'ennemi plus désarmé encore. La non-violence constitue désormais une sorte d'objection de conscience, de chantage au suicide. Elle spéculé sur l'humanité de la partie adverse. C'est un pari sacrificiel. Pour les hippies, dont l'innocence foncière ne prétend pas s'embarrasser des pointilleries de contexte, Gandhi figure une sorte de Jésus-Christ modernisé. La non-violence qu'il inaugure découvre une expression nouvelle de l'amour rédempteur ; amour devenu efficace, voire efficient, dès lors que fut acquise sa dimension publique et collective. Une pareille stratégie, grâce à laquelle tout un chacun peut mater les méchants sans coup férir, ne pouvait que satisfaire le hippie aux capacités pugilistiques fréquemment limitées. Remarquons, en incise, qu'un pacifiste cohérent respecte la violence ; mais ne compliquons pas les choses... Un parallèle pourrait éventuellement être tiré entre la renommée mondiale de Gandhi, promoteur de la désobéissance civile, et la récente percée de Stéphane Hessel dans le monde médiatique à titre de père spirituel (et

autoproclamé) des différents fronts d' « Indignés » qui sévissent actuellement dans les grandes agglomérations : Printemps arabes, Printemps Érables, Révolution de Jasmin, *Puerta del Sol*, *Occupy Wall Street*. Hessel qui, par ailleurs, dans sa brochure *Indignez-vous* (tout un programme...) s'en réfère à Gandhi dans un hommage croisé à sa propre personne, afin d'appeler Gaza (ne pas désespérer Gaza...) à militer sans effusion de sang pour la libération de la Palestine (à l'instar de Gandhi, libérateur de l'Inde) ; et cela tout en « comprenant, sans excuser » (formule à la Camus) la riposte sicaire (parce qu'on reste des hommes...). Là s'achève la comparaison - rhétoriquement habile, il faut le reconnaître. Car tandis que Gandhi paiera son impudence d'une incarcération non moins réelle que sa révolte, Hessel, pour sa gouverne, ne pâtira jamais que des louanges mielleuses des chroniqueurs de France Télévision... Dernière remarque, intimement liée à la passion du pacifisme : le hippie est sociable ; c'est là sa moindre qualité. Or, il se trouve qu'on peut encore mettre au crédit du Mahatma Gandhi une formidable capacité à se faire des amis, et toutes sortes d'amis : Gandhi est très « *open* », comme il apparaîtra dans sa correspondance avec Hitler. Entre végétariens, on se comprend. Après tout, « si l'on ne doit pas rendre un honneur souverain aux poireaux et aux oignons, on peut toujours leur rendre quelque adoration particulière ». C'est Malebranche qui le dit.

L'intérêt pris à l'exotisme figure ce pli de caractère qui dit le mieux la rupture du hippie d'avec son fossile de

progéniteur, patriote jusqu'au chauvinisme malgré sa malepeur de l'État. Sa « poursuite du bonheur » se fait en marge du système, par la quête effrénée d'alternatives au modèle dominant ; et ces alternatives, où les chercher, sinon au sein des nations dominées ? Aussi le mode de vie intrinsèquement « hippie » observé par Gandhi n'est sans doute pas sans incidence quant à l'accueil qui lui fut réservé aux USA par la génération des années soixante-dix. Toute aussi exaltante dut sembler sa posture, dangereusement contestataire, épousant parfaitement l'argumentaire de la contre-culture *beatnik*. Gandhi s'inscrit et participe alors d'une vogue inchoative de remise en question de la modernité occidentale. Ses critiques virulentes des diverses formes d'autorité et d'oppression (inclus l'État), lui attirent rapidement la sympathie des jeunes, à la manière dont un Socrate jouait les coqs d'une éphébie trop heureuse de voir ses mentors humiliés par lui. Gandhi aussi eut son effet sur la jeunesse. Gandhi aussi fut accusé de la corrompre. Et introduire à la cité de nouveaux dieux qui n'étaient pas ceux de l'argent. Les bâtisseurs d'avenir lui sont comptables d'un projet révolutionnaire. Du jamais vu. Celui de reconduire la lutte des classes, non plus seulement sur le mode de la production, mais également sur le mode de la consommation. Ce qui se peut aisément faire loin des tonfas, des barricades, des miliciens suréquipés de Babylone, crapuleusement vendus aux temples du consumérisme. Une action symbolique qu'on peut mener sans découcher de sa serviette de plage, la conscience nette, tout en se soleillant à l'abris des calanques. Un confort « optimale » (et aux vastes

femelles) des formes « non-violentes » et peu coûteuses de résistance... À la réserve des jeunes générations, politiquement a-politiques, les idées-phares du Mahatma ont essaimé, influençant bon nombre de penseurs de la cité. Nombreuses sont les mouvances économiques qui lui sont redevables de notions telles que celles d'altermondialisation, de démondialisation, d'alter-nationalisme, de développement durable, et bien d'autres encore. Du personnage, l'histoire retiendra moins les aventures torrides avec un culturiste allemand que les appels vibrants à l'objection de croissance. Gandhi milite pour une gauche buissonnière qui fasse école ; pour un modèle d'autogestion qui s'affranchisse de l'ordre ancien et communique dans la simplicité des yourtes. La grande question ne s'énonce plus comme celle de la conquête du pouvoir, pas davantage de son partage ; c'est avant tout celle de sa défection. Apprendre à se défaire d'une obsession qui n'est que le pendant visible du ressentiment. Venir à bout de la volonté de nuisance. D'abord, tenter, oser l'irraisonnable, multiplier les alternatives ; puis arracher les droits aux expérimentations. Pousser la pierre. Articuler des faits. De jour en jour, se rapprocher de l'idéal. Viande creuse ? La religion est une viande creuse. Elle donne à prendre ses désirs pour des réalités. C'est le sel de la vie.

Cela va sans dire (mais toujours mieux en le disant) : Gandhi, avant d'être un symbole, fut un individu. Les grands principes ne seraient rien s'ils ne s'actualisaient dans la putridité des corps. Ricœur en témoignait : tous les conflits, même les plus spirituels et les plus raffinés, se peignent

finalement dans la confuse cénesthésie. Si les idées sont les cris de la chair, si les pensées sont le soupir des molécules, il faut qu'elles s'y retrouvent. Sentir n'est pas une fin ; encore faut-il que l'homme incarne ses idées. Gandhi incarnait ses idées ; rares ceux qui peuvent en dire autant. On pourrait faire moisson de tous ces beau-parleurs donneurs de leçons, à la morale tendue comme un string rétréci, qui n'ont à leur actif, pour tout haut-fait, qu'une manifestation contre la chasse aux roms. On pourrait en citer, à perdre haleine, la liste est longue, de ces enfants des ligues de vertu parpaillotes, en déclinant seulement les hauts-salaires parmi les éditorialistes. On ferait une pêche miraculeuse de ces papelards rampants ou chlorotiques, antilogies sur pattes, en écoutant le grésil acoustique des écholaliques cruches lisant les actus littéraires des compagnons de France-Sphincter. On pourrait jauger la valeur ou la fausseté, des « philosophes », « artistes », « intellectuels » de Prisunic, à l'aune de leur faveur auprès des princes et de la presse. Nous n'en ferons rien. Les recenser serait déjà leur rendre hommage ; et l'on ne tire pas sur les ambulances. Gandhi, lui, n'avait pas de ticket. Pas de rond de serviette sur les plateaux estampillés de la famille Drucker ; pas d'atoll réservé pour inonder la mer de Hertz. Respectueux des préceptes de la philosophie indienne, l'homme s'arrangeait d'une existence modeste. L'aurore venue le contentait d'une aumône de lumière. Il priait chaque matin dans la blancheur liliale de l'aube ; offrait, au grand midi, des mandalas aux bouddhas exténués d'une plénitude sacramentelle ; se recueillait encore le jour mourant, tandis que les cassines se percent de lames de soleil

où l'on voit s'agiter d'infinis corpuscules. L'amour, mais sans la naïveté. L'amour aussi comme rhétorique de lutte. Pionnier de la grève de la faim, le sage aimait à pratiquer des jeûnes de longue (et forte) haleine, tout à la fois pour se récurer l'âme et comme moyen de protestation. - Pourquoi « pionnier » ? Et les martyrs, c'est du pâté ? Ingrat ! Elles faisaient quoi les saintes posthumes ? Les religieuses canonisées ? Les sœurs béates ? Mariam Baouardy, Wanda Boniszewska, Thérèse Neumann et Louise Lateau, la liste est encore longue : toutes n'ont-elles pas suffisamment versé dans la diète curative ? Leur suicide maquillé n'était-il pas le comble de l'*Imitatio Christi* ? Grève de la faim, pour l'homme, pour fléchir Dieu. De quel droit leur dénier-on la primeur symbolique de cet ultime dessaisissement ? Mourir d'amour et d'eau fraîche - littéralement, d'inanition - pour éponger nos crimes, n'était-ce pas suffisant pour les légitimer devant Gandhi au titre de « pionnières de la grève de la faim » ? Malgré les apparences, le doute est de rigueur... les sœurs n'ont jamais pratiqué cette forme de chantage. Pas sans arrière-pensée. Osera-t-on faire valoir que leur démarche, à défaut d'oblation, de purification et autre rédemption, s'assimile étrangement et plus prosaïquement à une pratique de restriction compétitive ? Une sorte de potlatch à marche renversée, de conflit mimétique accru par le huis-clos, éminemment propice à se polariser sur les valeurs les plus austères du christianisme déformé : déprise du corps, haine de la chair et des péchés de chair. Une concurrence exacerbée à la faveur de l'uniforme, vecteur d'émulation. Ainsi, ce que les militaires « se prouvent » à l'entraînement,

les écoliers aux examens, les nonnes le font valoir dans la piété (bigoterie), dans la souffrance (stigmates) et dans la diète (désincarnation). Pas son truc, à Gandhi... Les ascèses de Gandhi sont d'abord politiques, et ne ressemblent en rien aux concours du couvent. La piété flagellante des nonnes trahissait bien plutôt qu'elle ne la recouvrait la culpabilité latente d'un saphisme contenu - resurgissant souvent sous les atours de l'hystérie, pardon, nous voulons dire « stigmates ». N'étaient les roueries du *karma*, Gandhi se la coulerait encore, son harmonie méditative n'aurait jamais connu d'orage. Tout juste, en fait d'agitation, que les émois des mains courantes de son *ashram*<sup>21</sup>. Ce mode de vie sans grande passion mariait la spiritualité locale aux canons éternels de l'autosuffisance et de l'ataraxie. Gandhi aimait fabriquer à la main ses propres cache-misères - le traditionnel châle et le *dhoti* indien. Cela de plus à mettre au compte de ses affinités avec les *haystacky people*. Gandhi ne fuyait pas le monde ; il le voyait de loin. Mais le monde rattraperait Gandhi...

Le monde, le temps, la politique. Lors, une autre manière de comprendre la consécration de Gandhi au sein de la communauté hippie sera de raccorder cet engouement à des appréciations d'ordre historique. Son démarrage en chapeaux

---

<sup>21</sup> Le mot désigne, dans l'Inde ancienne, une sorte d'ermitage communautaire reclus dans la nature, au sein duquel les sages vivaient dans la paix intérieure et la tranquillité, loin de l'agitation du monde.

de roue devrait beaucoup à un concours de circonstances ; en fait, un sacré coup du sort. Du point de vue américain, son cheminement semé d'embûches peut être lu comme une espèce de *revival*, de *remake* exotique de la révolution américaine. Tout commence peu ou prou selon le même motif (car *bis repetita placent*) : Moïse élevé chez Pharaon retourne libérer son peuple. Notre homme à nous, Gandhi, va faire ses classes en Angleterre, puis, de retour en Inde, prendra la tête des colonnes de fermiers et de travailleurs pauvres afin de protester contre l'augmentation des taxes, portant sur la scène internationale la lutte contre les oukases coloniales imposées par les Britanniques. Parmi ces taxes iniques, la principale portait sur les quotas de sel ; d'où la « marche du sel » ; d'où la « révolte des esclaves »... Il faudrait être aveugle pour ne pas goûter l'analogie... Et sourd pour ne pas la voir... Pas de quoi se perdre en conjectures avec les infinis de Cantor ; ni fendre, en adélite, les mystères de la voûte pour savourer le déjà-vu. Qu'on substitue le thé au sel - une denrée pour une autre -, et nous avons la poudrière de la guerre d'indépendance. Derrière le parcours de Gandhi, l'Américain bisse son histoire. Il en redemande, de son histoire - pas comme l'Européen, le pénitent, l'augustinien fils de l'Église pour qui l'histoire est tributaire d'une logique expiatoire. Il revit l'âme de son pays. Il exhibe son drapeau. Il lui fallait bien ça, au hippie d'Amérique ; car le hippie, quoiqu'il en dise, n'était pas dupe : l'anti-consumérisme est un état d'esprit, pas une révolution. Il se savait un révolutionnaire sans cause. Pour la révolution, il était né trop tard. Il était comme un invité qui se pointait, sans

doute, en retard à la fête, mais juste avant que toutes les tables ne fussent débarrassées. La prise d'indépendance des empires coloniaux lui offrait opportunément un lot de substitution. Une révolte à conduire, en spectateur peut-être - mais une révolte à vivre. On ne crache pas dans la soupe...

Jésus, bouddha, Gandhi. Question idole, on pouvait faire son choix. On ne faisait pas de chichis pour puiser dans les plats. Il y en avait pour tous, pour tous les goûts, tous les dégoûts. La religiosité hippie ne faisait pas dans la disquisition. Le festival était sa messe, le LSD son hostie consacrée pour les impanations, les « aquariums » les temples de l'opium des sens, catalysant des rondes de putrides éléments qui conduisaient aux antipodes de l'entendement. Et tous vaguaient dans ces Éden qui les portaient à d'odoriférants délires. Un syncrétisme hospitalier trempé dans les embruns des psychotropes, dont la doctrine se réduirait aux deux préceptes : amour et spiritualité. Leurs guides, leurs rites, leurs transes, leurs communions ; les insoumis braquaient tout cela contre le monde immonde de la consommation. Tout cela était fort bel et bon... mais plutôt à côté de la plaque. Car le hippie, dans sa dénonciation sans concession de l'infamie matérialiste, s'est finalement abandonné au piège des apparences qu'il croyait écarté. Il s'est taillé l'œillère du militant. Son œil critique est parti en sucette, multipliant les points aveugles. Halte-là ! Que va-t-on dire encore ?

Rien qui ne fasse péter la logique. Un paradoxe de plus ; on s'habitue. Il est commun de dénigrer le caractère « pratique et terre à terre » de la société dans laquelle nous vivons. Mais ce reproche est-il objectivement fondé ? La société marchande est-elle vraiment matérialiste ? Ne serait-ce pas, bien au contraire, qu'elle tend de plus en plus à tout « dématérialiser » ? L'argent offre un exemple saisissant de cette sublimation contralchimique (transmutation de l'or en rien), étroitement appariée aux progrès des technologies. La monnaie « matérielle », « réelle », l'espèce « sonnante et trébuchante » (« espèce » vient de « épices », ancienne devise), la précieuse galette de métal frappé à l'effigie du roi ; bref, l'or et l'argent qui sont aux marchandises ce que les mots sont aux idées - soit une monnaie d'échange - le cèdent progressivement aux billets de banque, purs symboles s'il en est<sup>22</sup>. Cette première phase du processus se concrétise en

---

<sup>22</sup> Economie réelle, économie virtuelle. L'agriculture le cède au culte à la faveur d'une absorption de la matière par le symbole. Saint-Augustin relate comment, dans la mythologie gréco-romaine, l'Argent avait été divinisé sous le nom de Ploutos. Ploutos était l'enfant de Déméter, laquelle, à Rome, se confondait avec Cérès : on ne pouvait mieux transcrire l'idée que « Terre » était la mère de toutes les richesses. Or à Carthage, poursuit l'évêque d'Hippone, le Panthéon était tout différent : le dieu Argent n'y était ni romain ni grec ; il débarquait de Phénicie ; et comme les Phéniciens s'étaient acquis l'aloi d'un peuple commerçant, ce dieu triomphateur attestait à lui seul d'un changement de paradigme, du

Occident par le truchement de la lettre de change, intronisée lors des Croisades par les plus roués des banquiers : les Templiers. Avant de s'embarquer pour la terre Sainte, les pèlerins sont conviés à confier leur pécule dans les chambres de l'Ordre. Ils perçoivent un retour un engagement dûment signé que ce pécule leur sera restitué jusqu'au dernier centime ; cela quel que puisse être le comptoir du maillage Templier. Jusqu'au dernier centime ; car jusqu'alors, le christianisme proscrit l'usure (c'est ce pourquoi les juifs assumaient la fonction et la réputation attenante ; notons que la Torah proscrit aussi l'usure). Entre ceux des fidèles qui périssaient en route ou dans le fracas des combats, bien peu furent ceux qui s'en revinrent et réclamèrent leur dû. De là l'enrichissement exponentiel de l'Ordre, légataire officiel. On sait la fin tragique qui lui fut réservée. La seconde grande étape du processus de vaporisation des biens (et des personnes) fut le passage au chèque, puis à la carte bancaire, dont l'emploi généralisé aboutira bientôt à rendre obsolète les pièces et les billets. Quand les salaires, les rentes et les traitements sont transférés de banque en banque à la nanoseconde ; quand tout s'écrit en caractères binaires, pixélisés sur des écrans de fumée ; quand la richesse virtuelle transite par des jets de photons d'un terminal informatique à l'autre, qui, dans l'avenir, songera encore à mettre la main au

---

glissement de l'architectonique rurale à l'administration hors-sol de la finance - devenue spéculative dans le monde d'aujourd'hui. Mais qu'était-ce donc que ce faux dieu ? On l'appelait Mammon.

portefeuille ? On voit déjà fleurir pour les *Smartphones* de ces applications qui permettent de payer sans même avoir à composer son code. On peut s'acheter, collectionner les cartes de crédit comme les Américains qui s'en font des chapelets, et rembourser avec sa carte téléphonique ; puis se racheter une carte téléphonique avec sa carte bancaire. Les cartes se renvoient l'une à l'autre. La carte d'identité a fusionné avec la carte de crédit. C'est arrivé comme ça, sans trop qu'on sache comment. Nous sommes devenus des cartes ; nous sommes des cartes vitales. L'exemple est éloquent ; ce n'est encore que l'arbre qui cache la forêt. Nous n'avons plus affaire à des choses matérielles, nous dialoguons avec des signes. Nous existons par des symboles ; et ce sont eux que l'on perçoit, que l'on échange, que l'on respecte. On n'achète pas une veste, on s'approprie une marque. On n'achète pas une montre, on arbore le fétiche de sa prospérité (pour Séguéla, la preuve que l'on n'a pas « raté sa vie »). Ce qui caractérise le mieux l'économie virtuelle se répercute bien au-delà des ziggourats et de la finance spéculative. Cette caractéristique innerve autant les univers du luxe, que de la mode, de la gastronomie, du sport, de l'art ou de l'immobilier : c'est la rupture définitive entre valeur et coût (pour Marx, entre valeur d'usage et valeur marchande). Les accords de la Jamaïque rompant, enfin, le garde-fou de Bretton-Woods<sup>23</sup>, les principales monnaies ne sont plus

---

<sup>23</sup> L'accord de Bretton-Woods proclame l'indexation du cours de la monnaie sur la valeur de l'or (l'étalon-or), limitant de ce fait les fluctuations spéculatives et la tendance des

même reconvertibles en or. Commence la loi de l'argent-dette, dont la valeur est *dite* par les agences de notations. Crédit. Croyance. Confiance. Les maîtres mots qui dérèglent le monde. Car c'est - en France depuis la loi de 1973 - de la *confiance* que les marchés placent en la solvabilité d'un pays que dépend sa richesse, non plus de sa richesse. Conséquence du *rapt de la démocratie* par « l'ennemi sans visage » (le monde de la finance), le mythe lui-même est retourné dans ses ornières sous l'uniforme du *story-telling*. Le politique *tweet* et *re-tweet* en martelant du poing - ô l'impuissant ! Depuis l'aube des années cinquante, la société de marché produit ainsi moins des objets que des symboles se référant à des objets virtuels. Le potentiel mord chaque jour un peu plus sur le réel. Le néant dévore l'être. Des abstractions telles que la « dette souveraine » font plier les États. La dette dont il faut s'amender a pris la place du péché génétique qu'il nous fallait expier (le mot « dette », « *schuld* », est synonyme de « faute » en bon allemand). N'en déplaise aux hippies, nous ne sommes en rien malades d'une vésanie matérialiste. Les hippies font chou blanc, qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur joint. C'était bien mal

---

banques à générer des fonds avec des coffres vides. L'accord fut révoqué en 1971 au profit du « régime des changes flottants » qui spécifie au jour le jour la valeur des monnaies. John Kennedy, seul président américain déjà suffisamment pourvu pour ne pas requérir le sponsoring de la banque fédérale, regrettera amèrement sa tentative pour rétropédaler. Les cimetières prennent ce qu'on leur donne...

interpréter la société de marché que de la croire absente de religiosité. Elle en est l'achèvement, le paroxysme et la caricature. Notre monde déserté par Dieu n'en est pas moins croyant ; il n'a fait qu'échanger la scolastique pour la spéculation. Une chimère pour une autre. Les coquecigrues volent toujours haut sous les nuages...

## ***Le rasta***

On côtoie tous les jours de ces hurluberlus flottants dans leurs vêtements trop larges, les *dreadlocks* odorants sous leur bonnet veiné de bandes aux couleurs de la Jamaïque ; la silhouette filiforme, l'œil cramoisi, la clavicule congestionnée par des années à supporter des basses et des Ghettos-blasters. Faut dire aussi qu'ils ne passent pas inaperçus. Et malgré tout, nous ne rendrons que très imparfaitement justice à cet effort de singularité. Dans leur démarche très près-du-sol et leur message de paix, on a fini par associer dans un même sac de nœuds communautés hippies (à l'origine, riposte pacifiste aux méfaits de la guerre et de la société de consommation) et confréries de rastafari (à l'origine, secte authentique œuvrant pour la cause noire-américaine depuis les années trente). Il y a bien lutte, contre-culture dans les deux cas, mais rien de commun ni dans le style, ni dans l'éthique, ni dans la cosmétique, ni dans la religiosité, ni dans les préoccupations, ni dans les fins visées par les mouvements. Le rasta n'est pas au profil africain ce que le hippie et au profil caucasien. On trouve

d'ailleurs des rastas blancs (il y avait bien des juifs antisémites...). Il y a urgence à corriger le tir. Non, les rastas n'ont pas toujours été gaillards à faire des ronds de fumée sur les trottoirs ; à s'esclaffer avec les volutes de bédouin sur la musique *Jammin'* de Bob Marley, disant « mon frère » et prédisant entre deux taff' la chute de la Grande Prostituée. Avant sa diffusion auprès du grand public via la musique, et notamment via Bob Marley ; avant la « marche pour les droits », que signifiait pour un individu se réclamer du rastafarianisme ? Une piqûre de rappel...

Des innombrables énigmes que nous propose la Bible, l'une parmi celles qui ont le plus frappé l'imaginaire des peuples abrahamiques en quête de références au cours des derniers siècles est le mystère des prétendues « tribus perdues » de Canaan. Même l'Ancien Testament, quoi qu'il consigne par ailleurs une somme précieuse et notamment précise de données relatives à l'historiographie tribale des juifs, ne fait, pour ainsi dire, nulle part mention de ce qu'elles auraient pu devenir une fois quittée la Palestine. Leur sort se perd dans l'ombre, comme éclipsée par l'éclat de leurs sœurs. On sait par l'Écriture que les tribus méridionales sous l'égide de leur patriarche Judas et de Benjamin survécurent à leur fuite, suivies d'une grande partie de la tribu de Lévy. Notoirement obstinées, inflexible, et (nonobstant deux-trois écarts bénins) fidèles aux prescriptions de Dieu et de la Tradition, elles résistèrent tant bien que mal aux innombrables vicissitudes qui les frappèrent au fil des âges. Elles survécurent au traumatisme

de l'Exil à Babylone, puis à la destruction de leurs temples et de leur capitale, Jérusalem, par les Romains. Elles réussirent l'exploit de maintenir intègre leur culture malgré la dispersion (*diaspora*) de leurs membres aux quatre coins de l'Ancien Monde ; elles tinrent tête à mille ans d'oppressions raciale et religieuse, d'émigration forcée, tout comme, bien sûr - car nous avons gardé le meilleur pour la fin - ils réussirent à échapper à la menace du génocide au XXème siècle. Elles sont le peuple juif - séfarade, ashkénaze - aujourd'hui conquérant (pour ne pas dire colon), réunifié et rétabli comme peuple à part entière lors du procès de Jérusalem. Ôtées de leur romance, revisitées par l'archéologie, passées au crible de la zététique, leurs pérégrinations n'en constituent pas moins un véritable hapax sur le plan historique. Unique. Mais plus personne ne s'en étonne : les questions sans réponse disposent sur l'esprit prospecteur de l'être humain (ancien chasseur, guetteur de signes) d'un pouvoir d'attraction bien plus considérable que les faits inertes ; or, il y en eut suffisamment pour décréter que la survivance des tribus égarées devait en faire partie. Bien peu de choses peuvent se vanter d'avoir été « redécouvertes » aussi souvent que ces fameuses tribus. C'en est devenu une martingale, un marronnier, un mythe régulièrement percé. Un peu comme la fonction des pyramides (il faut beaucoup d'érudition pour finalement s'apercevoir que nul ne sait ce qu'est une pyramide), le gène de la violence (probablement voisin du gène de la bêtise), le

mouvement perpétuel<sup>24</sup> (une quête naïve héritée du Quattrocento), le mystère de Carnac, des *Crop Circles*, du

---

<sup>24</sup> En termes de physique (précision nécessaire pour écarter la confusion avec son analogue dans le domaine philharmonique : *perpetuum mobile* ou *moto perpetuo*), le « mouvement perpétuel » renvoie à l'idée d'un mouvement capable de durer éternellement dans un système sans apports extérieurs, ni d'énergie, ni de matière ; donc autonome au sens plénier du terme. Le mouvement perpétuel trouve une première formulation (quoi que purement spéculative) à travers le Premier moteur non-mu aristotélien, acte circulaire pur, c'est-à-dire sans puissance, et circulaire puisque parfait. Il s'agissait d'obtenir à l'avenant un « moteur perpétuel », source d'énergie tirant parti d'un mouvement perpétuel comme source d'énergie se recyclant elle-même. Une telle machine serait potentiellement à même de fournir indéfiniment de l'énergie et de la réutiliser sans déperdition (surunité). *Causa sui*. Bref, Dieu dans la machine. Depuis la Renaissance, de nombreux inventeurs ignorants des principes de la mécanique (dont celui d'entropie) se sont brisé les dents contre l'impossibilité d'élaborer un mécanisme répondant de ces attentes. Au nombre des savants à s'être, en vain, penchés sur la question, le plus illustre est certainement Léonard de Vinci. Lui-même devait échouer. Théoriquement, le mouvement perpétuel existe, et c'est le principe d'inertie formulée par Newton (les forces s'exerçant sur un corps isolé en mouvement rectiligne uniforme s'annulent et ne sont pas dissipatrices).

poids des corps ressuscités ou du sexe des anges. À croire qu'on s'était passé le mot. Au cours des siècles, elles ont été diagnostiquées sous une multitude d'apparences et dans un nombre incalculable de pays. Démasquées, confondues, trahies et re-trahies, pour tour à tour se retrouver en la personne des indigènes et des peaux rouges, chez les Tartares des steppes, puis en Afghanistan, au Sahara, en Chine et au Japon. Ça fait du monde... Aussi, comme l'écrivait au début de ce siècle un historien anglais, A. M. Hymason, « Aucune race n'a échappé à l'honneur, ou au soupçon, d'être considérée comme la descendante des sujets de Jéroboam ». On a même affirmé - avec tout le sérieux que recommande

---

Théoriquement seulement ; car il n'existe aucun « corps isolé » - à l'exception bien sûr de la Monade suprême selon Leibnitz, du Dieu de Spinoza, de la Nature, de l'Univers ou quelque nom qu'on lui prêtera, du fait précisément que rien n'existe - par définition - au dehors de lui-même. PS : Pour une approche démystifiée de la Substance (Monade suprême ou Dieu selon Leibnitz), apprécier dans le style la lumineuse définition dont nous en gratifie Martial Guérout dans *Leibniz, Dynamique et métaphysique* : « Unité absolue mais non indivisible au sens où le sont les *primitivae simplices*, la substance est l'absolu pour le relatif, tandis que la *primitiva simplex* est l'absolu absolument pris, qui exclut tout rapport à un relatif, et même toute détermination par le moyen de la négation même du rapport à un relatif, cette négation étant encore elle-même un rapport ». Si vous avez compris, vous avez sûrement tort.

ce genre de déclaration - qu'elles ont joué un rôle dans la disparition de l'Atlantide... Les tribus disparues, c'est un peu l'ordre des Rose-Croix. Elles sont partout, nulle part. Mais elles existent ; et plutôt deux fois qu'une.

Sans doute vous qui lisez ces lignes avez déjà compris où nous voulions en venir. Eh oui... Vous avez mis dans le mille. Le rastafarianisme, à ses débuts, ne se voulait rien moins qu'une énième résurgence des tribus disparues. Dans les Antilles, à l'autre extrémité du globe, le jeune mouvement prétend tenir de l'acréée bouche de Dieu que les Noirs sont les descendants directs ou, tout du moins, la réincarnation des tribus perdues d'Israël. Rien que ça... La secte vit le jour en 1918 avec l'Association pour l'Union et le Progrès des Noirs fondée par l'évangéliste américain Marcus Garvey qui, sous l'inspiration peut-être de la *Déclaration de Balfour* qui promettait aux juifs un foyer national en Palestine, se ferait l'avocat d'un retour triomphal des Noirs, frétés par le commerce triangulaire dans l'hémisphère occidental, vers leur terre de cocagne, l'Afrique. On a souvent fait remarquer qu'un tel programme (ce « droit au retour » celui du *bis*) avait beaucoup à voir avec le sionisme historique, dont il s'inspire très largement. D'une part, par mimétisme : si « eux », pourquoi pas « nous » ; et d'autre part, par exemplarité. On ne change pas une stratégie qui gagne. Les émules de Garvey misent donc à plein sur les similitudes. De fait, les circonstances étant les mêmes - persécutions, déni de droit, ghettoïsation -, les revendications ne pouvaient qu'aboutir. À titre de comparaison, l'idéal

prophétique de l'*Eretz Israel*, profitant paradoxalement de la pression de l'antisémitisme européen et des idéologies nationalistes, se voit, de désir religieux, reconverti en projet politique... et parvient à ses fins. À son exemple, le « sionisme noir » - nom sous lequel fut souvent désigné le mouvement de Garvey -va entreprendre de fédérer les Noirs d'Amérique et des Antilles autour d'une identité et d'une philosophie commune. De même leur confère-t-il un objectif à la fois politique et religieux, synthétisé par les slogans : « l'Afrique aux Africains » et « un seul Dieu, un seul but, une seule destinée » (qui rappelle une autre devise). Si les idées de Garvey n'eurent pas d'abord un grand retentissement aux États-Unis, elles s'acquirent en revanche une popularité extraordinaire en Jamaïque. Elles y subirent un important remaniement dans les années 1930, lorsque Ras Tafari Makonnen (plus tard connu sous le nom d'Hailé Sélassié) accéda au titre d'empereur d'Éthiopie. D'une portée considérable pour les Abyssiniens, ce sacre fondateur fit impression sur les disciples jamaïcains de Garvey qui prirent très au sérieux les titres subsidiaires du nouvel empereur : « Roi des rois », « Lion victorieux de Judas », « Élu de Dieu », etc.

Tous les récits se plient à des structures. Ces structures préexistent aux récits qu'ils informent, et tout récit les restitue. Ainsi de l'idéologie trifonctionnelle mise en valeur par Dumézil. Une structure essentielle des religions abrahamiques, peut-être même de toutes les religions (le bouddhisme également attend son Maitreya) est celle du

Rédempteur prodigue. Peu au courant de la géographie de l'Afrique, les masses pauvres de l'île et, en particulier, les habitants des bidonvilles de West Kingston, n'attendent pas longtemps avant de concevoir en leur empereur le messie putatif qui sauverait les tribus perdues de leur Exil et les reconduirait chez elles, en Canaan, sur une terre paradisiaque d'Afrique (*mutatis mutandis*, Salt Lake City sera celle des mormons). Par suite, le mouvement Ras Tafari - nom sous lequel il se présente désormais (le terme « Ras » signifiant « Prince » en amharique et « Tafari » étant le nom de famille de l'empereur) - promet à ses disciples et sectateurs la liberté et le salut, nourrissant ces croyances d'un déluge de *credo* extrapolés de citations bibliques. Ainsi apprendrait-on que les dix tribus perdues - qui se sont retrouvées - ont été condamnées à l'errance et à l'esclavage parce qu'elles ont transgressé la loi divine ; que, par ailleurs, l'homme Blanc est ontologiquement inférieur à l'homme Noir (de là notre allusion préliminaire aux rastas Blancs) ; qu'un jour viendra à la faveur duquel l'homme Noir prendra sa revanche en faisant de l'homme Blanc son serviteur (il n'est qu'à prendre son mal en patience) ; que l'actuelle Jamaïque est l'Enfer de l'homme Noir et l'Afrique/Éthiopie son Paradis à conquérir ; et pour finir que l'empereur Haïlé Sélassié, seul descendant du roi David, n'est autre que le Dieu vivant. Le Corps Royal, l'Empereur-Dieu, autre structure universelle ; celle-là mise à l'étude dans les travaux de René Girard (cf. *La violence et le sacré*). Certains propos tenus par les Rastafariens, - à savoir, par exemple, que l'empereur a juré « mort aux Blancs » (aux « leucodermes »)

ou qu'il a ourdi la révolte des Mau Mau -, n'ont sans doute pas manqué de causer à celui-ci un profond embarras. Tous les icônes finissent victimes de leur succès ; et l'on ne peut rendre l'homme coupable des excès de son prochain. Nul, après tout, n'est gardien de son frère... Lors de leurs défilés, les partisans d'Hailé se reconnaissent au drapeau bariolé de l'Éthiopie qu'ils agitent sous les cotillons, ainsi qu'aux encadrés géants du monarque adulé, transbahuté comme une réclame ambulante. On peut soutenir que d'une certaine manière, la secte Ras Tafari se sera fait le précurseur du mouvement pour les droits civiques ; un activisme qu'elle aura devancé de quelques décennies. Le soutenir, sans doute, le recul le permet ; avec prudence toutefois, dès lors qu'on ne reconnaît pas à la communauté d'attitude ni d'initiative notoirement militante.

La secte sut en revanche élaborer avec hardiesse sa propre conception de la religion. C'était tout vu, cela s'imposait, on connaît la rengaine, très « marxiste » en fin de compte : « l'interprétation donnée par l'homme Blanc de la religion est un leurre destiné à empêcher les progrès de l'homme Noir ». Un curieux amalgame de notions judéo-chrétiennes auxquelles s'ajoutent des éléments issus de cultes tribaux africains. Le métissage, c'est mieux à deux. Aussi apparaît-il, au terme de cette relecture, que l'interprétation du christianisme la plus admissible serait celle qu'en donnerait l'Église copte. Cela pour des raisons très éloquents : parce que celle-ci est née en territoire d'Afrique, et qu'il se trouve que la moitié de la population d'Abyssinie

en fait partie. C'est sans réplique. Sûr, clair et pertinent. Un argument qui vient à bout de tous des pyrrhonismes les plus incurables. La nostalgie des limbes heureux d'avant la Chute - troisième structure œcuménique de la pensée, celle de l'Âge d'Or, de la matrice, de l'empyrée platonicien - se décline en substance dans la recherche de l'Éden africain. Ce désir d'évasion que suscitent fatalement les calices du présent se traduit également chez les rastafariens par une consommation mirobolante de « ganja », une drogue carabinée à l'odeur caractéristique, ayant des effets analogues à ceux de la marijuana. Une sorte d'hécatombe pour les neurones. Qui vous laisse fort d'un cerveau gourde, la pensée cheminant d'une pétulance atone. À l'image des chamanes qui s'en servaient comme « exhausteur de transe », les rastas authentiques ne tarissent pas d'éloges quant aux vertus apagogiques qu'ils prêtent au psychotrope. Ils se disent convaincus, Bible à l'appui, d'avoir affaire à une « herbe sacrée ». L'herbe part en fumée. La fumée monte au ciel emportant avec elle une parcelle de leur âme éthérée. Âme qui voyage dans les embruns avant de regagner son gîte, sa prison corporelle. Fumer : plus qu'un hobby, un art de vivre. Le fermage du ganja, élevé en serre hydroponique, se fait ainsi le centre névralgique d'une véritable économie parallèle. Certains des membres de la secte gagnent leur vie en cultivant ou en vendant de la ganja ; tant et si bien que la police jamaïcaine, aussi probe qu'efficace, se voit parfois contrainte de pratiquer quelques descentes pour amuser la galerie en affectant régulièrement de démanteler les plantations illégales. Pour exhiber plus ostensiblement leur

désapprobation et prêter à celle-ci une dimension plus « sociale », les rastafariens « pur jus » se laissent pousser la barbe et les cheveux, conformément à la coutume israélienne, et expriment leur révolte envers leur statut d'apatrides en adoptant un mode de vie « antisocial », refusant catégoriquement de se plier aux règles de rigueur en Jamaïque : ils boycottent le mariage, ne votent pas lors des élections, et se rassemblent dans leurs chapelles privées pour célébrer les fêtes éthiopiennes des lagunes et des côtes en lieu et place de celles de la nation. Le temps allant, au fur et à mesure que la tendance s'éloigne de ses origines, elle se voit peu à peu spoliée de son fondement philosophique et religieux pour ne plus consister qu'en un ensemble de symboles privés de référents, des signes ne renvoyant à rien. L'histoire des modes est trop humaine pour présumer de l'absolu de la ligne droite. De cette histoire complexe et sulfureuse, la culture populaire n'a ainsi préservé que les traits de surface : le bob, les fringues, le beat et le pétard. C'est actuellement la panoplie du rasta du tramway. Arsenal vide, pur « appar-être » qui se diffuse par capillarité. Grégaire et sans arrière-pensée. Histoire d'en remonter aux autres. Tant pis pour le folklore. Pardonnons-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font...

## ***Le biker***

*Ex nihilo nihil fit.* Tout mouvement de fond a sa cause politique. En marge des hippies (lutte pour la paix

universelle) et des rastafaris (lutte pour les droits civils), la débandade morale militaire de la guerre du Viêt-Nam inspire une troisième frange de marginalité : les motards d'Amérique (lutte pour la reconnaissance des sacrifiés de la nation). La défaite de la guerre fut d'abord celle d'une propagande : celle d'un complexe militaro-industriel pourtant très actif à la Maison-Blanche et dans le cercle des médias, mais incapable de maintenir l'exaltation patriotique sur la durée. À trop chaptaliser son vin, elle finirait par le rendre imbuvable. Tout cela n'avait pourtant pas si mal commencé. La guerre contre les Russes était restée jusqu'à ce revirement une guerre éclair, sans (trop de) pertes côté américain ; une guerre ponctuelle et par procuration, jalonnée d'escarmouches au demeurant trop brèves pour susciter une véritable remise en question. Bref, acceptable - selon les critères bien compris de Kissinger. Une guerre à la Kouchner. On s'en allait, fleur au fusil, pour revenir les pieds devant. C'était un lourd tribut. Mais ça valait la peine. On était des héros mourant de leur belle mort. Le fiasco du Viêt-Nam sonnerait bien vite le glas de cet état de grâce. Il faut saluer, comme le fera Kubrick dans *Full Metal Jacket*, le rôle des reporters de guerre dans cette prise de conscience, eux qui permirent à l'Amérique galvanisée de découvrir le pot aux roses. Bavures, massacres, bombardements, pluies de napalm, déluges de phosphore blanc passèrent progressivement de la légende à l'abstraction, de l'abstraction à la rumeur, de la rumeur à la couleur. On décida alors que la guerre était sale (de plus, elle était chère). On cessa d'adhérer au génocide niakoué. La guerre de l'opinion, la guerre

morale était perdue. La guerre tout court devrait l'être bientôt. Ainsi, de même que l'armée napoléonienne avait été défaite par les hivers frigorifiques des immensités russes, les GI souffraient la touffeur des jungles. Les fièvres s'abattaient par vagues d'épidémie, la vie se dégradait. C'était à n'en plus finir, et, par ailleurs, nul n'en voyait plus la fin. La fin, donc, était proche. Marais, tourbières, mangroves, estuaires, lagunes, baïnes, marquèrent le pas de l'infanterie. Elle n'irait pas au-delà. Pas même pour des violons tziganes et des danseuses flamenco. Les survivants, désabusés, reçoivent les ordres de repli. S'esquivent sur la pointe des rangs. L'armée, qui s'était enlisée, se retire de Saïgon comme la marée fuyant le sable chaud...

« *US go home* » ! Une honte. Une débandade. Un traumatisme. Dont les séquelles ne se font pas attendre. Les motards en sont une ; nous allons voir en quoi... Ainsi la guerre termine en eau de boudin. La soldatesque, déconfite, retourne à ses pénates. La descente au tarmac est une nouvelle épreuve, la plus terrible certainement. Les vétérans de la guerre du Viêt-Nam, loin d'obtenir de leurs compatriotes le respect du guerrier auquel ils s'attendaient, récoltent les railleries de l'opinion venue se faire entendre. La foule rouscaille, au bas des marches, d'une rumeur inquiétante. Les quolibets fleurissent en guise d'acclamations. Les critiques pleuvent. On les inculpe pour bain de sang, on les appelle bouchers, on rivalise de mauvaise foi. *Vae victis* : vaincus, ils sont disqualifiés. Tant de morts inutiles – pour... quoi ? Pas même un puits de

pétrole ? Aux fourches, citoyens ! Faisons un sort à cette mauvaise engeance !

Aussi ardente la haine que la passion des premiers jours. Tant de ressentiment dissimule mal les troubles d'une autre bataille, une qui se joue ailleurs, en profondeur, dans les méandres de l'inconscient collectif. L'enjeu ? La fierté nationale. L'innocence reconquise. La résilience d'un peuple qui sait, pour guérir ses blessures, devoir se dissocier des responsables. Pas seulement prendre la tangente : devenir ou affecter d'être l'ennemi du vétéran fautif. Reconstruire l'unité par l'unanimité violente, au détriment de la brebis galeuse. Mort au bouc émissaire, proie d'Azazel ; sur son cadavre renaîtra le monde. Théorisé par René Girard, ce premier mécanisme - qu'on pourrait taxer d'« homéopathique » en tant qu'il exorcise le mal par un surcroît de mal -, est solidaire d'une autre espèce de rédemption, non moins déprédatrice pour qui en fait les frais. Cette rédemption survient à la faveur d'une véritable « dialectique du mépris », contrapuntique de ce qu'Hegel nommait la « dialectique de la reconnaissance » (idée polyvalente et fil d'Ariane de son œuvre complète). On l'a vue jouer à plein après la seconde guerre mondiale ; à la libération ; chaque fois que l'on tondait une femme, qu'on ferrait un « salaud » ; chaque fois qu'on condamnait à mort un collabo, y mettant d'autant plus de vigueur que l'on avait des choses à se reprocher. Qu'on songe à Sartre (l'homme que les philosophes prennent pour un écrivain, et que les écrivains prennent pour un philosophe) ; qu'on songe à ses derniers

écrits, son repentir entre les lignes, sa moraline au passé antérieur qui ruisselle de mauvaise conscience ; qu'on songe à Sartre, l'intellectuel polyvalent<sup>25</sup>, ou l'art de présider le tribunal pour ne pas l'affronter (lorsque viendrait son tour de rencontrer le grand chien blanc au bout de la route, il y aurait bien des chances que sa reconversion tardive ne suffise pas à l'en sauver). L'ordure est devant nous ; elle n'est pas nous. Le meurtrier c'est l'Autre ; nous pas : nous sommes le Camp des Saints. « L'infâme n'est pas des nôtres » ; donc nous ne sommes pas infâmes. Le soldat du Viêt-Nam, là-bas, a déchaîné l'enfer ; et cet enfer le suivra jusque dans la tombe. Le poursuivre tel l'Érynie furieuse, le remord du Schéol, tel l'œil accusateur de Dieu dans l'ombre de Caïn. Les Innocents y pourvoient dans le secret espoir de se voir pardonnés.

Les guerres sont comme les génocides : toujours abominables lorsqu'elles sont avortées. Le monde entier se scandalise d'un prince dégénéré déguisé en nazi pour un bal de promo ; aucun Américain ne songe à disputer « junior », son gniard, qui se pavane en costume de cow-boy ou de conquistador. L'histoire est ainsi faite - ou contrefaite : par

---

<sup>25</sup> Dans un célèbre plaidoyer, Jean-Paul Sartre définit l'intellectuel comme un homme qui s'occupe de « ce qui ne le regarde pas ». Il faut soit le dire vite, soit changer l'orthographe. Lacan, adepte des rébus de langage, dirait qu'il touche un point sensible. C'est en effet peut-être ce qui le définit le mieux, lui, Sartre, l'auteur de la *Nausée*, la préoccupation fiévreuse de « ceux qui ne le regardent pas ».

les vainqueurs. Bien qu'il arrive parfois qu'un zeste de malaise transpire, gravelle amère de cette réécriture jamais satisfaisante. Retour du refoulé par des voies inédites. Un écoulement d'anurésique. Une sécrétion baveuse de la double pensée. Le résidu modulo  $n$  d'une impossible division. Emblématiques, à cet égard, sont les films d'horreurs dont l'action se situe dans un manoir, un hôpital, masure isolée, construits sur un ancien cimetière indien ; comme si les spectres et les fantômes des crimes d'un autre temps, chassés par la porte d'Hollywood (neurolaser géant), revenaient par la fenêtre pour hanter leurs auteurs. Le cinéma de masse et le cinéma bis sont riches de ces ambiguïtés. Les scénaristes laissent passer davantage des courants souterrains qu'ils n'en ont l'intention. De la guerre du Vietnam, on verrait pareillement l'incompressible culpabilité ronger les films de résilience : « c'est pas ma guerre », *dixit* Rambo, d'un ton faussement délié qui rappelle le « c'est pas ma faute » du vicomte de Valmont. Un ton qui dépareille avec la mâle virilité du personnage polisseur de couteau et ne trompe pas grande monde. Non ; définitivement, la défaite ne passe pas. À rien ne sert de dorer la pilule. Elle reste en travers de la gorge.

Le retour en disgrâce des sacrifiés de la nation se fit dans la douleur et les torrents de boue. Si bien que ceux des vétérans qui ne furent pas convaincus de leur ignominie, ceux que la tentation du pruneau dans la tête ne rubéfiait pas encore trop, ceux qui n'achevaient pas leurs jours bourrelés d'hypotyposes post-traumatiques dans des HP sordides

goulus d'assurance-maladie, ou lessivés comme des épaves humaines ; ceux-là finirent sur le carreau, sans ressources, sans amis, sans pension. Sans qualification ni formation, et surtout sans désir. Pas davantage aidés par l'administration que par le peuple américain (cf. le commandant de *Forest Gump*). Ils finirent, comme souvent, clochards sur le bord de la route. Beaucoup. Pas tous... Car tous, pour être voués aux gémonies, n'étaient pas destinés à finir sur la paille. On les persécutait ? Les méprisait ? Les ignorait ? Dont acte. Ils se sauveraient tout seuls, à la manière du vieux baron de Münchhausen qui s'extrayait du fleuve en se tirant par les cheveux. Au propre comme au figuré, ils allaient faire en sorte de « renverser la vapeur ». Ils feraient peur. Ils feraient impression. Ils reviendraient en force et forceraient le respect par la force. Ils feraient voir qu'ils étaient là, massifs, fulgurants comme des sémaphores, avec des cuirs de carnaval, des bigoudis dans les oreilles et des effilochures en guise de falbalas. Ils se feraient entendre à coups de klaxon, de turbines vobulantes et de pistons moteurs. Se formeraient progressivement de nouvelles solidarités. Des solidarités des marges, fédérant ceux, précisément, à qui on en déniait jusqu'à la prétention. C'est ainsi qu'apparaissent nos pow-ow de motards. Enfin, ils ne seraient plus seuls.

Voici comment les vétérans brisés de la guerre du Vietnam en viennent à composer les premières hordes de *bikers*. C'est la naissance des confréries motorisées, des chevaucheurs de tôles, avaleurs de bitume, buveurs de zoubrovka à l'herbe de bison. Naissance d'un tribalisme à

part entière, syncrétisant le mythe du cow-boy augmenté - la moto supplantant le destrier comme dans *Mad Max* - et l'héroïsme paramilitaire - le bon souvenir des classes -, avec ses médailles du mérite. D'un côté, l'Ouest américain, la liberté des steppes, l'absence de loi ; de l'autre la fraternité de caserne, sa verdeur légendaire, sa franche camaraderie. Une petite société de joyeux compagnons qui fréquentent les garages plutôt que les bibliothèques, circulent en grappe lors de parades géantes et cultivent la biture comme un art d'exister. Des routiers picoleurs qui sortent d'Artaban fiers comme un bar tabac, cuvent la journée dans une cacophonie de rires à double entente, puis se rencardent à la tombée de la nuit pour d'inouïes cavalcades en territoire urbain. Les motards, certes, ne perdent pas leur temps en conjectures, à calculer la trajectoire d'une boule d'ébène lancée à pleine vitesse sur un billard en forme de haricot rouge. Ne se laissent pas conduire en promenade dominicale à cueillir des framboises sur le bord des sentiers. Ne savourent pas l'odeur des pins. Ne jouent même pas aux mots croisés. Ils ne coulent pas ces jours lascifs dont seules les personnes de leur âge ont le secret.

Leurs centres d'intérêts sont, de fait, plus agrestes que philomathiques. Moins prétentieux, peut-être ; plus polluants, certainement. Juchés sur leurs bécanes customisées, ils pétaradent en escadrille, la barbichette au vent, brûlant les feux le long de la mythique US route 66. Leur blouson de cuir noir bardé de patchs et de galons brodés ne laisse que peu de doutes sur leur identité :

*Outlaws, Hell's Angels, Bandidos* (ils tiennent à leur identité). On aurait tort de n'y voir là qu'un épiphénomène. Ne pas se fier à l'éternel retour des modes. L'essor des clubs américains n'est pas soluble dans le seul caprice de ces tendances qui se répètent en cycle à quelques détails près. Se contenter de telles cavillations serait déchoir jusqu'au niveau de conscience de l'actuel journalisme d'investigation ; un journalisme qui semble mettre un point d'honneur à ne jamais contempler le monde que par le petit bout de la lorgnette - témoins les « reportages en immersion » -, filtré menu par sa grille de catégorie comme la lumière traverse un kaléidoscope ; condamné par là-même à ne jamais voir, du peu qu'il voit, que ce qui satisfait à ses croyances préjudicielles. Ce lipogramme intellectuel érigé en principe aboutit trop souvent à coller aux motards cette étiquette pratique mais caricaturale, de « secte de l'ultra-violence » (TF1) ou de coterie de quinquagénaires beurrés (Anal +). On ne dira rien de la légende urbaine qui veut que le diamètre de la cylindrée soit en raison inverse de celle du « manche à air » (effet de compensation), ou des gaz d'échappement saturés de houblon (senteurs de bar) pour des raisons qui dépassent l'entendement...

Les motards d'Amérique fonctionnent sur un modèle à part. Plus qu'une tendance esthétique-philosophique, ils arborent l'ensemble des codes, des règles et des structures de l'armée régulière. Ils reprennent à leur compte ses rites, sa logistique, sa discipline, son sens de l'ordre de la hiérarchie. Ils récupèrent ses grades, ses galons, ses médailles, qu'ils

distribuent comme des trophées aux grands anciens et aux plus méritants. À l'esprit du guérillero se mêle ainsi l'éthique de l'homme d'honneur. On conçoit donc qu'aux origines du phénomène, avant de se moderniser pour devenir ces colonnes malfamées de *bikers* délinquants qu'on brocarde aujourd'hui (ou qu'on ridiculise depuis le gay cuir à moustache des *Village people*), les phratries de motards se percevaient elles-mêmes comme une tentative pour transposer en territoire urbain le système de solidarité martiale, qui seule était fondée à rétablir dans leur dignité d'hommes des rescapés – devenu inadaptes ; d'où leur rapide reconversion dans le marché du louche – d'une guerre impopulaire, c'est-à-dire inachevée. Le tout s'organisait à la manière d'une thérapie de groupe, confrontation virile d'alcooliques anonymes avec des bières pour oublier, et des noms de guerre pour se souvenir...

## ***Le punk***

Ces franchises de *bikers*, trempant souvent dans les eaux troubles du trafic de drogue (conséquence du démantèlement des mafias italo-américaines), faisaient déjà tache d'huile au sein de l'arc-en-ciel diapré des années funk. Le pire restait à venir. Il faudrait déchausser les lunettes roses, cette fois sans condition, fin soixante-dix, avec l'apparition du mouvement punk. Désenchantés, du haut de leur crasseur revendiquée, frippés de leurs accoutrements destroy et pétillant de kystes métalliques, les punks se vivent

sans lendemain (« no future »). Nihilistes, anarchistes, antimilitaristes et anticonformistes (c'est-à-dire conformistes à l'envers), les punks (du mot anglais signifiant « sans valeur ») rejettent les valeurs établies - a fortiori les valeurs matérielles, patriotiques et culturelles de leurs aînés. Ils sont écologistes à leur manière, comme partisans de l'éthique DIY (« *Do It Yourself* », un slogan sournoisement récupéré par *Nike*), adeptes des pratiques de squat, du *lettraset*, du hurlement primal et buveurs inconditionnels de bières. Ils se caractérisent par un style désinvolte et systématiquement provocateur - très proche, au demeurant, de la philosophie cynique prônée par un Diogène dans la cité d'Athènes. « Cynique » : le terme, à l'origine, signifie « chien » ; à mettre en parallèle avec la prolifération des « punks à chien », rodés à la mendicité, et dont Rémi héros de *Sans-famille* pourrait sans doute être considéré comme l'un des précurseurs. À rapprocher aussi des « colliers *spikes* » (hérissés de piquants, comme on en trouve au collet des pit-bulls) qu'ils arborent au goulot comme des fraises espagnoles.

Entre autres accessoires et ornements ressortissant à l'esthétique « kepon », les badges et les tessons, les chaînes, mais plus encore la peau, vêtement ou revêtement piqueté de piercings ayant chacun leur valeur symbolique, tout comme les « mouches » des précieuses ridicules pouvait en avoir une selon leur localisation. Leur signification profonde n'en reste pas moins autre. Les mouches, perles de mousseline noire, sont à la fois des accessoires de cosmétiques propices à faire valoir certains atouts (donc égarer des yeux certains défauts :

les Égyptiens et les Romains les employaient déjà pour camoufler herpès et syphilides), des points de contraste pour rehausser la blancheur d'un visage<sup>26</sup>, et une carte de visite. La mouche livrait ainsi, d'après son emplacement, des précisions sur le tempérament, l'humeur, la personnalité de l'utilisatrice à un moment donné. « Dis-moi où tu te colles ta

---

<sup>26</sup> L'opalescence d'un teint dénotait autrefois l'oisiveté nobiliaire : l'*otius*, l'inverse du *neg-otius*, qui nous lèguera le mot « négoce ». Conçu comme une marque de richesse, il signifiait l'aisance économique qui permettait de déléguer à la roture les travaux extérieurs (récoltes, entretien du domaine). Corps lactescent, sans cal, veines apparentes, c'est à ce particularisme épidermique que l'aristocratie doit l'origine de son surnom de « sang bleu ». Si la sémiologie de la blancheur s'est inversée au cours du dernier siècle (le hâlage attestant, depuis la tertiarisation et la raréfaction du travail exposé, de ressources financières suffisamment élevées pour permettre au kéké d'étirer en longueur ses vacances au soleil), elle n'en demeure pas moins toujours porteuse d'une plus-value sociale et esthétique sur l'archipel nippon. Bien qu'à la pointe de la modernité dans de nombreux secteurs, le Japon reste dans ses mœurs relativement vieux-jeu. La *geisha* blanchie à la craie persiste à faire tourner des têtes ; et les beaux jours du *hanami* voient défiler nombre de créatures liliales. Les jeunes filles tokyoïtes elles-mêmes ne sortent jamais sans leur ombrelle, si bien que l'accessoire en est progressivement devenu emblématique de la *Japanese touch*.

mouche, je te dirai quelle femme tu es » : sur le front : majestueuse ; près de l'œil : passionnée ; sur le nez : effrontée ; près des lèvres : coquine ; sous la lèvre : friponne ; sur le menton : discrète ; sur la joue : galante ; dans le creux du sourire : enjouée ; sur un bouton : recéleuse, etc. Bien qu'assortis d'une symbolique non moins sophistiquée, les piercings, les tatouages et autres implants, marquent en revanche une obédience tribale qui n'est pas celle de l'aristocratie, mais de la marge. Ils répondent, plus encore, d'une autre forme de nécessité que purement esthétique. L'interpréter à la fortune du pot comme un retour de l'ascétisme serait céder à la facilité. Ce serait plaider un vieux fonds d'impensé chrétien - ce qui est fort pratique, toujours plus ou moins vrai et jamais très coûteux -, mais, ce faisant, risquer de s'emmêler les pieds, de prendre le mauvais chemin. Le piercing punk, analysé comme souffrance auto-infligée ; plus largement, toutes ces pratiques qui apparaissent au premier chef des attentats contre le corps, n'expriment pas forcément une négation du corps. Les mortifications ne sont pas tant des « destructions » que des efforts d' « incarnation ». Elles ne sont pas « dépossessions » ; mais bien plutôt « conquêtes », « entrées en possession » ; non pas « déprises », mais « prises » au sens martial d' « occupation ». D'aussi loin qu'il s'instruise de choses métaphysiques, l'homme s'est toujours défié de ce lien mystérieux resurgissant sans cesse sous de nouveaux visages, qui unit l'être et l'avoir-mal. Plus il a mal, plus le corps est. C'est l'anti-cogito : « J'ai mal, je suis ». Éventuellement, « je

fais »<sup>27</sup>. Un bref détour par l'anthropologie nous permettra de frayer plus avant l'obscurité de la formule.

Dans toutes les sociétés traditionnelles ont existé des rituels de passage qui marquent l'accession de l'aspirant à son statut d'adulte, d'humain au sens plein et entier, d'individu différencié par sa fonction mais néanmoins partie d'une collectivité humaine. Ces rites sont ce par quoi l'on montre socialement qu'on est capable de risquer sa vie pour rien. Risquer sa vie, et donc « sa peau » ; actes de pur prestige dont on suppose que l'animal est incapable (ce qui tendrait à démontrer qu'*homo sapiens* diffère des autres mammifères à proportion de sa déraison : l'homme est un « animal déraisonnable »). Surprise des ethnologues : l'épreuve initiatique varie étrangement peu au gré des différentes cultures. Selon Arnold van Gennep (cf. *Les Rites de Passage*), elle s'articule autour de trois moments. La première phase procède à la « séparation ». L'individu, l'enfant, est isolé du groupe. Abruti par les drogues, parfois privé de ses cinq sens, il est conduit en un lieu inconnu de lui. Garçons et filles ne doivent jamais subir d'initiation groupée (celle-ci étant aussi accès à la sexualité). La seconde phase est appelée la « marge

---

<sup>27</sup> Aussi a-t-on pu dire que l'avoir-mal conditionnait l'agir ; et, ce faisant - l'agir posé dans l'être - l'identité. « *Uneasiness* » chez Locke : ce qui nous meut n'est pas plus la « raison » que la « pensée », ou la « conscience », ou le plaisir, ou le « désir », mais le « malaise ». Scolie : Le pipi du matin vous arrache hors du lit.

» ou « liminaire » ; elle constitue le cœur du rite, son moment efficace : l'épreuve proprement dite (souffrance, sévices, peur, désorientation, confrontation - triomphe). La troisième phase, l'« agrégation » ou « réintégration », célèbre au cours de danses, par un mariage, une prise d'armes ou de costumes le retour de l'éphèbe devenu homme dans la communauté. Fort éloquent est le mythe de Thésée qui, de ce protocole, produit une transposition mythologique. « Séparation » : le roi Minos exige que sept jeunes filles et sept jeunes hommes s'embarquent pour la Crète pour être offerts au Minotaure. Thésée est du voyage. Le navire file au large, loin des palais de leur Athènes natale. « Marge » : Thésée parcourt le labyrinthe (désorientation), combat le Minotaure (épreuve, confrontation aux forces de la nature), le vainc (triomphe). « Agrégation » : il repart pour Athènes. Son peuple le fait roi (prise de fonction), célèbre son mariage avec Antiope ou Hippolyte, reines amazones, puis Phèdre ; cérémonial parachévé par une danse de la grue (rappel du labyrinthe). Une même lecture peut être proposée pour un grand nombre de récits mythiques : Percée et la Gorgone, la Chute dans la Genèse... Il y aurait fort à faire (où sont les mythologues ?). On laisse, ici, à nos lecteurs le soin et le plaisir de dépiauter l'allégorie.

De manière plus expresse, l'épreuve consiste le plus souvent en des séances de luttes contre un autre initié, en des séjours survivalistes en territoire hostile, parfois en pseudo-chasses à l'homme organisées par des adultes s'étant vêtus de masques et de costumes monstrueux. Dans d'autres

sociétés - et l'on nous voit venir -, le rite est effectué par marquage corporel, tatouages ou scarifications. L'épreuve est probatoire, gratuite ; elle enjoint l'être en formation de déserrer sa moite intimité gastrique pour se tourner vers quelque chose par-delà soi, qui n'est pas soi. Sans doute est-ce ce que Freud, inconsciemment, a retrouvé sous la notion de castration (le père, la loi donc le surmoi, donc le social, arrache symboliquement le fils au giron de sa mère, donc au monde de l'enfance, pour l'introduire dans la sphère politique). Risquer sa vie « pour rien », pour le prestige, pour témoigner qu'on est esprit avant que d'être instinct. Victoire de l'absolu de la liberté sur la crainte de la mort. C'est sous le thème de la « reconnaissance », subtil principe d'antagonisme socialisateur, qu'Hegel redécouvre à son tour l'imaginaire du rite initiatique. L'homme pour Hegel, est une « bête en colère » ; en colère d'avoir corps alors qu'il est d'abord esprit - qui doit prouver que cet esprit l'arrache à la nature laquelle astreint toute chose à persister dans l'être (*conatus*). On peut toutefois se demander s'il s'agit là vraiment de « décrochages ». L'homme échappe-t-il à sa nature en croyant la duper ? « Nier la nature » pour se déclarer homme, cela s'entend ; mais n'est-il pas précisément dans la nature de l'homme de « nier la nature » ?... Pour réellement « nier la nature », il faudrait donc « nier la nature » qui porte l'homme à « nier la nature » et ainsi de suite, à l'infini. Un *regressus* dans toute sa perfidie...

Que la plupart de ces pratiques rituelles n'aient été observées que dans des sociétés demeurées en deçà de l'ère

industrielle n'implique en aucun cas qu'elles soient absentes du monde occidental moderne. Plus ou moins solennelles, plus ou moins codifiées, transformées, déguisées, elles s'y trouvent certes sous une forme atténuée ; mais bel et bien présentes. Elles n'ont jamais cessé de l'être. Les remises de diplômes, le service militaire, le bizutage ; ajoutons-y gaiement les pratiques ordaliques que sont les « prises de risque »/« comportements à risque » de l'adolescence, que nos amis psychiatres relèguent au demeurant avec une doctorale stupidité dans le petit herbier de la psychopathologie (ou DSM, catalogue-ventes de Big-Pharma) ; tous sont des résurgences d'anciens rites de passage. On a tous en mémoire ce plan-séquence de *La fureur de vivre* devenu culte, au cours duquel on avise un James Dean au sommet de son art risquer le saut de l'ange, résolument arqué sur son cabriolet lancé à toute berzingue au bord d'un précipice. Il s'agissait d'un jeu, simple routine d'adolescents en quête de sensations, d'un simple jeu - quoique les jeux ne soient jamais si innocents qu'on feint le supposer : un jeu n'est jeu qu'aussi longtemps que l'on se prend au jeu, qu'on le prend au sérieux. C'était à qui oserait, pour rien, pour le prestige, tenir la route sans s'éjecter, au péril de sa vie. Pas un « comportement à risque » ou autre déviance à la mord-moi-le-nœud, pathologie à rescrit médicamenteux ; rien moins qu'une lutte à mort pour la reconnaissance. Elle peut être précoce, cette lutte pour la reconnaissance. Qui n'entend pas régulièrement parler de l'inquiétant « jeu du foulard » qui sévit actuellement dans les écoles primaires ? Jeux = rites. Pas tous rite de passage, mais chacun rite en son genre propre.

Les rites anciens persistent. Les rites anciens s'adaptent à l'air du temps ; arborent de nouvelles formes. - Il n'est pas dit que lesdites formes soient bien meilleures ou plus civilisées. On a jamais que les formes qu'on mérite. Mais elles nous tiennent au corps. Ainsi, pour compenser la résection des rites traditionnels, l'époque s'est découvert une panoplie de palliatifs dont l'efficacité, c'est-à-dire l'essentiel, n'est plus à démontrer. Tatouages, piercings, scarifications, brûlures (cf. brûlures chimiques dans le film *Fight Club*), séances de spiritisme et autres « fais-moi-peur » (cf. suggestion *Bene Gesserit* dans le cycle de *Dune*), « suicides de vie » (cf. *Franklyn* ; reconnaissables à ce qu'ils échouent toujours et se montent en spectacle), pratiques de binge-drinking (cf. *Projet X*, pour en finir avec les références cinématographiques) : tout y est, rien ne manque. Toutes ces épreuves que l'on subit, que l'on réclame, mises à l'épreuve que l'on se fait subir ; ces mots que l'on se grave et s'engrave dans la peau, mots d'encre qui s'ancrent dans les choses, sang d'encre sous une peau percée de clous, peau neuve et transpercée, violée, conquise, soumise ; transformations forcées d'un corps percé que l'on arrache à la nature, qu'on porte à fleur de peau, à même la peau comme un vêtement ou revêtement d'« esprit qui toujours nie » ; l'écriture comme habit, l'habit comme écriture, le fer forgé, la pointe qui perce la peau mise aux fers, disciplinée, et le sang d'encre ; superficielle la peau, « le plus profond » disait Paul Valéry, telle le canevas du peintre se recréant lui-même l'œuvre d'un corps ; saigner, signer son corps. « Piercingnature ». Rites de

passage, rien autre chose. Ce qui se joue dans le piercing, à côté du piercing, c'est l'« acculturation » - l'« arraisonement » chez Heidegger - d'un corps. D'un corps qu'on s'approprie en faisant siennes des pratiques archaïques et caractéristiques de ce que Lévy-Bruhl subsume mal à propos sous le concept générique de « mentalité primitive » et Lévi-Strauss - guère mieux, pour qui, somme toute, n'y croyait guère - « pensée sauvage »...

Aussi évitera-t-on, autant que faire se peut, d'assimiler le piercing punk au piercing féminin. De l'un à l'autre, l'esprit coule ; il glisse abusivement par un effet de fondu enchaîné. Mais d'évidence, comparaison n'est pas raison. Les punks incarnent la tendance *hard* qui prend le contre-pied du *cool hipster*. Ils sont la réaction virile au pacifisme émasculé de leurs prédécesseurs beatniks. Le scandale d'une « génération perdue », ayant pour vocation de réveiller de leur sommeil consumériste la masse des aliénés, engoncés dans les rets d'un conformisme prosterné (*Fight club*, *Matrix*). Si les hippies prétendaient reconstruire le monde dans un élan de paix et d'harmonie universelle, les punks manifestent avant tout leur goût pour le déséquilibre ; saveur particulière qui se traduit par une recherche de la dissonance, la pétarade - l'élégance du chaos.

Simple ? Rien n'est jamais si simple. Pas davantage le bonjour que le punk. Il est, de fait, un paradoxe du punk. Une forme de « contradiction dans la pensée » (Kant) qui n'aura pas manqué d'en tarauder plus d'un. Une tare native,

congénitale, sinon philosophique, consubstantielle à ce que Sartre aurait appelé le « projet originaire » punk. Le punk a dans l'idée que le meilleur moyen de résister au système de valeurs, de normes et de comportement qu'imposent les puissances de l'époque, consiste à les prendre à revers. Il se figure que la révolte, sous un jour pacifié, commence avec la négation des critères bien-pensants qui définissent la réussite bourgeoise pour culminer dans un comportement « déviant » propre à leur opposer une perpétuelle fin de non-recevoir. Y a-t-il plus efficace, pour brandir ce veto, que de le mettre en scène ? Ce qui importe au punk, pour rendre toute son efficace à cette dénégation, c'est d'incarner l'anti-modèle par excellence. Sa tâche, c'est de rater sa vie - et de le faire savoir. De vivre comme un chien. C'est le syndrome cynique de Diogène de Sinope. Va donc. Jusqu'ici, tout va bien... Où donc est le problème ? Nous y venons. Il consiste en ceci qu'un homme qui souhaite rater sa vie est toujours par avance condamné à l'échec. L'échec lui est une tumeur métachrone, induite par le traitement. Celui qui, par révolte, s'efforce de rater sa vie, a-t-il vraiment raté sa vie ? C'est que « rater sa vie » relève - avec la spontanéité, l'amour, le sommeil, le bonheur<sup>28</sup>, etc. - de ces « effets essentiellement

---

<sup>28</sup> Le bonheur même est de ces cibles que l'on ne peut atteindre qu'en ne les visant pas : « Demandez-vous si vous êtes heureux, et vous cessez de l'être » ; « Ne sont heureux que les hommes qui ont l'esprit fixé sur autre chose que leur propre bonheur » (John Stuarts Mill). Ce commentaire prend toute son importance venant du filleul et disciple de Jeremy

secondaires » (Elster) que l'on ne peut escompter qu'en ne les souhaitant pas. Déboires du punk... Névrose du punk... Triste supplice que celui de Tantale, infoutu d'accomplir le plus minable (en fait, moins réalisable) de ses objectifs.

Un autre paradoxe du punk - lequel en est décidément criblé - pourrait s'enraciner dans la manière dont il se pense, dont il se pose, dont il se définit. Le punk prône l'anticonformisme de l'anticonformisme. Il se conçoit par conséquent de manière réactive. Il n'est pas « par lui-même » ; seulement, comme l'art contemporain, « par différence et référence » à ce qui le précède. Il magnifie ce contre quoi il lutte. « Ce contre quoi il lutte » étant précisément « ce par quoi il existe ». On entrevoit sous le boisseau le thème philosophique de la « reconnaissance » qui trouve avec Hegel ses lettres de noblesse. L'Esprit en général se reconnaît d'abord par ses effets sur la nature (l'enfant faisant courir des ricochets sur l'onde, l'homme urinant sur la coupole d'une fourmilière, etc.) ; puis conquiert de soi-même une conscience plus élevée en se mirant dans le regard d'autrui. Il se connaît en étant reconnu. Dans la confrontation. Par effet de friction, c'est-à-dire de contraste. - C'est un combat perdu d'avance. On peut effectivement dire de la « réaction » (et de la « réaction de la réaction » à plus forte raison) la

---

Bentham, théoricien de l'utilitarisme. Bentham assimilait le bonheur collectif que doit viser la politique à l'excédent des plaisirs sur les maux. Écart qu'est censé dévoiler un calcul rationnel « félicifique ».

même chose que Pascal disait de l'athéisme : que c'est un signe d'intelligence, mais relatif, personne n'étant plus conformiste que l'anticonformiste. Du conformisme, le punk est l'avatar ; il n'est pas l'autre, mais l'ombre ; pas l'étranger, mais le doppelgänger. Il n'en est pas essentiellement distinct. Il faut se figurer que l'anticonformisme n'est, comme son nom ne l'indique pas, ni l'antidote, ni l'antithèse du conformisme, mais le révélateur. La réaction est un rapport, pas une identité. La réaction est une condition, certes nécessaire, mais non pas suffisante. Un point de départ qu'il serait suicidaire de tenir pour une fin. Si donc le conformisme est une pulsion grégaire, son opposé ne l'est pas moins qui s'aligne sur lui en le perçant à contre-fil. Le faux rebelle oublie qu'il ne suffit pas de dénoncer les ferveurs collectives pour être seul de son camp. Un troupeau demeure un troupeau, même composé de moutons noirs et de brebis galeuses.

## ***Le skinhead***

Les années soixante-dix ont opéré tous les décloisonnements. Les distinctions perdues se reconquièrent dans la violence. C'est donc l'époque où l'on se lâche. Où l'on se tire la bourre. Où l'on se lynche pour pas grand-chose. Pour une barrette de shit. Pour la reconnaissance, dirait Hegel. Par besoin d'affirmer sa place et son identité dans une société qui n'impose plus ni risque ni rite de passage. Peut-être y a-t-il aussi nécessité de trouver des combats pour

exister, pour donner sens à l'existence dans une époque où l'héroïsme a disparu (l'antiracisme contemporain en est une tentative assez désespérée - d'inventer des batailles pour fixer sa valeur ; c'est là toute son ambiguïté : il souffle sur les braises pour allumer le feu ; sans incendie, le pompier pointe à pôle emploi. Mandeville, la fable des abeilles, etc. On connaît la musique). Toutes ces raisons valent et se valent, s'emboîtent comme des matryochkas. Mais il en est certaines, plus spécifiques à ces années, qu'il faut sans doute considérer avec une attention particulière. Ce qui s'installe, au lendemain de la période hippie, nous l'avons dit, est une crise de la virilité. Les muscles des super-héros doublent en superficie. Les mâchoires saillent. Le fameux slip de Superman (alias Clark Kent, le petit fonctionnaire amorphe et binoclard), qui a tant fait jaser, devient plus apparent, et distendu, et rouge, couleur de sang. La série des Rambo commence en 1982. Cette reconquête de la virilité perdue trouvera sa forme la plus aboutie en Grande-Bretagne avec le mouvement skin, né du prolétariat urbain. Mouvement qui, par ailleurs, ne partage rien des valeurs du nazisme (hormis parfois la rhétorique du tiers-exclu) ; mais dénonce au contraire toute forme d'idéologie, *a fortiori* arianisante. Le réveil des skinheads n'est pas la Troisième Vague. Dans le domaine vestimentaire et symbolique, les skins, skinheads, les « têtes rasées », s'opposent d'abord capillairement à leurs prédécesseurs hippies à la chevelure longue et relâchée, émasculés dans leur jean unisex. Ils promeuvent la Contre-Réforme. La contre-attaque. La réaction de la réaction dont

le climat d'agitation et de violence annonce, comme toujours dans l'histoire, la fin des milléniums.

Une brève incise, pour accuser le retour imminent d'un phénomène social : le culte de « l'homme fort ». La mouvance viriliste des années quatre-vingt dont le skinhead fut la pointe émergée, peut être mise en parallèle avec le renouveau récent de l'« esthétique de la testostérone ». Les garçons névrosés contre lesquels les skinheads s'affrontaient, s'étant mis à boudier les valeurs masculines pour adopter des allures de tantouzes, avaient alors force de repoussoirs. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, on constate aujourd'hui une résurgence en tout point similaire à cette culture anxieuse de la virilité qui fut alors élaborée en réaction au panachage sexuel de la génération hippie. Comme un symptôme d'une nouvelle crise ; comme en réponse à l'inquiétude soulevée par la « metrosexualisation » du « sexe fort », décrétée « progressiste » par les « progressistes » et abonnés de *Marie-Claire* – ces moires fileuses de la nuit noire qui détricotent l'antique et beau tissu du monde ; la femme devenant, pour le coup et réellement, grâce aux progrès du bistouri, « l'avenir [plastique] de l'homme ». Aux hommes émasculés jadis ont répondu les femmes phaliques, dominatrices *executive woman* - avec des épaulettes, des cheveux courts, des talons compensés. C'était les féministes. Les hommes contemporains, encouragés à devenir femme, ne recourent plus pour protester qu'au silence décati d'adolescents n'ayant pour tout modèle que des chanteurs et des people homosexuels issus

tantôt de la *Nouvelle Star*, tantôt de *Secret Story*, et qui sauront dès à présent, par les manuels Bordas, qu'avoir un sexe est une question de choix (« Ainsi parlait Évelyne Thomas »). Ainsi tout dégénère dans l'éther délétère des œstrogènes sans gêne qui dégénèrent. Mort, disparu ; il s'est perdu dans les Bermudes, l'homme de naguère issu de la vieille école qui respecte sa mère, protège sa femme et nourrit ses enfants - l'« ignoble phallocrate » tant brocardé par les ligues de vertu. Il a vécu.

Devait lui succéder l'homme d'aujourd'hui. L'homme en demi-mesure qui porte du fond de teint ; l'homme amateur de mode et d'onguents cosmétiques, qui soigne son aspect physique (alimentation, musculation, massage, soins esthétiques, coiffure), qui se pique d'arts et de culture en général. L'homme avaleur de crème et d'autres choses encore que la pudeur nous retient de citer ; qui s'aime dans son miroir et dit « maman » les yeux coulants de khôl. L'homme réformé, en somme, lequel doit être romantique, compréhensif, sensible... Coïncidence parfaite d'une féminisation tant physique que métaphysique. Mauvais *Zeitgeist*, fatal au chromosome Y. À croire qu'« avoir les couilles au cul », cette expression prisée des pousseurs de landaus, devrait bientôt être prise à la lettre. Le dernier homme, parce qu'il est homme, serait sommé de se couvrir la tête de cendre ; la gynécocratie le poussant sans vergogne dans le grand féminin marécage – dans la cage du Marais. Trans-formation. Transformation qui touche au cœur des sociétés occidentales, cependant même que se radicalise, en

terre d'islam, le processus inverse (il se pourrait que les deux faits ne soient pas sans rapport). Transformation qu'il serait trop aisé de rapporter au christianisme infus de la « fille de l'Église », notre « Sainte *mère* l'Église » - Jésus ayant toujours prôné les valeurs féminines (Marie est le passeur de l'Esprit à l'Incarnation, Marie Madeleine l'apôtre des apôtres, l'Église consacre la monogamie, les femmes se rangent aux côtés des prélats contre les révolutionnaires, etc.). L'Église, bien qu'elle en recensât bon nombre dans ses rangs, a toujours châtié l'uranisme qu'elle concevait comme un péché<sup>29</sup>. Les

---

<sup>29</sup> Les religions monothéistes se sont toujours montrées très dures envers l'homosexualité. Cela tient probablement à ce que l'*Ancien Testament* fut rédigé dans une période où la démographie était très faible ; humanité en proie aux guerres et aux épidémies, incessamment menacée d'extinction. Si l'on adopte un point de vue darwinien, il se pourrait que la tolérance croissante à son égard ne soit qu'un corrélât de l'explosion démographique (l'homosexualité comme régulateur naturel des densités de population). Le danger imminent ne provient plus du tarissement de la démographie, mais bien plutôt de sa vitalité. Une indulgence assimilée s'observe à propos du mariage. L'union bénie n'a plus pour vocation d'offrir un cadre pour une famille nombreuse, de protéger la femme et les enfants ; il n'y a d'ailleurs plus lors que les homosexuels pour vouloir se marier. Idem en ce qui concerne le suicide, en Angleterre proscrit, et par l'Église, et par la loi ensemble jusqu'en 1861. La première personne à qui le suicidant raté avait affaire

Grecs étaient, sur ce, moins pudibonds. Transformation qui, curieusement, avise son principal appui dans le soutien sans faille que lui octroie la propagande publicitaire. En quoi la conversion de l'homme en femme peut-elle intéresser ? Quel intérêt pour le marché ? Pourquoi l'encourager ? C'est une ficelle rudimentaire de la sociologie de comptoir. Un homme acquis aux valeurs de la mode présente et avantage insigne de consommer autant qu'une femme en gardant un pouvoir d'achat d'homme (les inégalités de salaire, un combat déserté par les Jeanne-d'Arc de *Marie-Claire*). Il achète maquillage, défroques, boucles d'oreilles de manière compulsive ; et toutes ces choses décoratives frivoles qui saturent l'intérieur des maisons de bourges comme s'il y avait urgence à colmater une intériorité tarie. On arrose l'âme à sec. La mode : le paravent du vide... Il est donc bien un projet commercial sous l'humanisme gynoïde véhiculé par les nouvelles icônes publicitaires. À telle enseigne que certains, un brin plus malins que d'autres, ont bien compris quel bénéfice ils pourraient escompter à subvertir ces codes : et l'on a vu Chabal rouler pour une campagne *Pokerstar* ; et Cantona tapiner pour *Renault*. L'usage d'antihéros n'en reste pas moins l'exception ; et leur usage est tel qu'ils ne fonctionnent qu'en tant qu'antihéros. Le christianisme, sans le diable, aurait beaucoup moins bien marché...

---

lorsqu'il se réveillait, c'était au policeman. La liberté individuelle importait moins que la nécessité de préserver des vies précieuses et rares. Mais nous n'en sommes plus là...

Des hommes féminisés. L'idée plait aux professionnels du marketing, qui tirent leur épingle du jeu. Le processus est cependant bien loin de ne faire que des heureux. Il y a des réticences, certains font la fine bouche. Au sein de la communauté - de plus en plus restreinte - des hommes à la Gabin, des « machos » peu clients du modèle qu'on leur sert se rongent les sangs et ruent dans les brancards. Citons aussi, inévitablement, les authentiques machos qui se radicalisent. Leur revanche est mesquine. Sinistre. Elle se constate d'abord par une recrudescence des violences conjugales. Elle se constate ensuite par une violence accrue dans les films pornos au détriment des femmes qu'il s'agit d'humilier, de « remettre à leur place ». C'est la grande main crochue de l'amertume qui s'agrippe à sa mâlitude perdue. Il ne faut pas croire qu'à l'exception de ces menus revers, les femmes agrémentent unanimement à ce changement, ou tout du moins aux proportions qu'il s'ambitionne. Le « sexe faible » ne vit pas mieux ce ralliement soudain des hommes aux pratiques du shopping, de l'épilation intégrale, du cinéma fleur bleue et des livres à l'eau de rose. Les tracas du métrosexuel (le mot-valise fut inventé pour désigner les hommes les plus au fait de la « modernité », en butte à l'homme « de la campagne », le « paysan », le « gueux ») finissent par excéder les meilleures volontés. Si bien qu'aussi enthousiasmées qu'elles aient été par cette révolution des mœurs, les femmes en reviennent finalement sur la pointe des orteils, silencieusement contrites. Marre du papa-Pampers, de la pleureuse gloussante, du gosse parmi les gosses qui n'assume pas son rôle. « Où sont les hommes ? », se demanderait

Patrick Juvet. C'était déjà la quête d'un Diogène de Sinope : « Je cherche un homme ». Une telle disparition convoque une autre conséquence pratique grevant les relations homme-femme. L'amour nous est décrit par les poètes à l'image d'un coup de foudre. Or, pour qu'il y ait coup de foudre, il faut une différence de potentiel, il faut une différence. Un homme, une femme, un couple. Si l'homme devient une femme, quelle tension escomptée ? Sauf cas minoritaires d'homosexualité, les deux pôles identiques de l' « amant » se rejettent. Rien d'étonnant, dès lors, si les femmes aujourd'hui délaissent leur Jules efféminé pour phantasmer sur le mauvais garçon, la « caille de rue », souvent issue de l'immigration, donc non contaminée par les canons de l'heure. De là, entre autres causes, l'augmentation des demandes de divorce, corrélative à l'actuelle sacralisation du couple ; mais qui s'explique aussi par une plus longue espérance (ou désespérance) de mariage. S'engager sur le front n'a pas la même signification selon que l'on vit en moyenne cinquante années au XVIIe siècle (ôtée de la mortalité infantile qui fausse les statistiques) ou quatre-vingt printemps au XXIe siècle.

Un autre indice du retour en fanfare de ce « malaise dans la virilité » pourrait être conçu à travers l'indécemment succés cinématographique d'acteurs bruts de fonderie, souleveurs de fonte, voire délibérément grotesques à force de surenchère dans la gonflette. Parmi les plus itératifs, on citera Vin Diesel, The Rock, Danny Trejo, Jason Statham ou Terry Crews : des colosses au crâne lisse précocement navré

par une surdose de stéroïdes et anabolisants, et dont le seul atout - artistiquement parlant - consiste à « en avoir dans le pantalon ». Le poil tient en effet un rôle central dans l'*imaginarium* de la contre-culture virile. Il remplit désormais la même fonction que remplissait jadis le poignard recourbé des ottomans : une fonction apotropaïque. Fonction de conjuration. Fonction de talisman contre le gringalisme galopant propagé notamment par la littérature bit-lit (*Twilight*, *Vampire Diaries*, etc). Les crises de la virilité ont toujours joué d'une symbolique rassérénante. Au Moyen Âge, tandis que l'aristocratie s'efféminait - à l'image des Mignons de la cour d'Henri III se fardant, se poudrant, portant perruques et grandes fraises -, même raillée par le peuple, la noblesse conservait un attribut viril : la braguette rembourrée et colorée qu'elle arborait lors de tournois épiques et de duels à l'épée. Aux duels ont succédé les concours de zizi ; l'idée reste la même. Il faut montrer qu'on est un homme. Et s'il faut le montrer, c'est bien que le problème se pose. Le thème se « thématise ». Au XXI<sup>e</sup> siècle, il se « re-thématise ». Une guerre larvée fait rage. Un climax du mal-être. Le nouvel homme irrite la détresse de l'ancien, tout aussi caricaturaux l'un que l'autre dans leur incarnation paroxystique. *Tokyo Hotel* contre *Rammstein*. En marge du cinéma, c'est le jeu-vidéo qui témoigne le mieux de cette évolution guerrière des héros du phallus. Ils vont, tout en relief, parquent la vascularité saillante, bardés de muscles aussi ruptiles que des bourgeons de fleurs sur le point d'éclater. Progressivement, les poignets s'écartent des hanches, gênés par des biceps et des pelviens obèses.

Régulièrement, ils doublent de volume, avec des titres tels que *Guears of War*, *Resident Evil V*, *Batman Arkham City*, etc. On se vaccine contre l'angoisse en jouant sur les transformations du corps. Nous ne sommes, à cet égard, que les répéteurs d'une partition préécrite à des fins similaires. Avec sa subtilité propre, le skin des années post-hippie l'interprétait déjà.

Si la mouvance skinhead émane à l'origine du milieu prolétaire aux prises avec l'immigration de travail (on reconnaît la stratégie sans-frontériste de l'ilote mobile, « plombier polonais », jadis incriminée par Marx et désormais promu par la conjuration des eurocrates sous les vocables de « mobilité », « flexibilité » les « mesures structurelles »), il n'aura pas manqué de s'en trouver parmi les classes aisées pour se joindre au mouvement, séduits et fascinés par ces cohortes de la transgression. Alex DeLarge, héros biface d'*Orange mécanique* (*A clockwork Orange*), incarne cette ambiguïté. Il met du maquillage pour souligner ses cils, et porte une coquille apparente pour souligner son sexe. Il écoute Beethoven, puis ratonne un clochard. Il boit du lait, puis frappe une femme avec un bibelot contondant en forme de pénis. Il apparie la canne et le surin, le parapluie bulgare et le chapeau melon. Aux raptus d'agression qu'il multiplie, hilare, accompagné par ses *droogies*, il joint les effets dramatiques de la sublimation. Les fleurs du mal. La beauté dans l'horreur. C'est des Esseintes et Hyde, l'esthète et le barbare, fondu en un même corps. L'esthète et le barbare ; de même que le *Nadsat*, le jargon de sa bande créé pour les

besoins du film, amalgame l'anglais et le russe. Alliage contre-nature du fer et de l'ivoire. Alex DeLarge, la décadence altièrè. Alex DeLarge ou la violence heureuse... Stanley Kubrick, dans *Orange mécanique*, consomme l'exploit de faire mentir l'adage selon lequel « la musique adoucit les mœurs »...

Nous ne perdons pas le fil, nous avons l'œil planté dessus. Il faut, pour bien comprendre la constitution diachronique de l'argot, recourir à l'image. Prenons celle des marais salants. Il y a des vagues, des vogues, des flux et reflux qui déposent sur la grève, à chaque passage, quelques débris iodés. Ces cristaux s'accumulent, décantent au point rosé ; ils s'agglomèrent et conglomèrent et sèchent et figent bientôt de petites perles pellucides pour la récolte des sauniers. De même l'écume des océans venant s'échouer dans les marais salants, de même le langage des bas-fonds. L'argot se constitue par accréation, par stratification. Mafias, hippies, keupons, skinheads, lascars, tous ces courants font évoluer l'argot au fil des différentes marées qui rythment ces métamorphoses. Le détour historique qui vient d'être esquissé rend perceptible la nécessité, présente à chaque époque et sur chaque continent, d'un langage hermétique qui mène ses locuteurs hors de portée des forces de l'ordre. La spécificité de notre argot contemporain, objet du chapitre suivant, est qu'il n'est pas le propre des « sous-classes dangereuses », des autoproclamés rebelles de bac à sable ou des conventicules de narcotrafiquants. Il ne fracture pas tant la société entre les partisans de l'ordre et ceux de la

dissidence, que les générations - comme Internet. Tous les jeunes savent parler verlan - ou comprennent le verlan. Reste à savoir comment le sceau de son opacité a pu être brisé pour le laisser filtrer depuis la zone jusqu'aux écoles les mieux cotées. *Cur, quomodo, quando, ubi, et quibus auxiliis ?* Qui, comment, quand, où diable et avec quels moyens l'argot contemporain a-t-il pu s'exporter des quartiers chocs aux quartiers chics ; se diffuser à la sauvette, en moins de rien, auprès des « tweens » et de la « génération Y ». Surtout, comment y est-il parvenu en évinçant presque automatiquement de la confiance la précédente génération, celle des baby-boomers ?

## ***Le lascar***

Une telle question mérite qu'on y consacre une attention particulière. Aperçu caricatural, sans doute, et sans doute peu conventionnel ; mais qui a le mérite de ne pas verser dans l'assommante sociologie arithmétique contemporaine. Entre autres formes de verbiage connues et toujours en pratique (le jargon médical, informatique, mercatique, marketing, managérial, technocratique militaire, normalien, Leet ou 1337, BBS, chat-rooms, louchébems, javanais, globish, etc.) le verlan manifeste cette caractéristique qu'il est très difficile d'en retracer les origines. Ce ne sont donc pas ses origines qui retiendront notre attention, mais les étapes de sa propagation. Étapes qui se déclinent en trois périodes, trois moments, trois actes (de langage), comme une

pièce baroque. Après avoir foulé les sentiers de l'histoire et parcouru dans la foulée le planisphère de la mafia, retournons à la France. Tout ce qui en part, un jour ou l'autre, retourne à la France. Tous les chemins mènent à la France - *a fortiori* ceux qui en partent. Le « milieu » de Panam desquame dès les années soixante. Il mue ; laisse derrière lui son exuvie pour faire peau neuve dans le trafic de drogue. Une nouvelle forme de criminalité fait alors son apparition, bouleversant l'ordre, la hiérarchie, les codes et structures des bas-fonds. Et son jargon avec. Tant pis pour le folklore... L'ouverture à l'Europe prévue par les traités, l'ouverture *de* l'Europe organisée par les pupilles de Washington (Monnet, Schumann, La Commission) dans l'horizon du Grand Marché Transatlantique, fait muer le trafic, sa nature et sa forme. Le trafic change de langue : la langue du trafic change. C'est là le premier acte. L'acte d'exposition. Mais aussi l'Acte Unique.

L'année 1981 annonce le deuxième acte, soit l'acte de naissance des radios libres (lesquelles ne le resteront pas longtemps), par suite appelées « radios locales ». Avec la libéralisation de la bande FM s'épanouissent également les émissions de « radio-trottoir », qui redonnent droit de cité à la cité de droit. Les auditeurs, bien installés chez eux, deviennent des interlocuteurs. Et de quel millésime, désinhibés qu'ils sont par leur anonymat (mais tamisés par les standards d'appel) ! Les studios radiophoniques prennent ainsi le relais des comptoirs populaires, traditionnels débits de parole de boissons, comme lieu démocratique par

excellence où l'on discute rumeur, foot et tiercé après une longue journée de labeur passée sur les chantiers, à son bureau ou à l'usine. Une nouvelle Agora où naissent et s'enveniment les débats politiques, jadis menés dans la camaraderie des bars (peut-être est-ce pour les abolir qu'on en a proscrit les fumeurs) ; où l'on refait le monde en hâblant à bâtons rompus ; où l'on relate ses déboires conjugaux à la tombée du soir, non sans avoir, auparavant, éclusé quelques verres.

Comme le fut l'opéra pour le *who's who* mondain du XIX<sup>e</sup> siècle, quand le spectacle était aux loges (balcon), la radio libre devait ainsi devenir en peu de temps le nouveau melting-pot de presque toutes les classes socio-professionnelles. Virtuelle, innaturelle, instantanée, la radio libre donnerait le change aux troquets du boulevard. Elle renverrait à leur obsolescence les charmes surannés des hypogées de pierre crayeuse aménagées dans les anciennes galeries, méandres et labyrinthes qui reliaient autrefois les caves du Grand Paris ; ces catacombes d'ambiance si recherchées par les puristes, sorties d'un autre temps, *columbaria* qui sentent le tabac froid, où jouent parfois de leur instrument de vieux jazzmen au cuir tanné, en veston de tweed effiloché ; où les amants s'embrassent dans une fumée dense de vapeurs porcines au-dessus des chopes de bière servies par litre, un couple à côté de l'autre, au milieu des chômeurs, des trognes avinées, des écrivains manqués qui passent leur après-midi à feuilleter la rubrique des annonces... Autre temps, autres mœurs. Fini. Fini la crasse,

le contact physique. Exit l'anonymat, l'intimité des catacombes. Les jeunes, les vieux, les pauvres et les bourgeois : tous sollicitent leur quart d'heure de célébrité. Warhol l'avait compris ; plutôt : Warhol l'avait perçu. Les tendances d'une époque traversent d'autant mieux l'artiste qu'il est superficiel, donc réceptif à ces tendances.

La radio libre répond à d'autres aspirations. - Religieuse ? Pourquoi pas ? On ne va plus chez le psy, on ne va plus à la messe : on appelle la radio pour aller à confesse. On s'écoute raconter ses petits faits intimes. On se compare ; on se rassure. On prend conseil. On cherche l'absolution. Les standards chauffent entre deux *hits* américains, au cours d'émissions-fleuves scandées par des jingles. Les formes s'affaiblissent. La relative autonomie des radios libres permet encore de franchir les limites. De contourner l'autocensure, devenue monnaie courante dans la ruche journalistique actuelle. Alors s'impose la tyrannie du cool et du parler franc-du-collier. On parle cru. On ne cause plus, on « tchatte ». La radio libre comporte alors une véritable dimension sociale, thérapeutique et cathartique, à supposer que ces notions puissent être dissociées.

Verlan. Que les baby-boomers (la génération X) aient raté le coche et soient passés par-devers lui constitue certainement le premier des mystères qu'il nous faudra résoudre. Tout mystère a sa clef ; le nôtre a pour nom « radio jeune ». La « radio jeune » est une déclinaison de la radio libre. La « radio jeune », c'est « la radio qui vous ressemble » -

à vous, les jeunes (les jeunes étant censés le prendre comme un compliment...). La radio jeune et un ensemble de fréquences qui se destinent avant toute chose à un cœur de public situé dans la fourchette des 15 à 25 ans, les oubliés de l'ORTF. Ces fréquences apparaissent pour la plupart dans le courant des années quatre-vingt : ainsi de *NRJ* (Nouvelle Radio des Jeunes), *Radio Nova*, et - leader du secteur - *Cité Future* rebaptisé *Skyrock*. *Skyrock* est la première station en France à expérimenter le format « libre antenne » avec le programme *Bonsoir La Planète*, qui permettra au citoyen lambda de prendre la parole *en live* (et souvent d'y partir, *en live*). Le verlan populaire trouve lors, en la radio, sa principale courroie de transmission. Il trouve ainsi, dans la jeunesse branchée qui constitue sa principale audience, une nouvelle jeunesse (précisément) ; l'écho qu'il n'avait plus dans les milieux de la criminalité. Un public spécifique, chacun en conviendra. Public peu cultivé, loin du rucher philharmonique des mélomanes férus de musique classique ; mais également très à côté des sujets polémiques tels que la *backwardation* des réserves d'or, les ratios volatiles de la réserve fractionnaire des banques d'affaires<sup>30</sup>, les soubresauts

---

<sup>30</sup> La réserve fractionnaire étalonne le départ entre l'argent qu'une banque possède et le montant total des prêts qu'elle peut allouer pour s'enrichir ; lequel rapport n'aura cessé de s'élargir pour finalement avoisiner les un dollar en stock pour mille prêtés. Pour faire image, tout se magouille un peu comme si une compagnie de fret poussait l'iniquité du

de la bourse, le périple africain des orixas et les eguns, la capiteuse doctrine soutenue par les motocalémins sur la concentration de Dieu, les apories de l'inter-détermination corps/âme dans le dualisme cartésien, la querelle des universaux, des pneumatiques et des hyliques, la quadrature du cercle, le cobordisme homologique ou les enjeux d'actualité internationale. Public un peu paumé dont l'essentiel de la philosophie morale et politique peut être ramassée en une formule (en fait un cri de ralliement) : « nique la police ». C'est-à-dire nique papa-maman transfigurés en hypostases gallinacés de la loi transcendante : les keufs. « Émancipe-toi ! », « secoue le joug ! », « impose tes codes ! ». « Transgresse ! », c'est le mot d'ordre. Celui qui parle à ce public adolescent en mal de subversion ; donc facilement émoustillé par le blasphème sous toutes ses formes : par les gros mots, le sexe et les postures *wesh-wesh* des rappeurs du 93.

D'où la septicémie de chanteurs synthétiques, « polyviolents » et racoleurs, fécondant tous les thèmes jugés porteurs et *bankable* au gré de leurs lyrics en vérité très peu lyriques. La parole à Morsay, du groupe *Truand de la Galère* : « J'ai un gun. J'ai quarante meufs j'ai toujours la dalle et je nique la police municipale et je nique la police nationale » ; puis le lascar d'envisager de faire quelque chose d'imprononçable avec les testicules des « pédés et des

---

surbooking jusqu'à vendre le triple des places qu'elle n'a pas. Cela s'appelle l'économie, et cela se veut une science...

branleurs... » - bref, du grand art ! Parenthèse sur Morsay. La génétique nous a appris qu'il y a moins de différences entre le chimpanzé et l'homme qu'entre deux races de chien - mettons, le pékinois et le danois. Nous partageons 98,4% de notre profil génétique - et sans doute davantage car l'essentiel de l'ADN, l'ADN dit « fossile », n'est pas codant - avec le chimpanzé, notre plus proche cousin. Singe qui lui-même, le chimpanzé, a pour plus proche cousin, non pas l'orang-outan ou le gorille, mais l'homme. Les instructions génotypiques ressortissantes aux caractéristiques qui nous séparent des (autres) « singes supérieurs » - station debout, dimension du cerveau, aptitude au langage, absence de pelage et vie sexuelle particulière - sont toutes entières contenues dans ses 1,6 % de notre programme génétique. Mus par des préjugés de nature anthropocentrique, l'on a coutume d'hominiser le singe, de faire valoir que 98,4 % de son génome serait humain. Morsay a le mérite de nous contraindre d'envisager la réciproque : 98,4 % de notre séquence génétique, du génotype de l'homme proclamé *sapiens* au carré, n'est rien de moins que de l'ADN de singe. Chez certains, cela se voit mieux que chez d'autres. Si donc l'homme et le singe descendent d'un même ancêtre (l'erreur naïve étant de croire que l'homme descend du singe), Morsay s'est coincé dans les branches...

D'où le succès concomitant des émissions pseudo-provocatrices, telle celle de « Géraldine », faisant moisson des « plus intimes phantasmes de [ses] auditeurs ». Succès comptable d'une dialectique entre le voyeurisme et

l'exhibitionnisme, trouvant son prolongement hors antenne dans le réseau de blogs bombardés par *Skyrock* (*Skyblog*). Cette puberté, plus volubile que sexuellement active, devrait plus tard se répartir entre le *chatroom*, Facebook<sup>31</sup> et Canal+.

---

<sup>31</sup> Facebook est un produit du siècle. Le diligent succès du site communautaire auprès de la jeunesse atteste la pathologie dont il est le remède. Morphine plus que remède, si l'on tient à la précision, en tant qu'il crée des addictions et crée ses propres manques. Dans un monde déserté par les rites de passage, où la question de l'identité mine les derniers repères, l'adolescent (dont le suffixe « scent » indique le devenir, mais pas la marche à suivre), se cherche des leviers, des boîtiers de contrôle. Le corps d'adulte est un corps étranger. Et c'est un corps étrange. C'est tout d'abord un corps physique qu'il faut dompter ; pour l'habiter, l'adolescent doit se le concilier. C'est à défaut de maîtriser tous les tenants et les aboutissants de sa métamorphose, qu'il va utiliser Facebook comme un outil de « chirurgie métaphysique ». Facebook répond aussi à cela : l'angoisse du corps qui se déforme. L'angoisse du corps qui se déforme, mais que l'on peut traiter par PhotoShop : en adoucir les courbes, en effacer les plis, en émonder les vices et les aspérités. Angoisse du corps qui, fatalement, se cristallise avec toutes ses irrégularités, et ne s'accepte en tant qu'être habitable que moyennant l'illusion d'un lifting. On peut renaître, homme numérique, via son *alter-ego* Facebook. Le résultat sera posté - en noir et blanc, pour cacher les boutons - sur sa page personnelle (profil) avec, dessous, le bouton «

---

j'aime ». Le djeunz attend d'autrui qu'il « aime » sa vie, de sorte à la pouvoir aimer lui-même, par effet de *feed-back*. On fait gagnant-gagnant : qui aime sa vie, on approuvera sa vie. Une connivence tacite préside toujours à cette interactivité. Toutefois, le corps d'adulte est également un corps social. Physique, social ; il faut tenir ensemble les deux bouts. Ils se recourent, sans doute, mais pas au point de se confondre. La question « qui es-tu ? » engage une prolifération de points de vue. Il y a celui que l'on est ; celui que l'on croit être ; celui qu'autrui croit que l'on est. Ce troisième personnage (du lat. *persona*, « masque ») a eu tendance à balayer les autres. Lui seul, sommes-nous de plus en plus à le penser, survit à la confrontation. « Il » est un autre ; « je » est un autre. Vous êtes image, on abîme votre image, et c'est vous qu'on abîme. Dorian Gray. Presse people. Fusion de l'être et du paraître. Mécompte d'une phénoménologie qui s'est prise au sérieux (l'écueil de toutes les théories). C'était déjà l'improbation que l'homme civil ou policé (Voltaire en diable, pour ne citer personne) écopait de Rousseau : l'homme qui s'expose est ex-posé, il ne s'appartient plus. S'appartient-il encore, le « nomophobe » (« *no mobile phobe* ») ? S'appartient-il encore, celui qui s'interprète par ce qu'on voit de lui, par interface ? D'iPhone, d'ordinateur, de cellulaire, l'écran est toujours ambigu. Objet transitionnel, il est tout à la fois ce qui met en présence, et ce qui dissocie de l'autre. Met en présence ; car le dédale profus des « amitiés » - *flatus vocis*, passée la douzaine authentique - démultiplie les occasions de s'« aimer » par procuration. Et dissocie ; car

---

l'écran fait écran, il est froid, il protège, il est un masque, costume de bal masqué. Plus l'on s'exhibe, moins l'on est sien. C'est tout le paradoxe. Le paradoxe du portable, entre autres : objet quasi-sexuel à force d'être intime (« *noli me tangere !* »), mais dont la vocation est de « mettre en contact ». Toujours plus invasif, Facebook fait ressortir toutes les facettes de son « extimité » pour faire de l'usager une sorte d'ectoplasme à la merci des autres. Facebook *landmarks* : quand l'essentiel n'est plus de faire, mais de *montrer* que l'on a fait ; plus d'être heureux, mais de *montrer* qu'on est heureux - et de feindre au besoin que l'on a fait, et que l'on est heureux. Construire son e-réputation, puis se l'approprier. Petit mensonge. Comme il est beau, le mensonge de l'image... Il ne se ménage pas. Combien ne « vivent des expériences » que pour pouvoir les raconter sur leur Facebook ? Une « expérience » - un voyage, une soirée, une visite - n'a plus de valeur intrinsèque, mais n'en acquiert qu'une fois postée ; qu'en tant qu'elle vient s'inscrire dans une « ligne de vie » appréciable par d'autres. Il y a derrière ce jeu de renvoi la présupposition que le reflet renferme plus de vérité que l'être. Ainsi le djeunz, grâce à Facebook, soumet son bonheur contrefait à la quantité de photos de vacances, de clichés étudiés, revus et corrigés, de plaisanteries de camelot, gags à tout faire mais jamais innocents, conçus pour traverser les orifices électroniques de son espace virtuel, offrant un bénéfice et une réparation narcissique à tous ses déplacements ; ce dans la pure logique compulsive et pulsionnelle symptomatique de la

Dans l'intervalle, de nombreux jeunes, captés par la musique pop, rap ou R'nB comme des lépidoptères nocturnes par des appels de sémaphore, décrochent leur téléphone pour injecter leur propre code dans le discours public. La zone s'invite à la tribune. Cette ingérence devrait considérablement changer le ton, puis le message, et donc le langage des radios ; lesquels radios diffuseraient ce langage fait d'anglicismes et de xénismes du Maghreb. De langue des criminels, des trafiquants et des bagnards, le jargon évolue pour devenir la langue des *djeunz*.

Troisième acte. Pas d'entracte. Il faut revenir sur l'influence déterminante du rap sur la jeunesse française ; musique qui semble avoir conquis les *charts* et radios spécialisées en moins de temps qu'il n'en fallut à Susan Boyle pour provoquer l'unanimité acclamatif des Britanniques

---

pornographie du moi (égologie, égodicée), laissant à la modération toute latitude pour refourguer ses stocks d'informations (data) ciblées à l'intention des multinationales. Vendre son corps, perdre son âme. C'est toute la différence d'avec l'ancien journal intime. « *Esse est percipi* », notait Berkeley : n'existe que ce qui est perçu (ou qui perçoit - « ...*aute percipere* » -, par voie de conséquence : « être perçu » présumant l'« esprit qui perçoit » tout comme le « doute hyperbolique » présume l'esprit qui doute. L'attestation du corps est en revanche bien plus problématique...). De quoi Facebook est-il le nom ? À cet égard, prosaïquement, d'une puberté manquée.

(au point qu'on ait jugé indispensable de consacrer, pour 2012, une comédie musicale à sa *success-story*). Le rap, dès les années quatre-vingt-dix, a détrôné la chanson de rue. Il a percé depuis les banlieues pauvres pour bombarder les ondes de *flows* passablement glaireux et leucophobes (si l'on excepte quelques poètes marginaux et peu goûtés par le milieu, tel MC Solaar), mais d'autant plus prisés que véhéments. « Avoir la haine », c'est le message. L'insulte, c'est l'expression. L'institution, c'est la victime. Parce que c'est le bourreau. Fondé par les « artistes » Joey Starr (Didier Morville) et Kool Shen (Bruno Lopes), tous deux originaires de la Seine-Saint-Denis, NTM (ou Suprême NTM), l'un des groupes phares du commencement du rap français, a largement participé à sa propagation. À telle enseigne qu'on trouve encore régulièrement poché l'acronyme NTM, « Nique Ta Mère », sur les murs des banlieues et la tôle éraillée des trains. On remercie Jack Lang de nous avoir appris qu'il s'agissait authentiquement d'un art ; non pas, comme une approche trop fruste aurait pu le laisser penser, d'une empreinte sigillaire, pareille aux fragrances organiques du chien qui pisse pour baliser son territoire...

Le rap, et plus encore le RNB, toujours sur ses brisées, oscillent entre deux pôles, qui sont celui du conformisme et de la subversion. La cathode et l'anode. C'est ce qui fait toute leur ambiguïté ; ce qui fait tout leur intérêt aux yeux du sociologue et de l'anthropologue. La subversion d'abord. Arrêtons-nous sur le sens manifeste du slogan « NTM » ; lequel slogan incite affectueusement l'allocataire à

consommer une relation sexuelle avec sa génitrice. Impérieux et entier, le conseil « nique ta mère » n'interpelle pas que par sa poésie virile. Il dit bien plus. Il signifie bien plus. Il est porteur, sous une allure bourrue, d'une véritable épaisseur symbolique. « Nique la polis » est un lapsus, pas une faute d'orthographe. Les premiers travaux d'anthropologie culturaliste menés par Lévi-Strauss, et notamment *Les structures élémentaires de la parenté* (1949), mettent en lumière le caractère universel de la prohibition de l'inceste. Bien que les différentes cultures conçoivent de manières très diverses la consanguinité et les raisons motivant son interdiction, ce phénomène n'en est pas moins constitutif, indicatif - avec le « cuit » à opposer au « cru » et au « bouilli » - de l'accession de l'homme au monde civilisé. Il s'agit donc de penser la famille en termes culturels, c'est-à-dire instituée sous la catégorie de l'échange (échange de biens, échange de femmes) : en proscrivant l'endogamie, les sociétés opèrent à leur insu une première forme de régulation des rapports sociaux. La politique est née. Si donc toute civilisation, aux dires de Lévi-Strauss, se fonde sur la prohibition de l'inceste, alors le slogan « nique ta mère » (« mother fucker ») peut être interprété comme une négation, comme un rejet de la civilisation. Ce qui se trouve être exprimé par ces paroles, c'est donc le stade ultime de la contestation. C'est un procès fait à la culture même. Un désaveu de l'humanité au nom de ceux à qui on la refuse ou qui s'en sentent exclus.

Une telle audace, profuse dans cette insurrection, fascine évidemment les journalistes, un peu bobos dans l'âme, pour qui une descente à Barbès s'apparente quasiment à un trek en « zone interdite » ou à un safari équatorial. « Furieusement exotique ». C'est que les banlieusards incarnent paradoxalement un idéal qui reste mentalement inaccessible aux journalistes : celui du révolté, critique de la *Kommandantur*. Il n'y a pas de mots suffisamment vexants pour exprimer comme cette image peut être fausse. La faire accroire fut sans conteste un des plus francs succès des grandes *majors* de l'industrie du disque ; plus largement, de la société de marché. Une mystification astucieusement construite et méticuleusement entretenue par les agences de com'. Il conviendrait de faire escale pour en comprendre la portée. Ne différons pas plus cette analyse. Ayons seulement, dans l'intervalle, une pensée amusée pour les intervenants de proximité et leurs relais associatifs – ceux-là qui organisent des ateliers djembé (Y'a bon !) dans les maisons de quartier plutôt que d'y faire entrer la culture (Y'a pas !). Mettent des quotas pour signifier qu'un noir ou qu'un rebeu est trop stupide pour parvenir par ses propres moyens. Exploite de complaisance, que d'avoir fait de NTM l'étendard des cités. Faut-il comprendre, encore une fois, que nous y sommes en territoire barbare ?

Vrai cependant qu'à l'autre extrême de cette « culture des arts premiers » qui fascine tant la gauche caviar, la culture « élitiste » de la gauche flippée n'émoustille pas outre mesure. En douterait-on ? Le vernissage (une circonlocution

pédante pour dire « cirage de pompes ») est le lieu, l'événement, l'occasion toute trouvée pour se faire un avis. Les galeries d'art, en général, sont devenues le lieu « branché » par excellence, des temples du snobisme et de la bêtise crasse ; un peu comme les jardins des châteaux d'autrefois à l'usage des aristocrates gloussants qui s'amuse à colin-maillard. Qu'on se rassure : l'auteur n'a pas la prétention de reconnaître une œuvre d'art - encore moins d'art « contemporain » - dès le premier coup d'œil ; il suppose en revanche être en mesure de reconnaître une merde quand il en voit une. En la matière - fécale -, les galeries du Marais sont les feuillées de la haute. Un festival d'étrons fraîchement coulés, de bibelots en tout genre moulés dans du caca. Aussi l'artiste contemporain n'est-il pas sans rappeler, dans l'acte créateur, le ravissement d'un gros bébé replet faisant mumuse avec ses *excreta* ; puis de les présenter, pilées et empilées, encore fumantes sur un plateau (ou cadre, ou socle), à sa « maman » toute fière (dont les critiques, *in abstentia*, seraient en quelque sorte le succédané). Pourquoi sinon Duchamp aurait-il étrenné le *ready-made* avec une pissotière ? Sans doute le même flux néphrétique (« flow ») traverse-t-il l'artiste et le rappeur. Les mêmes codes s'y retrouvent ; ceci expliquant cela. Ceci expliquant notamment pourquoi une certaine bourgeoisie, dont la jeunesse chante en américain, s'y retrouve également ; qu'elle se passionne concurremment pour les clips de Booba et les installations de Boltanski. Jusqu'où va le parallélisme ? Quel est la viabilité, et quels sont les limites de la comparaison entre rap commercial et art contemporain ?

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il conviendrait de mieux cerner ce que nous entendons - conceptuellement - par « art contemporain ». Une question récurrente à l'heure actuelle est de savoir, pour peu qu'elle en ait une, ce qui fait l'âme de l'œuvre d'art (« objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »). Au XXI<sup>e</sup> siècle, lors même qu'ont été balayés tous les concepts opérateurs de l'esthétique, comment savoir ce qui peut y prétendre - à l'esthétique ? Où commence l'art ? Où finit-il ? Est-il dans le produit, dans l'intention, la réception de l'œuvre par le « spectateur » ? Est-il « endophorique », « exophorique » ou déictique ? « Réocentrique » (centré sur son objet), « aliocentrique » (centré sur l'autre de l'objet) ou acentrique ? Relatif au contexte - espace (*chôros*) et temps (*chronos*), et luminosité (jeu de reflets, travail sur la matière) -, ou transcendant, indifférent de sa nature parfaite ? En gros : ce truc, dans la vitrine, lard ou cochon ? Hardi qui peut le dire. On a tué le jugement de goût (et de dégoût) ; les paradigmes anciens sont morts (beauté, cohérence, esprit, harmonie, etc.) ; il n'y a plus place pour un critère passible de faire le départ entre ce qui relève ou non de l'œuvre d'art. On fait alors ce qu'on a toujours fait : on évacue le problème en changeant la question. Faute de comprendre *ce que l'art est*, on se demande *ce qui en est*. Or donc, précisément, tout peut en être, pour peu qu'il revendique d'en être. Tout est dans la présentation. Tout ce qui entre dans un lieu dédié à la contemplation devient *de fait* une œuvre d'art. C'est la définition « institutionnaliste » de l'œuvre d'art qui a pris la relève de sa définition « essentialiste » qui prévalait jusqu'à

présent. Le revirement de paradigme n'est pourtant pas complet. Témoin le fait que l'art nouveau évolue sous la coupe de l'art passé ; il ne le dépasse pas, dès lors que, n'ayant pas d'identité, il n'est jugé qu'en négatif, en relation avec cet art passé. Deux éléments caractérisent peut-être plus adéquatement l'art décrété contemporain par référence à l'art qui le précède : d'une part, le narcissisme (aux antipodes, les *Vies de peintres*, hagiographies calquées sur les standards des *Actes des apôtres*, ne tarissent pas d'éloges s'agissant des vertus manifestées par les intéressés) ; et d'autre part, la soif inflationniste d'argent (la renaissance des peintres de la Renaissance nous reconduit très loin de l'ethos interlope des chrusophiles ouvertement cyniques dans la lignée d'Andy Warhol). Le narcissisme, d'une part : le *performer* signe des carrés blancs lorsqu'il n'est pas lui-même son modèle exclusif. À titre de comparaison, le rappeur s'auto dédicace : « bidule est dans la place » ; pas un *lyric* sans qu'il épelle son nom. La soif d'argent, de l'autre : l'art spéculaire est un produit spéculatif. Pour parfaire le parallélisme, le rap rebelle est une tête de gondole. En somme, l'expérience esthétique n'est plus comptable d'une jouissance aérienne, sans trace et sans profit ; mais au contraire s'indexe sur la côte évolutive d'un marché du néant, une gigantesque foire au nouvel art porcine, où la monnaie virtuelle s'échange contre de l'art inexistant. De l'art des arrhes à l'ère du vide...

Égocentrisme, vénalité : deux vices qui sont peut-être deux racines saillies d'un même principe - mais c'est ici sans

importance. Hegel disait que l'homme « se reconnaît dans l'œuvre ». Certes ; et nous de préciser qu'il s'y hume également. Laisser sa trace (de pneus) dans la substance mondaine, ça oui, *quitus*, l'artiste sait y faire. Le moins que l'on puisse dire est qu'il y met littéralement du sien... L'œuvre et *sa* chose ; il la dévore des yeux ; il a l'œil coprophage, l'artiste. Lorsqu'il se mire dans l'œuvre qu'il admire, ce qu'il admire est moins la chose que le reflet que l'œuvre lui renvoie. Quant à la densité « critique » ou « ironique » de l'art contemporain, mettons d'emblée les choses au clair : c'est un désir, et rien de plus. Il faut en faire son deuil. Ne pas s'y laisser prendre. D'abord parce qu'elle n'est pas nouvelle ; ensuite, parce qu'elle n'est pas réelle. Pas plus réelle que celle déblatérée par les rappers *mainstream*. C'est un secret de polichinelle que la postérité rebelle jouit de sa soumission lorsqu'elle se révolte contre elle. Pour jouir, elle doit rester soumise ; comme l'athée militant doit sauvegarder l'idée de Dieu pour sauvegarder par ricochet sa propre identité. Le bouffeur de curé exprime en creux le désarroi qui serait le sien si les croyants venaient à disparaître. Car lui non plus, qui est par eux, ne serait plus. Toutes choses égales par ailleurs, l'athée et le croyant tous deux, à leur manière, affirment quelque chose de Dieu. La distinction entre l'athée et le croyant est d'ailleurs si peu nette qu'on est allé, *a contrario*, jusqu'à déceler les origines de la théologie dans une carence de foi (cf. Popper). L'athée et le croyant coévoluent ; ils se renforcent l'un par l'autre ; ils se disloquent ensemble. Il y a complicité. L'art d'avant-garde ne serait rien sans l'art ancien. Le rap ne serait rien

sans le système qui le fait vivre et, pis encore, qu'il magnifie en feignant l'esquinter. C'est pourquoi, l'un dans l'autre, et la posture (d'opposition) et l'imposture (du double jeu) qui les caractérise permettent de remiser le rap et l'art contemporain dans la même escarcelle. Ils sont habiles au faux-semblant ; parce qu'ils sont faux, et font semblant. L'art spéculaire est un art de sculpter sans savoir sculpter, de peindre sans savoir peindre, de dessiner sans savoir dessiner ; tout comme le rap est un art de chanter sans savoir chanter, d'écrire sans écriture, de danser sans savoir danser - servi par une mise en scène de rafistole : plans resserrés pour occuper l'espace ; contre-plongées pour l'illusion charismatique ; saccades avec les mains parce qu'on ne sait jamais quoi en faire, comme dans les *soaps* où les acteurs cramponnent un *shot* de vieux bourbon, voire les télé-crochets lorsque les prestataires se cramponnent malgré le *play-back* à d'énormes micros. Par leur inanité, par leur égocentrisme et leur cupidité, l'artiste et le rappeur bénéficient d'une parfaite inscription dans les logiques régnautes du marché néolibéral. Les mêmes artistes - rappeurs et performers - qui se prétendent « en marge » ou « en rupture » sont conformistes au plus extrême degré. Autant d'indices s'accumulant pour étayer la thèse, paradoxale, selon laquelle ces deux « cultures », décrétées « haute » et « basse », peuvent être, finalement, renvoyées dos-à-dos. Lors, tout devient limpide ; le mystère se dissipe, et paraissent au grand jour les raisons pour lesquelles ceux qui sont fascinés par l'une le sont aussi par l'autre.

Le conformisme. C'est la toile invisible qui sous-tend tout le reste. Le rap, RNB sont foncièrement des conformismes parce qu'ils sont la caricature du monde néocapitaliste qu'ils se font foi de dénoncer. Tacot décapotable, affairisme maffieux, palaces avec piscine, ferrailerie tape-à-l'oeil, bagoues dix-huit carats, greluches fardées à gros lolos et tout le tralala... Ce dont témoigne le rap français et, plus encore, le RNB, prétendument rebelles, c'est tout au plus de leur aliénation totale et sans réserve aux idéaux de la société de consommation. Adhésion sans réserve au modèle atlantiste de la « réussite » par le pouvoir d'achat et l'accumulation de richesses. Conception partagée tant par la droite d'affaires que par la gauche bobo, par le Pet-S et l'UM-Pet, par l'alternance unique des deux partis qui font la loi sur la scène politique. Où est la subversion ?

Ce n'est pas un hasard si le rejeton du plus bling-bling des présidents français, Pierre Sarkozy, 22 ans, toutes ses dents, s'est lancé dans le rap avec Doc Gynéco sous le pseudo « Mosey ». Doc Gynéco, ex-caudataire de Sarkozy le père, parraine ainsi son fils, de même que le centaure Chiron préparait son élève, Achille, à sa première et dernière guerre. Doc Gynéco, c'est pour les « rap battle » qu'il endurecit Mosey. Pour sûr, il sait y faire. N'a pas perdu la main, malgré ce que suggèrent ses yeux rougis par une consommation visiblement exponentielle de beuh hydroponique. Faut pas s'y fier. Le « Da Crime Chantilly » ne pouvait guère rêver meilleur mentor. En sus du rattachement de Pierre Sarkozy, on peut citer Jacques Séguéla, aux dires duquel ne pas

posséder de Rolex à quarante ans atteste la cruelle factualité de son échec existentiel. La convergence des signes et des valeurs est ici explicite : la montre et la voiture étant précisément les deux fétiches du rap contemporain, abondamment mises en avant, bénies, lustrées et sublimées dans tous les clips de RNB. Avec, autour, un bouquet de filles en bikini comme dans les mauvaises pubs, histoire de mieux fourguer le produit. Plus des dollars qui tombent en pluie, pour la déco d'ambiance. Plus de la poudre ; et des alcaloïdes ; et des cuillers en or pour faire fondre la poudre. Tout comme dans les *backstage* de la City.

Ce rapprochement - de la Cité à la City - n'est pas qu'un jeu d'homonymie. C'est un parallélisme. Il faut y voir une authentique analogie. Assurément, s'il est question d'« intégration » ou d'« assimilation » de la culture et des valeurs du pays d'accueil, on peut difficilement soutenir que le lascar se trouve favorisé. Ni même qu'il fasse beaucoup d'efforts pour que le ciel lui vienne en aide. S'il s'agit en revanche d'intégration dans le système capitaliste néolibéral, il va de soi que la « caillera » est incommensurablement mieux intégrée à ce dernier que ne le sont les populations, indigènes et immigrées, dont il s'assure l'exploitation et le contrôle au sein des « quartiers expérimentaux » que l'État lui a laissés en gérance (un peu comme Charles V avait donné l'indépendance à la Rochelle pour s'acheter à peu de frais une *pax religiosa* toujours fragile et relative). En assignant à toute activité humaine un objectif unique (la thune), un modèle unique (la transaction violente ou le

business) ainsi qu'un modèle anthropologique unique (devenir un vrai chacal), la caillera se contente tout au plus de recycler, à l'usage des périphéries du système néolibéral, la *praxis* et l'imaginaire qui en caractérisent le centre. L'ambition des caillera n'a, en effet, jamais été d'être la négation en acte de l'économie régnante. Elle n'est pas son contraire ; moins encore sa critique, mais sa caricature. La caillera, le caïd, c'est-à-dire le « grand frère » que la municipalité arrose par le truchement d'associations fictives pour maintenir la paix dans les quartiers, ne fait que reproduire le paradigme dominant de la finance mondialisée. Il ne désire rien moins que devenir le *golden boy* de la ville basse. On comprend mieux pourquoi un fils de Sarkozy peut finir à l'EPAD, tandis qu'un autre irait rouler des mécaniques auprès des banlieusards. Les deux concourent au même destin ; seul leurs chemins et territoires diffèrent. Ils investissent chacun le dominion qu'ils ont reçu du paternel en métayage pour leurs beaux jours. Il appert donc que le calcul de la caillera est tout sauf utopique : à trafic, trafic et demi. C'est la raison pourquoi J. de Maillard, expert ès délits financiers et président assesseur au tribunal de grande instance de Paris, peut observer que « l'économie du crime est en train d'accomplir la dernière étape du processus : rendre enfin rentable la délinquance des pauvres et des laissés-pour-compte, qui jadis était la part d'ombre des sociétés modernes, conservée à leurs marges. La délinquance des pauvres, que l'on croyait improductive, est désormais reliée au réseau qui produit le profit. Du dealer de banlieue jusqu'aux banques de Luxembourg, la boucle est bouclée.

L'économie criminelle est devenue un sous-produit de l'économie globale qui intègre à ses circuits la marginalité sociale. »

À l'éternelle question de l'assimilation ou de l'intégration (épargnons-nous le distinguo) régulièrement posée dans les médias par les hérauts de la société civile (associations locales, médiateurs de la république, comités théodules et autres observatoires de la délinquance), il conviendrait, en somme, de répondre clairement que si la « caille » est finalement si peu pressée de « s'intégrer à la société », c'est bien dans la mesure exacte où elle est *déjà parfaitement admise* dans le système qui ronge cette société. C'est même probablement à cette enseigne qu'elle ne laisse pas de fasciner les pédants magnifiques, les cinéastes et les intellectuels bien installés que leur mauvaise conscience de classe dispose toujours à espérer qu'il existe une manière romantique d'extorquer la plus-value. Ainsi la Gauche PS tendance *Terra Nova*, qui a choisi d'abandonner la « misère sale » (les travailleurs), pour consacrer son temps d'antenne à faire l'éloge des marges immigrées, acculées à la délinquance par une société viscéralement raciste (voir les manuels d'histoire) qui les excommunie ; en d'autres termes, les rejette en ban-lieux. Cette assertion est trop souvent tenue pour parole d'Évangile. Honni qui s'interroge sur sa véracité. Ceux qui le font, font sacrilège, le font à leurs risques et périls. Or, elle engage à tout le moins trois types de considérations. C'est un sophisme à trois entrées dont nous n'offrons ici qu'une position survol. La déconstruire

présupposerait de disséquer les processus réels menant à la constitution des « enclaves oubliées de la république » ; à quoi il conviendrait d'adjoindre une seconde analyse sur les conséquences philosophiques de la disculpation du délinquant par glissement de responsabilité ; ainsi, aussi contrintuitif que cela puisse sembler, qu'un ultime examen du racisme latent qu'implique la glorification des « autres » - définis par référence aux « siens » - au détriment de « tous ». Une telle recherche ne peut être conduite à la légère. On ne s'y frottera pas. Pas instamment. Elle nous mènerait trop loin et serait déplacée ; d'autant qu'un autre essai dans la même veine y sacrifie très largement<sup>32</sup>. Le lecteur s'y réfère. D'un mot seulement, relevons le paradoxe fataliste du « glissement de responsabilité », assurément le plus rédhibitoire du socialisme dans sa variante naïve (universitaire).

Il est une équation rudimentaire, mais néanmoins fondamentale de la philosophie morale. Nul n'eut besoin d'attendre Sartre pour reconnaître que liberté et responsabilité sont deux visages du seul et même concept. La notion de liberté « contient », au sens analytique, celle de responsabilité. Mutualisées, consubstantielles, elles sont des corrélats de nécessité. Elles vont toujours par paire, comme les chaussettes. L'une ne va pas sans l'autre. Sans liberté, pas de responsabilité (ainsi pour Nietzsche, la liberté fut inventée par les chrétiens *pour* culpabiliser et dominer les

---

<sup>32</sup> Cf. *Le Cercle de Raison*, par votre serviteur, dispos' dès 2012 dans tous les bars à pates.

forts) ; réciproquement, sans responsabilité, pas de liberté possible (ainsi, et quel que soit son crime, un criminel expertisé comme fou « au moment des faits » n'est pas jugé dans les mêmes formes qu'un criminel de sens rassis : on soigne le premier, on punit le second). Dûment formalisée, si l'on adopte le langage du calcul propositionnel, le signe « = » de l'équation se verrait transposé par l'opérateur logique du biconditionnel (ou double implication), «  $\Leftrightarrow$  » ; on obtiendrait alors : liberté (L)  $\Leftrightarrow$  responsabilité (R). La formule «  $L \Leftrightarrow R$  » peut aussi s'exprimer en concédant que L est une condition nécessaire et suffisante pour R ; et, par commutativité, que R est une condition nécessaire et suffisante pour L. On dit aussi que L est vrai si et seulement si R est vrai ; et R vrai à son tour aussi longtemps que L est vrai. Ceci n'impliquant pas que L et R soit strictement équivalent («  $\equiv$  »). Une tendance lourde du formalisme post-frégien est de vouloir tout compliquer, tout chinoiser de manière outrancière et vide de justification. Victime du syndrome d'Héraclite, « l'obscur », elle devient indigeste. Mais cette réputation qu'elle porte en bandoulière lui confère également des avantages : celui, en premier lieu, de dissuader les dilettantes de lui chercher des poux. Il en va comme dans un spectacle de prestidigitation : moins il y a de contenu, et plus il faut d'effet<sup>33</sup>. Nous nous satisferons, pour

---

<sup>33</sup> Dès lors qu'une discipline s'embarque dans cette voie, c'est très évidemment l'indice qu'elle a cessé de progresser. Elle rame. Elle stagne. Elle trouble alors ses eaux pour qu'elles paraissent profondes. L'emploi d'un technoclecte sans cesse

notre part, des composantes les plus élémentaires de la logique, agréant volontiers qu'elles servent ici notre démonstration. Voyons dès à présent ce qu'implique d'infirmier l'une des propositions. Acquis ce qui précède, savoir la double implication ( $\Leftrightarrow$ ) de la liberté (L) et de la responsabilité (R), il apparaît qu'antéposer une négation ( $\neg$ ) à L ou R entraîne nécessairement la négation du second terme. Si «  $P \Rightarrow R$  » est une implication («  $\Rightarrow$  » symbolisant le

---

plus étouffant s'impose à elle comme un cache-sexe. Ce goût de l'hermétisme frappe aujourd'hui une multiplicité de disciplines comme la psychanalyse, la sociologie, la didactique ; parfois, la linguistique... La philosophie-même, il nous faut bien l'avouer, s'y prédispose de manière inquiétante. On savait autrefois former des raisonnements complexes à l'aide de mots banalement simples. Il est à craindre que la philosophie contemporaine incline à faire exactement l'inverse : qu'elle use de termes à longue queue pour travestir sa courte vue. Cela tient sans doute à ce que celle-ci, n'ayant cessé de se spécialiser et de réduire son champ de vision, ne s'alimente plus que d'elle-même (philosophie de la philosophie, de la philosophie, *ad nauseam*). Elle a perdu toute ambition. Elle brasse de l'air, elle s'auto-glose au lieu que la philosophie d'hier s'intéressait de tout : arts, sciences, théologie, physique, métaphysique, médecine, éthique, langage, politique, anthropologie, etc. Beaucoup des domaines précités ont par ailleurs été inaugurés par la philosophie avant de s'imposer comme disciplines à part entière.

conditionnel simple), l'implication «  $\neg R \Rightarrow \neg L$  » est dite l'implication « contraposée ». L'implication contraposée d'une double implication de la nature «  $L \Leftrightarrow R$  » s'écrit par conséquent de la manière suivante :  $(\neg L \Rightarrow \neg R) \& (\neg R \Rightarrow \neg L)$ . En clair, de même que la liberté implique la responsabilité, le déni de liberté implique le déni de responsabilité ; mais plus encore, de même que la responsabilité implique la liberté, le déni de responsabilité implique le déni de liberté.

Or, que le délinquant soit disculpé par déni de responsabilité (la délinquance devenant un épiphénomène de l'injustice sociale), c'est là le cœur de l'argument de la sociologie naïve. Là également que cette dernière s'autodétruit. Qu'elle creuse sa tombe, inconsciente du danger. Dire « ce n'est pas sa faute », « il est conditionné par son histoire », « la société l'a ainsi fait », « il est victime de ses déterminismes », c'est tout sauf le mettre hors de cause. La stratégie d'acquittement du prévenu par absence de responsabilité achève de cheviller le délinquant à ses conditionnements. On l'envisage comme une carcasse de nuit vaincue par quelque chose de sombre et d'ancestral, baigné par une violence dont il n'est pas l'auteur ou l'agent réflexif, mais le patient et l'interprète : « la haine », « avoir la haine » comme on l'entend familièrement. « La haine » n'est pas un mal moral ; ce serait une entité nosocomiale née *de la société*. Le criminel né *dans la société* n'en serait donc pas davantage comptable que l'enrhumé du rhume ou le grippé de la grippe. Songe-t-on à reprocher sa lèpre au ladre vert ?

Pourquoi, alors, traiter différemment le malade de la haine ? Dont acte. Ce raisonnement a cependant un coût. Les anciens Grecs le nommaient l' « amimie » : la privation des droits civiques. Croyant faire œuvre de clémence, le socialisme tout-venant (souvent nabab de son état, qui gîte dans un quartier résidentiel sassy de digicodes) fait sauter le dernier verrou qui conférait encore une dignité sociale, un statut d'être humain, adulte et respectable, aux banlieusards en perdition. Jouer cette carte, c'est priver l'homme du libre-arbitre constitutif de sa « personne morale » (fondement du juridique) pour le doter d'un « *locus* de contrôle » extérieur à sa volonté ; lequel, précisément, échappe à son contrôle. Mais faisant cela, on perd aussitôt la partie... De fait, si l'on accepte pour prémisses qu'un homme est peu ou prou déterminé par son histoire ou son environnement social, la conclusion s'impose d'elle-même : on affirme en même temps que cet individu n'a pas la liberté de ne pas recommencer - et donc que le meilleur pour lui comme pour la collectivité, en attendant de réformer cette société d'où s'origine toute maladie, c'est de le mettre en cage...

Une telle mentalité n'est pas seulement problématique en tant qu'elle prive l'individu de son « être moral » (pas de responsabilité, d'où pas de liberté, d'où pas de sujet de droit) ; elle l'est plus sérieusement encore en tant qu'elle neutralise toute espérance de promotion sociale, la saturant d'arias psychologiques. Se ménageant un évangile de contrition, la bien-pensance scolaire, *jet-set* et médiatique s'est fait un article de foi des thèses de mauvaise foi de certains *serial*

*plaiders* engoncés dans leur haine du « méchant blanc esclavagiste » ; celui, par héritage, que nous sommes tous, sinon en acte, tout du moins en puissance. Plutôt que d'émuler les *djeunz* en perdition, on les persuade qu'ils n'ont pas prise sur leur destin. On les persuade qu'ils ne peuvent rien. Que leur malheur est tout entier comptable de la « société des bourges » que les « corps représentatifs » et autres associations de la diversité (grassement subventionnées par lesdits « bourges ») leur ont appris à détester. On accrédite l'idée que, par définition, *ab initio*, un étranger ne peut s'émanciper en France, parce que la France refuse qu'il s'émancipe. On décourage ainsi toutes les initiatives, tous les projets, toutes les démarches. - Des études ? Travailler ? À quoi bon. L'ascenseur est en panne. Mieux : « on » l'a saboté. Comme c'est dommage ! La flemme trouve l'alibi pour s'autojustifier. La flemme et l'alibi, les deux pour le prix d'un. Ne reste plus qu'à retourner à ses premières amours : le foot, le rap, le deal ; et si possible, les trois ensemble. Au moins, les apparences sont sauvées. Voilà comment le banlieusard, séduit par les discours bobo, finit aux abonnés de la préfecture. Dans l'incurie. Dans la panade. Dans la cité. Captif de son cercle vicieux comme le hamster qui boucle dans sa roue. Comme si l'ultime ressort de la doctrine paralysante et lénitive du victimisme avait toujours été celle-là : maintenir le *statu quo*. Car le bobo ne dit jamais expressément que ce que son public escompte implicitement entendre. Il faut s'imaginer le banlieusard heureux...

Maintenir le *statu quo*, soit en amont en dissuadant l'effort de promotion sociale au nom de la fatalité, soit en aval en fournissant des faux-fuyants à titre de prétextes. Machiavélique, mais pas sans frais. Comme dit l'adage, pour chaque problème complexe, il est une solution simple et mauvaise. C'est comme l'histoire du bègue à qui l'on veut faire croire qu'il n'a pas été pris pour le job d'annonceur à la radio parce qu'il n'est pas inscrit au bon parti. On trouve toujours un avantage à taxer quelqu'un d'autre de ses propres échecs (même lorsque le CV est anonyme). Ce « quelqu'un d'autre » peut être tel le *pharmakon*, la victime expiatoire ou le bouc émissaire qui ne tarde pas à se faire jour dans les communautés en crise. Il devient, par l'hostilité qu'il catalyse, le pôle fédérateur de la communauté, l'extincteur de la crise. Son sacrifice est fondateur autant que nécessaire. Toutes les mythologies relatent le sacrifice réel ou symbolique du fondateur. Ce fut la fonction archaïque du roi, la victime en sursis, éteinte au crépuscule de la révolution. Ainsi les dictatures trouvent toujours un ennemi pour unifier leurs partisans. De même en Amérique, sous le turban du « terroriste » ; de même dans les banlieues, où le « raciste » fait très bien l'affaire. On pourra bien se tirer la bourre, se tirer dessus pour conquérir des halls d'immeubles ou des points de vente, ça n'ira pas plus loin ; car le « raciste » a l'avantage de mettre tout le monde d'accord. Quand tout va mal, tout peut recommencer. Il n'est qu'à désigner l'ennemi, le vrai ennemi, l'ennemi « de l'extérieur » pour se réconcilier. Entendons bien : le véritable ennemi n'est pas l'État ni les institutions ni les forces de l'ordre. Tous, en effet,

perturbent les trafics et troublent l'ordre parallèle qui doit régner dans la cité ; elles sont des gênes, des défouloirs, des substituts ; mais l'ennemi véritable doit être identitaire faute d'être identifiable. Le rap joue de cela. Il joue la communion contre la partition. Il joue le rôle des mythes qui dissimulent et justifient le nécessaire opprobre du bouc émissaire. Il joue son rôle fédérateur, il distille la rancœur, la catalyse, la polarise, lui donne un sens, une direction, il la détourne pour la retourner ; il fait des passions tristes une puissance positive qui coagule et coalise au lieu de diviser. Il cure le mal par un surcroît de mal ; ou, comme s'en effrayaient les témoins de Jésus exorcisant Légion, « c'est par le prince des démons qu'il les expulse ». Sous ses allures factieuses et ses menaces confites, le rap, en dernière analyse, nous apparaît essentiellement l'inverse de ce comment il se présente. Raison supplémentaire pourquoi les crevettes pâles de Saint-Germain-des-Prés lui font si bon accueil. Loin d'être le ferment d'une sédition lointaine dont il se prétend l'hymne, il assume (malgré lui ?) une charge d'utilité publique : celle de régulateur social et politique.

Mais bon... faut bien qu'en fin des fins, il y en ait un qui raque. On n'y peut rien. Le dernier-né paie pour les autres. La douloureuse ; les pots cassés ; la note sur son ardoise. À lui les tags sur son palier, les glaviots sur ses gosses, la boîte aux lettres explosée gueule ouverte, la voiture calcinée au bas de son immeuble. - Oui, c'est la sienne, la caisse. La flambée des banlieues, c'est pour sa pomme. Quand ça commence à frire, lui est aux premières loges. C'est le *prolo* à cran, débouté par

« le parti du Progrès », qui, de dépit, fulmine, qui d'écœurement, s'en va solenniser son quatrième cambriolage par un scrutin Front National - pour se faire cracher dessus par ceux qui l'y auront poussé. Vieille stratégie mitterrandienne : créer l'ennemi, le faire mousser, l'envoyer paître dans les pattes de l'adversaire, le diviser pour mieux régner. L'éthique a ses limites que le renard ne connaît point. Amie du « *care* », la jeunesse militante des tentacules de l'Alternance Unique ne s'en porte pas plus mal. Les cabotins de la Rive Droite, eux s'en secouent la glotte que le prolo y laisse des plumes. Ils n'en ont cure des vieux clapiers aux portes de la ville où le chômage s'entasse. Ca baille hors du *limes*. Les HLM, si nécessaire, ils les raseront demain. Pour faire un terrain de golf. C'est du meilleur effet pour parapher les actes de cession du patrimoine, du territoire, des travailleurs français ; ça plaira au Qatar. On peut faire mine de trouver romantique que les lascars élèvent des barricades à l'entrée du quartier ; qu'ils boutent le feu à leurs propres écoles puis jettent des pierres sur les pompiers venus, peut-être pour la dernière fois, éteindre l'incendie. On peut les applaudir, narquois, lorsqu'ils molestent le fayot de la classe à la sortie des cours parce que sa réussite les rend malades et risquerait de foutre en l'air leur alibi. Et nous de lire dans ces fascinations morbides, sinon une preuve d'admiration sincère, un sentiment plus glauque - l'hommage de la richesse au misérabilisme ? Manière de se rallier des beurs, d'époustoufler la blonde tout en se prévalant d'un droit de revanche dont on est, finalement, le dernier « camarade » à essorer les tirs. Une petite manipulation. Un geste de

bonneteau. Un enclavage immaculé qui ne dit pas son nom. Comme la sépia qui lâche son encre et trouble l'eau, s'enveloppe de dissimulation et nage à l'aise au milieu des mensonges. Comme le pluvier, cet oiseau fantastique qui mange et défèque en même temps. Ainsi dotée d'un estomac d'autruche, la bourgeoisie digère sa propre négation ; elle est capable de récupérer ce qui la contredit. C'est l'éternel fiasco de la révolution. Les fleurs de rhétorique ne font pas forcément des bouquets de belles pensées.

Incidentement, quand ça bouillonne bled, les bobos sont tranquilles : ils ont des digicodes. On ne redira jamais assez combien les digicodes ont pu favoriser la communion humaine. Les encablures aussi. Bref, la distance. Sans doute autorise-t-elle un recul appréciable... Le privilège tout leibnizien de contempler le diorama de haut<sup>34</sup>. Un certain

---

<sup>34</sup> Du mal dans le détail, Leibnitz infère la bonté de l'ensemble. Le mal existe pour Leibnitz, quoiqu'en ait dit Voltaire (Pangloss). C'est un placement, une mise de fonds (on percevra le souffle de l'esprit bourgeois) ; or le surcroît de bien qu'il permet au global l'absout - lui-même, le mal, et Dieu, l'investisseur. Nous ne vivons pas dans le « meilleur des mondes », mais bien dans le « meilleur des mondes possibles ». La faille du raisonnement accuse la pertinence de l'induction ; ce indépendamment de la valeur épistémologique controversée de l'induction elle-même (problèmes, entre autres, des émeraudes « vleues », du « cygne blanc », du « corbeau noir » et des « instances de non-

philosophe pointait que la morsure du chien en tant qu'idée de la morsure du chien n'affectait pas les hommes avec le même mordant que la morsure du chien. Mettons que l'idée de violence trouve ici plus de charme que la violence elle-même. Quoi qu'il en soit de nos bobos, les émeutes en

---

confirmation »). Comme le relève Pierre Bayle, l'appréciation du mal dans le détail (car « le diable est dans les détails »), bien loin d'autoriser une induction arguant du bien dans l'œuvre (couvrirait-elle d'autres existences que celle de l'homme, à même de rentabiliser le mal souffert par l'homme), devrait, tout à l'inverse, conduire à postuler le mal dans l'œuvre. À moins, bien sûr, de poser pour prémisse que Dieu est bon, et donc que l'œuvre, « à son image », est bonne « à son image » - mais c'est d'une part, commettre une pétition de principe, et, d'autre part, ne rien changer à l'erreur dirimante disqualifiant la première inférence. De ce que « Socrate et Platon sont mortels », on ne peut légitimement induire que « tous les hommes sont immortels » (on ne pourrait même, en toute rigueur, induire de là la contre-épreuve - que « tous les hommes sont mortels » - auparavant que tous aient rendu l'âme ; ce qui n'est pas sans nous interroger quant à savoir qui, le cas échéant, pourrait tenir le raisonnement). Pourtant, lors même qu'une induction rondement menée devrait en inférer le mal, du mal, Leibnitz infère le bien. Étrange, venant d'un barbacole de la logique de la trempe de Leibnitz. Nouvelle illustration que s'agissant de Dieu, d'éthique et de concepts génériques, on peut vraiment penser tout et n'importe quoi...

banlieue, vu d'hélico, ils trouvent ça *supersex*. C'est comme au zoo, les cacahouètes en moins. Une quasi-pollcitation de plaisirs. Ça leur permet de babiller le bec à l'air, bavant toute leur admiration pour le courage des banlieusards aux prises avec les forces de police. Leurs gosses, lorsqu'ils en ont, sont en prépa, à l' « X » ou dans une fausse école - une école de commerce - en attendant que l'onéreux diplôme leur soit remis de cens. La débandade des ZEP les concernent assez peu. Les problèmes de violence, ça leur passe par les yeux, ça les dépasse. Nul incendie dans leur pâtée résidentielle. La caisse pochée n'est pas la leur, il y a peu de chances que ça arrive : c'est qu'ils ont des garages (l'avait qu'à faire pareil, l'autre loustic !). Et des poches pleines. Ça aide à vivre, les poches pleines... - Cyniques ? Est-ce nécessaire ? Qu'il leur suffise, pour s'acheter une conscience, de déplorer l'abstraite misère des travailleurs chinois, des orphelins de Sétif ou la détresse lyrique des sinistrés de Katrina. Et vas-y Saccharine ! Plains la misère au loin pour oublier celle qui gît à tes pieds. Ignore celle - très réelle pour le coup - des bidonvilles ruraux qui périssent dans la plus stricte indifférence (« vacances en Creuse, vacances heureuses »). Qui te reprochera ? Les bouseux ne votent pas. Près des yeux, loin du cœur... Sort le grand jeu, ma Saccharine. Mais n'oublie pas quand même de réclamer les *spots* et le cachet : on ne travaille pas pour le roi de Prusse. File en tacos à la télévision ! Va chez Drucker ! Va-comme-je-te-pousse épouse l'épisodique gueulante. Petite B.A. qui ne coûte pas cher. Une fraîche et saine *Indignation*. C'est ça ma saccharine, comme l'Alzheimer juste avant toi... Grince sans les bulles, et n'en mets pas

partout... Fi donc ! Quart d'heure de trémolos puis retour au concret. Au creux du canapé. C'est que, parbleu ! y faudrait tout de même pas manquer *Plus belle la vie* ! Les passions de fesses molles entre homophiles, croulants et cagoles marseillaises, y'a finalement que ça de vrai... Autre culture, *Plus belle la vie*... Mais où vont-ils chercher tout ça ?

En tout cas pas dans les studios de *Skyrock*. C'est qu'on y pousse un autre genre de chansonnette ; mais, hélas, sans humour. *Skyrock* a bien senti que c'était de l'or en barre, du pétrole brut encore captif de ces nappes frénétiques. Tous ces gisements de colère qui trouent les quartiers excentriques (car l'essentiel est dans les trous, dit le Tao, ou à peu près ; Rocco aussi dans un autre contexte). Du diamant noir, non raffiné. Elle en a fait son monopole, à tamisé le pactole en relayant la verve et l'élégie, le rap, en diffusant, soir après soir, des brèves et des bravades qui en disent long, en rendant la parole aux sous-cultures galvanisées et fédérées par des hostilités communes. Elle a lancé l'appel, sonné le rassemblement : « Protestataires de toutes les cités, unissez-vous ! » De toutes ces âmes en peine, elle s'est faite la tribune, parfois le tribunal. Le rond-point, le point d'orgue, d'émulsion, de contact - de rupture ? Car s'il est un mérite qu'il faut bien reconnaître à la station de radio, c'est d'avoir contribué à solidariser par un langage, un code, des moles de références, tout ce que la banlieue abritait d'insoumis. Tous ces gens-là n'avaient encore pour eux que des pontifes de ruelles ou des archontes d'estaminet. Ils ont maintenant les « MC's » à leur tête ! Ils n'ont jamais été à pareille fête. Dans

l'axe du *show-business*, leurs revendications allaient porter à l'échelle nationale ! Or, ce changement d'échelle était précisément ce qui allait permettre au verlan des banlieues de découvrir ses propres règles. Il allait s'exporter, s'homogénéiser, se rendre, à son tour, schibboleth. Parlons peu, parlons bien. Qu'est-il au fond, ce baragouin de bile et de rancune ; à quel imaginaire entend-il donner corps ?

Songez à définir ces « zones à risques » que sont les « bleds » à la manière dont l'ont successivement été des microcosmes politiques tels que le Vatican (a), le fort de la Rochelle (b) ou les Cours des Miracles (c). On les a dit respectivement des apartés législatifs ; des *imperium in imperio*, si l'on goûte au latin. Leur force était d'avoir monté des mécanismes de conjuration de l'appareil d'État. Tout comme la bogue de la châtaigne, ils se sont fermés sur eux-mêmes, puis hérissés de piques cuspides pour entailler la main foraine. Ils se voulaient insaisissables - ils ont été saisis ; mais l'essentiel est dans la stratégie qu'ils ont chacun mis en pratique pour s'excentrer, pour se différencier de la roture quelconque soumise au roi ou bien, ce qui revient au même, se construire une identité. (a) Siècle de la papauté, le Vatican avait le vernis du pouvoir spirituel qu'il faisait jouer tantôt pour le plus grand profit, tantôt pour le plus grand malheur de la couronne <sup>35</sup>. Il avait droit de regard sur les esprits

---

<sup>35</sup> Parfois était-ce le roi qui lui en faisait voir. Avant même le *hold-up* papalin que fut le sacre de Napoléon, avant le pancrace d'Henri IV et du pape Grégoire VII, il y aurait eu la

(confession). Il avait gage au pouvoir spirituel par son accès privilégié à la Jérusalem céleste ; ainsi qu'à l'office temporel le plus concret qui soit, savoir celui de cadencer les journées travaillées (le bourdon des clochers), le passage des saisons (calendrier des fêtes), les grandes étapes de l'existence (dont les trois glas de la naissance, des noces et de la mort) ; une tri-attribution que télescopent les livres d'heures. (b) Comptant parmi les quatre grandes places fortes du protestantisme en France, la ville de La Rochelle, en sus d'une religion fédératrice et pour le coup, conforme à l'étymon *religere*, « relier », jouissait d'atouts géographiques majeurs, garants de son statut d'enclave indépendante de l'administration centrale. Comptoir ouvert sur l'océan, plaque tournante de l'Europe, elle commerçait depuis le Moyen-Âge avec la Hollande et l'Allemagne - nations pleines de promesses qui ne laissaient pas de la pourvoir autant en vivres qu'en idées. Si parmi les notables, certains se déclaraient loyaux envers les armoiries de la couronne de France, d'autres affichaient plus ostensiblement leurs vœux de voir un jour la cité luxuriante conquérir son autonomie. Une forfanterie qui n'était pas du goût du roi Louis XIII, et moins encore de reine-mère, Catherine de Médicis. On mit la ville sous cloche (Moody's dirait « perspective négative »). Espérait-elle faire sécession qu'elle s'en mordrait les doigts. Il

---

gifle administrée par Sciarra Colonna, avec la complaisance du chancelier Guillaume de Nogaret, aux augustes bajoues de Sa Sainteté Boniface XVIII. Et la légende de préciser que de retour à Rome, l'évêque universel en serait mort de honte.

n'était plus question de ménager la chèvre et le chou. Il faudrait prendre des mesures ; il faudrait prendre la Rochelle ; il faudrait rétablir l'État. Or, l'occasion s'en présenterait bien assez tôt, le 10 septembre 1627, au bénéfice du désarroi charrié par les rivières de sang de la Saint-Barthélemy. Un soleil rouge se lève sur La Rochelle en deuil. Mais la Rochelle, meurtrie des aubes sanglantes, doit ravalier sa peine et s'affronter aux contingents levés par Richelieu, massés aux portes de la ville. Une année passe. Morose, une année boucle, au terme de laquelle les Rochelais fléchissent, s'inclinent, contraints de déposer les armes. La Rochelle ploie, mais non sans s'être auparavant surimposé durablement l'image évocatrice d'une Genève française, république maritime en butte aux menées du pouvoir royal. « La Rochelle, généreuse et belle », devise actuelle ornant ses armoiries, les souille depuis comme une rognure de palimpseste, celant une toute autre devise, évocatrice d'une autre hiéraldique et du passé moins lisse de « La Rochelle, belle et rebelle ». (c) Est-il besoin de ressasser notre couplet sur les Cours des Miracles, dont on a dit combien puissante leur organisation ? Coordinées, disciplinées, hiérarchisées, elles n'en étaient que plus soudées. La province vaticane, la ville de La Rochelle et les Cours des Miracles : toutes disposaient d'un ciment politique, philosophique ou religieux à l'épreuve de l'État ; d'un lien communautaire faisant chaque fois obstacle à leur intégration - donc à leur désintégration - au bénéfice du pouvoir séculier.

*Mutatis mutandis*, quel pourrait être l'élément fédérateur ou différenciateur - selon d'où l'on se place - du petit peuple des capuches ? Assurément, les banlieues ont leur religion, mais elle n'est pas (en France) déterminante ; ont des contacts à l'étranger, mais pas, comme La Rochelle, la complaisance de princes allemands ; elles ont des sommités locales (Grands Frères), mais pas de Grand Coësre ; elles ont, bien sûr, des résilles et réseaux, des chemins vicinaux filés par les filières ralliant les différentes cités, mais tant s'en faut que tous les banlieusards y trempent. Leur ressort est ailleurs. Leur mécanisme de conjuration de l'appareil d'État consiste dans une langue ; précisément, dans le verlan. C'est le verlan, leur langue, qui confère aux banlieues la *virtù* nécessaire pour résister à l'absorption malgré la *diaspora*. Tout comme le basque, le corse, le catalan et même l'hébreu, langue religieuse des juifs ; tout comme les langues « minorisées » et régionales, le verlan des banlieues fonctionne comme une balise, un socle et un catalyseur. Ce n'est pas pour le folklore qu'en plein procès de centralisation, la IIIe République mandait ses hussards noirs dans les campagnes : il s'agissait, pour imposer la langue d'État - et donc l'État -, d'éteindre les patois locaux. Focalisés sur l'avvers positif du processus - l'accès de la jeunesse rurale à la mobilité sociale -, on s'est voilé les yeux pour ne pas voir l'extinction culturelle qui en a résulté. On ne voit jamais que ce que l'on regarde. Aussi ne dira-t-on jamais assez de bien des hussards noirs ; ce n'est pas une raison suffisante pour en parler faussement.

Il semble qu'en revanche, le verlan s'accommode sans trop de difficultés du supposé « socle commun » dispensé par l'école. Peut-être est-ce parce qu'on a cessé d'y enseigner le français. Certains diraient - d'y enseigner tout court. Il vaine sans coup férir. Il dispose lors des coudées franches pour assumer son sacerdoce identitaire. Gare cependant à ne pas mettre la peau de l'ours avant d'avoir tué les bœufs. Avant de se parler, une langue, quoique mouvante, doit préalablement se structurer, couler ses moules. Le langage est tissu, tessiture, fibrules textiles et bribes sans cesse réarrangées, c'est une toile de Pénélope. Il s'enrichit, s'étoffe, agrège et désagrège, se file et s'éfaufille, mais ne naît pas de rien. C'est d'autant plus saillant pour le cas du verlan. En l'occurrence, et comme son nom l'indique, il s'approprie en négatif la langue qui le précède. Renversement - il l'est à bien des titres. Renversement du vocabulaire avec lequel il forme une sorte de système chiral, tel le reflet croisé d'une main dans un miroir. Renversement des normes, qu'il subvertit plus qu'il ne les méprise (verbes non conjugués, usage du tutoiement) ou ne les méconnaît. Surtout, renversement des marginalités. « L'exclu » - ou tout au moins celui qui se pense tel -, parlant verlan, peut exclure à son tour. Il investit d'emblée son interlocuteur (par cela seul que lui, son interlocuteur, ne maîtrise pas ses codes) dans une posture branlante, précarisée, minoritaire ; situation que le « verlanophone » ou le « verlanisant » imaginait être la sienne en qualité d'exclu. Il amorce un transfert. Au « bourge » le rôle d'intrus ; de métèque ; de paria. À lui, le banlieusard, celui de dominant. Par l'anéantissement

systematique de toutes les références qui permettent au « bolos » de retrouver ses marques, le verlan cherche (et réussit) à l'exposer dans sa fragilité, à lui faire ressentir son extranéité. Moyennant quoi, il réintègre par contraste le parti du pouvoir. Cette stratégie, trop efficace pour être véritablement consciente, rejoint l'une des plus fascinantes définitions de la perversion produite au cours de ces dernières années. Gérard Bonnet suggère qu'elle serait tentative de ritualisation par le pervers d'un sentiment ou d'un malaise dont lui-même est victime, qu'il va tenter de susciter chez une tierce personne par le truchement d'un scénario semblable au scénario qui l'a convié une première fois chez lui ; ceci, afin de devenir l'agent de ce malaise, et non plus le patient. La perversion serait (comme la psychanalyse !) une maladie qui se prendrait pour son propre remède. Ainsi de l'exhibitionniste, que la honte pousse à susciter la honte ; qui se dénude à qui mieux mieux sans préjuger d'aucune arrière-pensée libidineuse (pas au premier niveau). Ainsi du tortionnaire sadique, que l'impuissance et la détresse symptomatiques amènent à réifier sa proie pour recouvrer un semblant de maîtrise<sup>36</sup>. Ainsi du banlieusard, le

---

<sup>36</sup> C'est la raison pourquoi, ainsi que l'établit Deleuze dans sa *Présentation de Sacher-Masoch*, le tandem « sadomasochiste » est une contradiction psychologique. Jamais un vrai sadique ne tolérera une victime masochiste, c'est-à-dire consentante. L'une des victimes des cénobites pervers dans la *Justine* de Sade précise de ces derniers qu'« ils veulent être certains que leurs crimes coûtent des pleurs »,

banni bannisseur, qui sublime sa minorité en instrument de pouvoir. Verlan, langue inversi, langue d'inversion. Refermons dignement ce chapitre aux errements d'une cursive et tâtonne incursion à l'ombre de son thésaurus. En marge du verlan *stricto sensu*, y trouvera toutes sortes d'influences (maghrébines, italiennes, romanos), d'hybridation et de torsion, dont une esquisse du « veule », variante sophistiquée du verlan des banlieues. Il n'est pas dit que l'on y gagne vraiment quelque chose, mais après tout, qui sait si cela ne sera pas utile un jour...

ON NE DIT PLUS...

MAIS...

Abandonne !	Chéla !
Adeptes de tuning de mauvais goût	Jacky
Africain	Cainfri
Agréable, charmant	Michto, misto
Ah ! (interjection)	Sa race !
Aimer	Kiffer

---

à telle enseigne qu' « ils renverraient une fille qui se rendrait à eux volontairement ». Un masochiste ne tolérerait pas davantage un bourreau véritablement sadique, c'est-à-dire dominant. Il doit lui-même former sa Vénus à fourrure, venir à bout de ses réticences, la persuader, tout en restant le maître de cérémonie, de rentrer dans son jeu.

Aller bien	Bicher
Allez !	Zyva
Allumette	Alouf
Amuser / persuader	Ambiancer
An, année	Berge
Angoisser	Bad-triper
Argent, sous	Lovés, thunes, neuthu, gengen, genhar, maille, oseille, zeillo, pépette, zeillo, artiche
Arnaquer	Carna (inv.)
Bâclé	A l'arrache
Battre, agresser	Bolosser, charcler, friter, goumer, latter, maraver, marbrer, péfra, técla, ruiner
Beaucoup	Bézèf
Bien, intéressant	Mortel, telmor
Bonbons	Becs
Bonjour, salut (apostrophe)	Wesh, anciennement : zarma
Bruit, vacarme	Barouf
Bureau vitré, espace cannabis	Aquarium
Ca alors !	Ouille
Ça suffit !	C'est marre !
Caleçon	Calfouète
Cannabis, chanvre Indien	Beu, beuh, beuhère, beuze, gandja, meumeu

Cas social	Casoce, casos
Charlot, ridicule, fumiste	Mickey, moko
Chaud	Auche
Chinois	Noich, noichi, niaquoué (pej.)
Cigarette (drogue)	<p>Garro, dynamite, peuclou, sèche, joint, sbar, pilon, splif, nuigrav (de « nuit gravement à la santé »)</p> <p>Le pullulement des synonymes trahit la récurrence de phénomènes dont l'éventail paraît singulièrement restreint. Le sexe, la drogue et la violence y tiennent une part considérable, sinon celle d'une réalité, celle d'une grille de lecture. L'exemple de Croma (<i>n.b</i> : c'est du verlan), obscur rappeur de l'<i>egotrip</i> dont plus personne n'entend parler, reste éloquent lorsqu'il s'agit de parler pour les autres.</p> <p>L'artiste évoque ici son œuvre musicale (la musique, pour les sourds, n'est ni bonne ni mauvaise) : « Mon</p>

	son c'est comme une <i>drogue</i> , t'arrive jamais à <i>décrocher</i> . Le peura n'est pas <i>mort</i> c'est les MC qu'j' <i>assassine</i> . J'vous <i>baise</i> prend le <i>beuz</i> , normal sa fonctionne. Si mon rap avait <i>deux roues</i> s'rait un <i>témax</i> ou un <i>compet</i> . Sur la route des ambitions, les feux rouges grillés, les <i>pets</i> »...
Cochon, porc	Ralouf
Collège, lycée	Bahut
Comme ça	Asmeuk, comme asse
Commissariat de police	Commico, steupo
Coup, gifle	Beigne, taloche, torgnole
Découvert, pris en flagrant délit	Guèse (inv), trikare (inv)
Dégaine	Leust, leusti
Délateur, mouchard	Balance, lanceba, poucave
Délinquant ou jeune vivant en cité HLM	Nique-ta-mere (nm.), scarla, zonard, ouèche-ouèche, ziva
Dérober, voler	Bébar, péta, chourave, choucroute, carotte, rotka (tous inv.), chourer Loisibles à conjuguer, les verbes invariants sont tout de suite beaucoup plus intéressants. D'où,

	également, une certaine prédilection qui se constate dans la nouvelle chanson française pour la langue de Shakespeare, celle-ci ne requérant d'accords qu'à la troisième personne du singulier. Quant à cette obsession bizarre pour les légumes, il faut se souvenir qu'avant de voler dans les Fnac, c'était aux halles qu'on se faisait la main.
Désirable, attirant	Baisable
Désordre, discorde	Dawa
Échouer	Foirer
Égoïste	Creuward
Emploi, travail	Taff
Énerver	Vènère (inv.), zéref (inv.)
Ennuyer, lasser	Bébar (inv.)
Étrange, bizarre, hors du commun	Mystique, space
Être sous l'emprise de la drogue	Foncedé, déchiré, shité, shooté, starshoot, stone
Excessivement (exprime l'intensité)	Trop, comment (peuvent cohabiter, ex : trop comment chui foncé !), à mort, à donf, à max

Faible	Blairfe
Faim (avoir)	Ainf (avoir)
Faire attention	Faire belek
Fasciste	Faf
Femme, épouse	Fatma
Femme, fille	Femelle, fifna, gorette, meuf, rate, tera
Fille facile	Bit* (garage à)
Fumer de la drogue	Bédaver, méfu
Groupe, bande, gang	Posse
Hé ! (injure ou apostrophe)	Bâtard, tarba
Homosexuel	Taffiolle, pédoque, phoque, rasdep, dèp, fiotte, tarlouze, zamel
Honte	Latche, teuhon
Imbécile	Conno, golio, golmon, deb, gol, mongolito, neuneu, teubé, blaire, narvalo, nazebroque
Immigré maghrébin	Beur, reubeu, robeu, rabzouz, roloto, kholoto
Immigré maghrébin intégré	Beurgeois
Individu qui ne s'apparente pas au clan	Bouffon
Inhabituel, malsain. Par ext. qui ne s'apparente pas au clan	Chelou

Je te jure ! (interj.)	Ouallah, wouallah
Jeune adoptant la mode hiphop	Louze
Jeune enfant	Lardon, minot, moutard, mioche, tipeu
Jeune fille	Belette, racli
Lassant	Relou, saoulant, gonflant
Maladie vénérienne	Chtouille
Manger	Criave (inv.), damer
Marché, trafic	Biz, nesbi, deal
Mentir	Mythoner, barber
Merci	Cimer
Moi	Oim, wham
Noir qui parle ou agit comme un blanc	Bounty
Non-tzigane, non-gitan	Un gadjo, une gadji
Nul, sans intérêt	Pourrave, pérave
Occidental, de race blanche	Babtou, sous-chien
Onéreux	Reuch
Pantalon	Ben
Pareil	Kif-kif
Paris	Paname
Parler	Pénave (inv.)
Partir, être expulsé	Gicler, jarter, saquer
Partir, s'en aller	Se lachave (inv.), natchave (inv.), s'arracher, jarter
Pas (négation)	Trop pas

Pays natal ou d'origine	Deblé
Père, mère	Daron, daronne, reup, reum
Personne de race noire	Krèle, karlouche
Personne issue du milieu	Kaillera, Kaille, Caïra
Personne très laide	Cadavre, streumon, thon
Pied	Panard, yèpe
Pistolet, arme à feu	Pouchka, gun
Pitié	Tiep
Plaire	Fléguer, déchirer, tuer
Policier	Dek, dekils, keuf, feukeu, lardu, rnouch, schmitt, teshmi
Postérieur	Darge, dargeot, seuf, tarfion , tarma, tarpé
Presque rien	Pinuts
Prison	Hèbs, zonzon
Prostituée	Tepu, biatch, cagole, radasse, radeuse, tchebi, teup, timpe
Punk	Kepon
Regarde !	Téma, rodave, dikave
Regarder	Rodave (inv.), dikave (inv.)
Rien	Kedal, keud, walou
Rixe, bagarre, ratonnade	Stombe, baston
S'enivrer	Pillave (inv.), pillaver, tiser, se pinter
S'étonner	Halluciner
Sac	Keusse

Se faire attraper ou connaître bibliquement	Pécho, péauche, kène (inv.), troncher, zéber
Se prendre, recevoir	Manger
Se quereller, s'énerver	S'enfader
Se vanter	Béflan, faire crari
Soul, ivre	Beurré, chiré, chlasse, murgé, torché
Stresser	Bader, psychoter
Supporter quelqu'un	Piffer, piffrer, blairer
Téléphone	Bigo
[Terme phatique]	Sérieux, ...
Tête, visage	Cheutron
Toi	Oit, ouate
Toilettes, WC	Cogouince
Traître	Chméta
Uriner	Moutrave (inv.)
Vantard	One again (nm.)
Vendre, dealer	Bicrave (inv.)
Vivre en concubinage	Maquer
Vomir	Bégère, gerber
Voué à l'échec	Mal barré

## *Le hacker*

Larve, nymphe et papillon. *Techie*, *nerd* et *nolife*. Il fut un temps où tout l'itinéraire du *geek* pouvait se lire dans les ovaires d'une figue. Le *geek*, quant à son mode de vie, trouvait alors un précurseur chez une guêpe minuscule connue seulement de quelques entomologistes. La *blatophaga grossorum*, ainsi que nous l'apprend une célèbre encyclopédie en ligne, serait le seul insecte en mesure d'assurer la pollinisation des figues-fleurs par les caprifiguiers. Les larves de l'insecte survivent dans les ovaires charnus du *synconium* dont ils extraient leur nourriture. L'arbre et l'insecte sont donc absolument co-dépendants : l'arbre *ficus* ne peut en aucun cas se reproduire sans son insecte ; l'insecte, pour sa part, ne se nourrit qu'aussi longtemps que l'arbre reste en bonne santé. Dans le langage naturaliste, cette vie commune en union rapprochée mettant en épaisseur deux organismes dissemblables est appelé « symbiose ». Ce que le blastophage accomplissait dans le domaine de la nature, le *geek* se ferait fort de l'accomplir dans le domaine de la culture. Précisément, de la technoculture. L'hominidé-machine rivaliserait d'astuce avec l'insecte-plante. Désir d'hybridation élevée à son point d'orgue avec l'essor de la mythologie *steampunk* et *cyberpunk*. S'en inspireraient des séries phares de l'anime japonais, de *Gunnm* à *Akira* en passant par *Ghost in the Shell*, ainsi, en Amérique, que *Le cobaye* de Stéphane King, la série *Robocop*, le film *Tron* et son remake, *Neuromancer* le roman fondateur de W. Gibson ; sans oublier le succès commercial du triptyque des *Matrix* réalisé par les frères Wachowski (les Bogdanov prétendent qu'on leur aurait volé

le scénario<sup>37</sup>). Ainsi, la culture *geek*, cette lame de fond qui remonterait vingt ans plus tard à la surface, faisait le lit d'un nouveau mode de vie. Elle connaîtrait le lustre de ces parenthèses qui ne se referment jamais...

En 1960, lorsque J. Licklider publie *Man-computer symbiosis*, l'ordinateur, cette monstrueuse machine à gueule ferrugineuse, fleurait à peine dans les essarts de quelques universités. Personne n'imaginait qu'elle pût être compacte, individuelle, ou même permettre un rapport « affectif » entre l'esprit et le métal. Les frères Lumière ne tenaient pas le cinéma en une meilleure estime : « invention sans avenir ». On peut alors comprendre le tollé - et les lazzies - inévitablement soulevés par les augures de Licklider. Des vaticinations, on se disait, sans plus. Les effets de manches désespérés d'un universitaire en mal de subventions. Grandiloquentes, tartuffes, nostradamiques ; déclarations semblables à ces vieilles lunes agitées par les alchimistes en quête de financement au nez des princes mécènes, tandis qu'ils profitaient de leur pension pour s'adonner dans le secret des athanors à des anagogies d'un tout autre calibre. Il devait être de la race de ces John Dee et Raspoutine, promettant force *miranda* occultes et fabuleuses, puis qui vous laisse sur le carreau le bébé dans les bras. De ces savants

---

<sup>37</sup> Cf. *La Mémoire double* (et conciliante). Ah ! oui, le Web, les téléphones portables et les trous blancs, c'est encore eux. Très forts, les Bogdanov. Très forts, n'est-ce pas, Igor ? - Tout à fait, Grichka...

de pacotille semblables à des *race-queens* agitant leurs damiers qu'on croise parfois dans les vitrines des concessionnaires louches, tentant bon an mal an de refourguer des draisienues à bout de souffle repeintes en Ducati. Genre « goûtez mon yaourt, il n'est pas comme les autres » ! De ces illuminés en fait d'illuministes, qui vous titillent d'abord la bouffissure avec des boniments à la graisse d'oie ; puis qu'on découvre en général, dans la tempête, semblables à tous les autres ; des matamores par trop pressés de prendre la tangente dès qu'il s'agit de faire ses preuves. Tout comme ces *astrosus amens* qui se pressent au balcon, qui vous jouent du cabas, qui vous adorent et vous dorent la pilule avant de s'enfuir avec la caisse. Tout comme ce coucou suisse qui pond ses œufs dans les nids d'aigles puis décampe à tire-d'aile. Une fois, pas deux. Pas davantage. Plus mais. On en avait suffisamment soupé, de ces similis-as entretenus grassement aux frais de la princesse, qui plient bagage chaque fois que le vent tourne. Et le vent tourne, fatalement, lorsque vient l'heure de faire les comptes. Le coucou vole ; et voilà l'abusé lésé, cocu comme tatou empaillé. Que Licklider était de ces hurluberlus, un peu qu'on l'a pensé ! Alors on se tâtait. C'était mal se tâter. C'était penser à mal, et c'était mal penser. Le soupçon, s'enflammant comme une traînée de poudre, aurait pu faire qu'on lui coupât les vivres. Il n'en fut rien. On lui bâilla des fonds. Il n'en fit rien. Qu'importe. L'essentiel était fait. Oraculaire, sinon propitiatoire, l'article de Licklider avait tant infusé l'imaginaire des passionnés qu'il compterait pour longtemps parmi les étapes clefs de la recherche en matière de cybernétique. Dégager des

possibles, pointer des horizons, c'est parfois plus œuvrer que de les épuiser.

*Man-computer symbiosis* traçait la feuille de route de la cybernétique pour les années à venir : l'ordinateur ne resterait pas indéfiniment ce randomisateur à nombres, simple moulin à chiffres, brassant tout un barnum de signes, d'icônes et de symboles. Il était temps de sauter le pas. Temps de passer à d'autres formes de relations, plus immédiates, plus confidentes à la machine informatique. Il s'agirait d'accélérer l'évolution des composantes. Donc d'impulser un processus d'évolution globale, puisqu'aucune composante implémentée dans un système ne peut être appréciée à l'exclusion du reste des organes qui composent ce système. Il en va pour les corps (Aristote) comme il en va pour les machines (Turing) comme il en va pour le langage (Saussure) comme il en va pour la physique (Duhem) et pour nos connaissances en général (Quine). Nous avons vu tout cela. Envisager de nouvelles formes de relations de l'homme à la machine, c'est tenir pour possible à plus ou moins brève échéance un protocole de communication suffisamment perfectionné pour donner l'illusion d'une spontanéité ; en d'autres termes, pour conférer à la machine une part d'humanité (cf. *Blade Runner*, *Terminator Salvation*). Cela supposerait la possibilité d'interactions en temps réel et, pour ce faire, le développement des interfaces entre machine et utilisateurs, la mise au point de dispositifs de « temps partagé », ainsi que la mise en réseau mondiale des terminaux sur le modèle de l'Arpanet, afin que tous disposent d'un accès

continu au « cerveau des cerveaux ». Un cerveau dilaté aux proportions d'un monde, communiquant sans cesse, enregistrant sans cesse, léché par un ressac de *bots* et d'impulsions électroniques. Sorte d'immense trémie à connaissance appelant l'ADSL en germe, Google à l'optatif.

La symbiose homme-machine nécessiterait encore que se réduise l'écart entre la volonté de l'individu et la puissance dont la machine dispose pour la concrétiser. L'enjeu, c'est d'abord le *feed-back*. C'est l'optimisation de l'intervalle (du « *ping* ») entre la commande et l'exécution de la commande. C'est ensuite l'optimisation des leviers de commande : hier de la souris, dispositif haptique obéissant à la pulpe des doigts ; demain des ICM (pour Interface Cerveau-Machine) permettant aux individus de dialoguer avec leur environnement 3.0 sans trop solliciter leurs nerfs périphériques ou l'articulation des muscles. L'idée n'est pas nouvelle : on en repère la trace dès le début des années soixante-dix. Thomas Elbert et son équipe œuvrent en pionniers sur cette terre en friche. Les premiers résultats cliniques seraient rendus publics une décennie plus tard. Restait, pour achever de donner corps au rêve de Licklider, à brancher les cerveaux directement sur la machine, voire la machine dans les cerveaux. Une électrode, ça compte énormément. Le « cerveau dans une cuve » ne serait plus alors qu'une simple expérience de pensée, énième itération d'un lieu traditionnel de la philosophie spéculative. On désavoua l'auteur et sa démente ; on le taxa d'aveuglement scientifique. Scientiste ? Probable. Aveugle ? Rien n'est moins

sûr. N'est-il pas établi et cautionné par l'expérience, que la surface d'un petit disque de 700 Mb en tout point comparable à un CD de musique suffit à stocker l'intégralité du génome compressé d'un être humain, son ADN ? Ces calligrammes abstrus qui commandent à la vie ne le resteraient pas longtemps. Ne présumons pas trop de notre indulgent métaphysique. C'est qu'après tout, notre « programme » n'est pas plus compliqué que la feuille de commande d'un quelconque logiciel informatique bas de gamme (dis)fonctionnant sur Windows. Quelques augments forgés au feu de Prométhée nous laisseraient espérer une plus haute et pénétrante conscience. Un accroissement du Soi par la technologie. Rien d'inconcevable. On en prenait le chemin. Encore quelques années, affirmait-on, et les nanorobots envahiraient notre organisme. Quelques années pour consacrer l'alliance des bits et des cellules. La conjonction du code binaire et génétique. Nous franchirions, à pas de géant, les ultimes marches nous séparant d'un idéal gnostique : tourner le dos au corps. Plus mais de corps. Plus mais de maladie. Ciao scrofule et chancres émétiques. *Felix gnosis*. Pitié pour les foetus<sup>38</sup>. Nous goûterions bientôt l'osmose d'un paradis pasteurisé. Imputrescibles de nos chairs, chromés de nos organes, plaqués de cuivre, inoxydables, adamantins ;

---

<sup>38</sup> Recette gnostique pour se prévenir contre les bacilles de Vénus (petite vérole) : « Conserver les foetus, les piler dans une sorte de mortier, y mélanger du miel, du poivre et différents condiments ainsi que des huiles parfumées. S'en frictionner l'anus, de préférence avec les doigts »...

semblables aux corps d'éternité des dieux anciens ciselés d'or et d'argent qui régnaient sur l'Égypte. Sale coup que le Démon - pas pote-en-ciel - fit aux gnostiques, les condamnant à végéter dans ses argiles sudorifiques<sup>39</sup>. Suées. Mucosités. Dégustations. Détresse obsidionale. Une sale histoire qu'avec tout le respect qu'on doit encore au Vieux perché (quoiqu'il nous reste à rembourser), on aurait tort de ne pas récrire à la sauce *geek*. Le Graal semblait à portée de main. Il n'avait rien d'une « *supertask* » (*process* en temps fini nécessitant un nombre illimité d'étapes). Pas d'« impasience ». Juste une question de temps, de vaillance et d'argent. Juste un dernier effort ; et le phantasme cyberpunk de la chimère électronique trouverait, comme de raison, son point d'aboutissement. Update. *Homo sapiens* 1.0 céderait doucement la place à la version 2.0. *Homo sapiens*

---

<sup>39</sup> Argiles : que d'intuition ! La proto-biologie privilégie depuis seulement quelques années la thèse selon laquelle les liposomes, ancêtres des cellules, auraient eu pour berceau des vésicules d'argile. *Curiosity*, le *rover* dépêché sur Mars, fut programmé pour les décortiquer. On ne sait si l'expérience s'avérera concluante. Moins encore, le cas échéant, si ces enseignements seront communiqués ou s'ils seront happés dans l'intervalle par le secret-défense. Ce que l'on sait en toute rigueur, et la seule chose dont on soit sûr, c'est que *Curiosity* aura coûté, tous frais compris, moins d'une journée de fonctionnement du Pentagone ou de deux jours de « bavures » en Irak. Un cas d'école de ce que l'on appelle un « choix de civilisation ».

2.0 « kifferait sa race » la mise à jour 3.0. Inspecteur des travaux finis, Zarathoustra verrait de quel métal était le surhumain. Licklider jubilerait. Alors seulement deviendrons-nous d'authentiques blastophages, et les calculateurs seraient nos arbres nourriciers...

Deux ans après la parution de son article, J. Licklider se voit nommé à la DARPA, l'agence du ministère de la Défense, qui va sponsoriser, à coups de millions de dollars, toute la recherche informatique américaine dans les années soixante. La symbiose homme-machine devient officiellement l'ordre des années post-Spoutnik. Toutefois, ce qui n'était encore, en 1962, qu'un programme de recherche, est entre-temps devenu réalité. Venait enfin le temps de célébrer, après les *Noces chimiques*, les *Noces électroniques* du *geek* et de l'ordinateur. De cette alliance émergerait un mode de vie complet, la forme inattendue d'un style existentiel portant à un degré d'intensité jusqu'alors inédit la fameuse connexion vitale, *ombilicale*, de l'homoncule avec la carte *mère*. Ce mode de vie, qui mieux que les *hackers* pour le personnifier ?

Hackers, dites-vous ? Que viennent ici tramer ces boucaniers chafouins ? Quel improbable lien entretiendraient les geeks connus pour leurs largesses, avec ces écumeurs du Web, pilleurs de codes bancaires devant la face de l'éternel (- ou plus exactement derrière, pour pouvoir faire les cons sans trop se faire remarquer) ? Quoi de commun entre l'explorateur et l'aigrefin ? Le miasme et la

jonquille ? Précisément aucun. Aucun, au sens usuel où l'on entend ce terme. Tout comme « démocratie » ou « plan social », « hacker » est un mot contrefait ; il dit, dans l'acception courante, l'inverse de ce qu'il est. L'inverse de ce qu'il fut avant d'être dé-fait. Il écope d'une image pour le moins sulfureuse, source malgré lui d'une froide hostilité qui n'est pas étrangère aux *hidden persuaders*, ces « persuasifs cachés » dont Vance Packard a fait une théorie et Microsoft un fonds de commerce pour faire passer ses accidents de *softwares* pour des assauts de malveillance ourdis de cellules extérieures. Et voilà le hacker devenu en un rien de temps « pirate informatique ». Sorte de terroriste à fabriquer des Z-machines dans son garage. De la vermine qui s'introduit dans votre disque dur pour s'emparer et vendre vos données privées. Notons que s'il n'y avait que cela, l'alibi du hacker serait bien explétif ; les très incommodants mouchards (*spyware*) de Microsoft pré-implantés dans votre O.S. (pas moins de sept pour *Windows Seven* dont six pour le système d'exploitation et un pour *Microsoft Office*) font très bien leur affaire... Il faut franchir le « mur du nom ». Pelée la gangue des préjugés, que reste-t-il du mal-aimé hacker ? À l'origine, le mot « hacker » est un produit du jargon étudiant issu de ces « laboratoires d'idées » qu'étaient les « clubs du soir » du MIT au cours des années soixante-dix. Un « hack » consiste essentiellement en une combinaison ingénieuse, un trait de génie, une flèche de sérindipité, une invention dans le code source que personne jusqu'alors n'imaginait possible, un raccourci qui permet d'opérer plus vite et plus élégamment. Bref, une audace couronnée de succès ; une

providence heureuse nonobstant la contrainte (mère de chef-d'œuvre et de pataphysique) pécuniaire (à relativiser, nous sommes au MIT !) mobilière et locale (gabarit des machines). Le « hack », c'est la technique (*technè*) élevée au rang d'art (*poiësis*). C'est la virtuosité sous le régime du désintéressement, appréciée davantage pour le style qui la porte et l'anime - son ferment esthétique - que pour son ustensilité. Le génie dans le code. Une beauté libre, non adhérente, contemplative pour paraphraser Kant ; lieu d'une « finalité sans fin », ni dominée ni motivée par des concepts. De « l'art pour l'art ». Nous étions là très loin du paradigme actuel, se prévalant de tout monétiser. Au reste, faire « œuvre d'œuvre » n'est pas à la portée du premier venu. À preuve l'impéritie des repreneurs de l'aventure *MySpace*, devenue par leurs bons soins un terrain vague, vestiges d'une ambition gâchée, juchée de particules dépareillées. Mais le malheur des uns fait le bonheur des autres. S'en est suivi une effusion massive d'égo-blogueurs déçus qui ferait les grandes heures d'un concurrent nommé Facebook (c'était avant qu'il n'entre en bourse pour abjurer le peu qui lui restait d'estime). Quant à la « créativité », elle a vécu. A déserté la Silicon Valley. Qui désormais, pour l'incarner, sinon encore une fois nos modernes hackers, dignes continuateurs des têtes d'ampoules du MIT ? Or, pour ce faire, clame le hacker, tous les systèmes sont destinés à être ouverts, démontés, remontés. L'opacité se briserait sur le tas ; la transparence viendrait à bout des logogripes les plus revêches. C'est là, précisément, le hic. Lui ne rechigne pas à se plonger les mains dans le cambouis, et c'est pourquoi il importune, il fait

tache d'huile. Tout le problème est en ceci que le hacker cherche à comprendre, et la compréhension n'est pas toujours bienvenue ; du moins n'est-elle pas vue d'un très bon œil par les Konzerns fournisseurs d'informatique. Pensez ! S'ils se mettaient eux-mêmes à réparer leurs computers...

Si l'on a pu situer le punk (cracra, cynique et raboteux) aux antipodes de son anti-modèle hippie (frotté de crème solaire, eudémoniste et velouté), on doit pouvoir localiser le geek (technophile, partageux, libertaire) à l'extrême opposé du barracuda de d'industrie (mercenaire, convoiteux, privatiste). Flanqué de ses silures parlementaires et rascasses lobbyistes, le barracuda d'industrie s'accommode fréquemment d'un lourd passé de barracuda de banque. Ex-financier déchu par une tardive justice, interdit d'exercer, ses relations, son expérience de la finance et des manœuvres en eau profonde le rendent meilleur qu'il n'est requis pour assister les fortunes faites, meilleur encore, et plus que compétent dans le domaine de l'entubage. Talent précieux - et monnayable - qui facilite certaines reconversions. Aussi ne laisse-t-il pas d'ouvrir son propre cabinet d'affaires. Petite agence pleine de promesses logée dans un building cossu en centre-ville. Plaque en étain, bureau pompeux, bristol petit-crevé en lettres d'or. Avenant et cocodès, comme les brisants fleuris des sirènes homériques. Puis d'enfiler la toge de l'avocat du diable. Puis de plaider la cause des grands majors de l'industrie du disque et du tout Hollywood. Et voilà McCarthy réincarné pour notre plus grande joie. Le sénateur poudroie sur les parquets, déterminé à finir le travail. Quitte

à parachever dans le commerce des biens immatériels ce qu'il n'a pas pu terminer dans celui de la politique. Coco du Web ou du kolkhoze, c'est kif-kif bourricot. Kif-kif aussi pour les barracudas que stipendient les ayants-droits. Loi après loi, procès après procès, ils se relaient en banc comme des bars à la barre, vaporisant dans les esprits leur ode à la propriété, n'ayant de cesse que de jeter l'opprobre et la jurisprudence aux trousses de ceux qu'ils considèrent comme des « pirates » (« pirates » - tout geek est un « pirate ») - des pique-assiettes, au seul motif qu'ils puiseraient sans invitation dans le garde-manger de leur honnête client. Le geek, par le seul fait de rendre un média disponible, de le copier, de le téléverser (*upload*), de le télécharger (*download*), voire de le parodier intégralement ou par extraits, se rendrait hors-la-loi. Ourdies en tapinois dans les travées des parlements, Acta, Pipa, Sopa ; en France, la machine Hadopi, participent de la traque.

La triste traque n'est pas sans nous interroger sur la valeur du chef d'inculpation qu'on pourrait exploiter à l'encontre des geeks. Une délicate question que celle du téléchargement. - Mal maîtrisée, si l'on en juge au lieu commun selon lequel il s'apparente au vol. L'imputation est vague, que sont prompts à lancer ceux qui n'ont pas la volupté de maîtriser eux-mêmes le gouvernail de la technologie. En quoi l'est-elle ? La loi protège les biens. La loi sanctionne le droit de propriété. Une concession pour le barracuda : la loi punit le vol. C'est bien. Très bien. Mais un peu peu, si l'on ose dire. Encore faut-il, pour inculper le

geek, qu'il y ait larcin ; autrement dit, saisie, transfert, confiscation de propriété. Roulement de tambour. Que les *majors* retiennent leur souffle : il n'y a nul part corps du délit ; il n'y a donc pas délit. Le téléchargement *n'est pas* incriminable. Filons le raisonnement de ses prémisses à ses aboutissants. Qui veut la fin, veut les débuts. En première approximation, l'essence du vol, c'est la substitution. Pas de vol sans substitution. Lorsqu'un fichier est partagé sur internet, il y a duplication, copie. Ainsi l'objet de la discordance n'est-il jamais retiré d'entre les mains de son propriétaire légal. Rien ne se perd ; et mieux encore : un bien se crée qui n'était pas auparavant. D'aucuns renchérraient qu'en fait de spoliation, il y a fabrication de richesses. Résumons-nous : il n'y a nul part disparition, altération ou corruption de bien, seulement reproduction, reproduction qui n'est pas même contrefaçon ou contre-épreuve, puisque le double est identique à la version *princeps*. Peut-on, sinon la *possession*, pénaliser l'*usage* que l'on fait d'un objet « numériquement » ou « réellement » *distinct* (pour recourir au nuancier précieux de la métaphysique classique) de l'objet du litige ? Sauf à sombrer sans bathyscaphe dans les abysses de la pensée magique, selon laquelle tout ce qui sourd ou participe de quelque chose lui reste indissolublement lié<sup>40</sup>, ce serait

---

<sup>40</sup> De telle manière qu'atteindre aux effigies, c'est attenter aux entités dont elles sont l'effigie. Atteindre aux simulacres, c'est remonter de l'effet vers la cause comme on remonte des feuilles (tombées) de l'arbre à sa racine. Quelque affection de la partie - relique, débris, imitation, fétiche, ossements (que

---

le folklore passe par le feu, par provision contre les spectres) - se répercute sur le modèle ou l'origine de ces vestiges. Au Moyen-Âge, les deux magies opératoires que sont, selon la partition de Saint Augustin, d'une part, la théurgie, de l'autre la goétie ; en somme, les magies blanche (*mageia*) et noire (*nigromancia*), à quoi s'ajoutent l'astrologie et l'alchimie, sont tout entières des disciplines fondées sur la *métonymie*, l'*analogie* et la *contiguïté*. Ces trois principes innervent en profondeur la pratique médicale en usage à l'époque. On évoquera l'interminable polémique qui devait s'installer autour de l'*ungentum armarium*, la théorie du *weapon salve*. Cinquante années durant, d'illustres praticiens vont s'affronter sur la question de savoir si, l'arme d'un employée frottée de cet opiat, l'on pouvait escompter guérir une blessure à *distance*. L'idée peut faire sourire. Un examen plus consciencieux pourrait conduire à des figures plus modérées. Ils discutaient de cette affaire pour le motif qu'avaient été tout récemment mises en lumière les merveilles de l'aimant. La conviction de quelques-uns en l'existence d'une « action à distance » en sortait renforcée. Cette circonstance fut l'occasion de réviser les grands classiques, depuis la notion d'antipéristase en dynamique des fluides (ainsi qu'en météorologie) revisitée à la sauce chrétienne (plutôt que les tourbillons d'air, c'est l'ange qui pousse la flèche jusqu'à la cible) jusqu'aux miracles de la Bible. Formulée par Newton, la loi de l'attraction universelle, unifiant mécanique terrestre et mécanique céleste (les anciennes sphères sub- et supralunaires), relance la controverse. Newton lui-même ne

---

cachait pas son embarras. Sa raison scientifique le contenait affectivement dans les limites de la physique par occasion, décidément rétive à l'existence d'une force de gravitation agissant immédiatement et à distance. Pourtant, le cas échu, et contre toute attente, la physique newtonienne prit des accents mystiques. Force à distance. Vogue la galère, et vaille que vaille, puisqu'il le faut. Que n'était-ce pas flagrant et constaté ? De là, perplexe, l'humble aveu d'ignorance de l'homme qui faisait œuvre de « positivisme méthodologique » : *hypotheses non fingo* (« je n'avance pas d'hypothèses »). Savoir, comme Wittgenstein le confiera plus tard, que « ce dont on ne peut parler, il faut le taire ». Il faudrait attendre 1915 pour que la théorie de la relativité générale chasse les démons du physicien - et démolissent sa thèse : l'immédiateté était en dernier ressort la haute célérité de la vitesse de la lumière ; et le tissu de l'espace-temps démêlerait le problème de l'action à distance. Pour l'heure, soyons complets : pour l'anecdote, Newton et ses contemporains étaient surtout préoccupés du fait que la gravitation pût se transmettre par le vide, et la question de sa transmission instantanée ne se posera que de manière plus retardée. Or, de Newton, tous n'avaient pas l'humilité. De là le regain d'intérêt dont a bénéficié l'éther (chez Aristote, le cinquième élément, escamoté du club des cinq), d'abord milieu de diffusion des ondes gravitationnelles, puis lumineuse sous l'égide de Huygens jusqu'à la théorie d'Einstein. Toujours est-il que jusqu'alors, en postulant une action à distance, les praticiens, mages, exégètes, séminaristes, scoliastes et

---

penseurs médiévaux, les physiciens et philosophes modernes, rejoints dans la foulée par nos contemporains chamanes (exorcismes, endorcismes et rites d'ensorcellement), prêtres vaudou (à prononcer « *vodoun* »), par les courants New Age et religieux pratiquant l'interdit de la représentation (islam - d'où la naissance de la calligraphie - protestantisme et judaïsme, comme si les « noms cachés » ou les icônes valaient autorité sur l'être évoqué/convoqué) ; tous se trompaient, c'est chose acquise. Ils se trompaient, sans contredit - mais pas à proportion de leur « vice de pensée », pas par « débilite d'esprit » et moins encore par « naïveté préscientifique ». Volta et Marconi, eux, ne se trompaient pas. Que sont le magnétisme, l'électricité et la radio sinon des formes d'« action à distance » ? Lors, action à distance pour action à distance... Du moins est-ce là ce que l'on a pu croire jusqu'à très récemment (beaucoup persistent à l'enseigner), jusqu'à la complétion récente (déclaration du CERN du 4 juillet 2012, entérinant « avec une confiance de 4.9 sigma, soit 99,9999 % » une particule qui pourrait être celle de Higgs) du paradigme du « modèle standard », associant pour chacune des forces fondamentales des particules de champ (bosons), supports ou médiateurs ou vecteurs de ses forces (respectivement, le photon pour l'interaction électromagnétique, les trois bosons  $W^+$ ,  $W^-$  et  $Z^0$  pour l'interaction faible, huit gluons pour l'interaction forte, et le boson de Higgs, formant un champ scalaire prêtant extrinsèquement leur masse aux particules en interagissant continûment avec celles-ci). Résolue, « faux problème », la

une monstruosité d'assise. On cite parfois comme - d'ultime recours - le fait qu'en distribuant un fichier numérique sans s'acquitter auprès de leurs auteurs d'une bonne et due capitation, on prive ces ayants-droits de leur part du gâteau. C'est un « manque-à-gagner ». On les spolie d'un bien virtuel. Précisément : on les spolie d'un bien virtuel ; or, l'on n'a jamais vu (sinon peut-être avec « Précrime », la milice dystopique de P. K. Dick) le droit juger des criminels virtuels. Le macarthysme commercial n'est pas encore d'actualité. Toute loi qui fraierait dans ce sens serait usurpatoire. *Exit praeco*, les monnayeurs, *sive silentiaria*...

---

question dite de la « force à distance » ? Tant s'en faut. La « théorie du Tout » est loin d'être achevée. Demeurent bien des mystères encore illucidés que la physique doit prendre à bras-le-corps. La mécanique quantique en produit de coriaces. Qu'on se penche, au hasard, sur la notion d'« intrication » (« *entanglement* ») qui a tant fait jaser, et qui caractérise l'échange (apparemment) instantané et non-local d'informations entre deux particules ayant interagi. Il est à remarquer que - sauf à postuler des variables cachées (une solution possible paradoxe EPR-Bell), des particules ou antiparticules qui remonteraient le temps (tachions) - une telle propriété des événements quantiques n'est pas sans rappeler l'axiome magique de la « contiguïté ». Vision du monde, sous couvert d'objectivité, la science n'est jamais qu'une mythologie sans dieu nourrie de ses propres énigmes. Puisse-t-elle s'interroger toujours.

Dans la mangrove de la propriété intellectuelle, il ne saurait y avoir jurisprudence en matière d'« attentat aux biens ». Entendons-nous : ce n'est en aucun cas le bien-fondé de l'appropriation individuelle qui est en cause, c'est l'inventaire des biens individuellement appropriables - les médias n'en sont pas. Nous songeons aux médias en tant que flux dématérialisés ; mais la pupille de l'objecteur doit s'élargir pour embrasser plus vaste : le même argumentaire s'applique au cas de l'information, dans toute son aspectualité, sous tous ses revêtements. Un second chef d'inculpation, spécifiquement braqué sur la fraction « hacker » d'entre les geeks, est de ratiboiser au petit bonheur des documents jugés confidentiels ou stratégiques. Ainsi de *Wikileaks*. Et cependant Assange, comme tout hacker, tout technophile, nerdz, techie, ou geek au doigté leste, à l'habileté munificente, est dans son droit le plus immarcescible. Là également se niche une confusion entre le matériel - tangible et périssable - et ce qui participe de l'idéalité<sup>41</sup>. Le matériel, lors d'un échange, change de propriétaire : le donateur en est *dépossédé* au bénéfice de l'acquéreur ; c'est ce pourquoi le donateur se doit d'être rémunéré/dédommagé, et si possible à l'étiage de sa perte (ni plus ni moins). L'immatériel, lors d'un échange, se multiplie et multiplie incessamment le compte de ses propriétaires. L'acquisition de connaissances, données, savoirs, idées, n'est

---

<sup>41</sup> La *paideia* des stoïciens, sages du Portique, distinguait opportunément les *pragmata* des *dogmata*, les « choses » des « représentations ».

pas soumise au même régime que celui du marché. L'immatériel n'est pas privatisable. La détention n'autorise pas la rétention d'information ; à tout le moins, ne l'implique pas. L'objet transmis transite, l'idée transmise ne se perd pas. Elle se dédouble, telle une cellule, elle pratique la mitose. Communiquer une idée d'esprit à esprit, c'est allumer un cerge avec un autre cerge.

L'économie de l'idée possède son génie propre, et c'est une autre paire de manches que d'en tâter la Bourse. Le cours des biens immatériels ne peut être sondé qu'avec circonspection. Avec réserve ; comme les analogies qu'elle suscite aussitôt. Au vrai, la controverse n'est pas nouvelle. Aussi compte-t-elle parmi les plus prenantes de la philosophie. Nombreux furent les penseurs à s'en être emparés. Et pour cause : qu'est-ce qu'un penseur sinon, à sa manière, un trafiquant d'idées ? On la retrouve au XVème siècle avec Pic de la Mirandole, au XIXème chez Marx ; on en décèle une préfiguration au bas des cariatides de l'Antiquité grecque, un avant-goût redécouvert par la philosophie arabe, puis médiévale avec la scolastique. Il y a de riches idées, des idées qui rendent riche, mais les idées « en soi » sont-elles en avoir comme les autres ? L'idée peut-elle se vendre, s'acheter, se dévaluer ? Risquons un œil prudent sur les anciennes doctrines. Organe d'effectuation de notre faculté de connaître, le MacGuffin métaphysique qu'est l'« Intellect agent », intronisé par Aristote (*De l'âme*, III, 5), subit une chaîne de développements à même d'alimenter notre disquisition sur le statut économique des

biens immatériels. Savoir si l'Intellect agent réside *en nous* et de manière individuelle, ou *séparé de nous* de manière indivise, impersonnelle, revient à décider si les idées nous appartiennent ou sont le lot commun de l'humanité. Lorsque, par le truchement d'un l'Intellect agent, vient à s'actualiser le *noûs* ; lorsque nous apprenons ; lorsque nous connaissons, est-ce par le fait d'une « faculté de l'âme qui est l'acte d'un corps » (Thomas d'Aquin) ou bien d'un « moteur extrinsèque - supérieur, antérieur, extérieur, à raison de son immortalité » à l'origine des formes intelligibles et de pensées universelles (Averroès) ? L'esprit qui les conçoit est-il dépositaire de ses idées (donc leur « propriétaire légal »), ou bien les idées qu'il conçoit sont-elles des idées qu'il reçoit, le « patrimoine commun de l'humanité » ? Question ouverte. À méditer. Mais n'attendons pas trop de nos juristes et chantres des *majors*...

Que de choses accomplies depuis le premier vol(t) de la fée électricité ! Que de chemin tracé ! Les craintes d'hier ont avorté, l'aspiration souffle à nouveau les braises de la foi. Dieu n'est pas mort pour rien. Dieu n'est pas mort pour rien, mais pour que Dieu fait homme (christianisme) le cède à l'homme fait Dieu (humanisme), puis pour que l'âge mûrisse où l'homme entrerait véritablement en religion (athéisme) : lorsqu'il prendrait ses sciences pour des réalités (scientisme). Ce jour est advenu. L'ère de l'informatique, l'ère du computocène, est arrivée, s'est imposée, l'air innocent, dans l'air du temps. L'irrationnel a refait le monde à la surface d'un univers virtuel avec, à sa remorque, l'attente du « corps

glorieux » par la cybernétique (théologie de la libération), du village « cybérien » pour toute Jérusalem céleste (thème de la communion universelle). Si nous nous repérons si bien dans le grouillement de cette mythologie, c'est que jamais nous ne l'avons quitté. On parle des « miracles de l'informatique », on s'émerveille des accélérations techniques et des puissances cachées des microprocesseurs ; et pourtant rien, en attendant - demain ? - l'ordinateur quantique - ; rien n'est plus opiniâtrement logique et terre-à-terre qu'un invité de commande. « Émerveillement », « miracle », nous pesons nos propos. Qu'il y ait de la magie dans la technologie, cela ne fait aucun doute. Il faut se rendre aux faits : pour séduisant qu'ait pu sembler l'augure des incroyables, le développement de la technique ne préjuge pas d'un monde « désenchanté ». Il n'augure pas de son appauvrissement ; pas davantage de son effondrement dans la basse matérialité de la « raison bourgeoise » chère à Weber (mais qu'on pourra trouver moins chère à Rambouillet, pour peu qu'on aime à se lever tôt). Bien au contraire : le numineux pullule dans le *hardware*. Infus, diffus, il fait organe de tout obstacle, il phagocyte tout ce qu'il touche. Omniprésente est la pensée magique. Weber pense à côté de ses pompes. Il pense avec ses pieds...

Magie des algorithmes. Tout se passe comme si la Temurah de la machine, par des commutations de lettres et de nombres, œuvrait à retrouver les vérités de la création. « Matrice » et « carte-mère », il faut prendre au sérieux les *Origines du monde*, et les prendre autrement que sur le

chevalet (calembour). La machine crée des univers logiques qui sont des arrières-mondes simultanés et simulés, tout comme l'Ordonnateur, selon Leibnitz, féconde des approchants qui sont des songes branchés sur une usine à rêve. Elle explore des possibles, épure des compossibles, dissipe des impossibles. Magie de la programmation. L'informatique est tributaire d'une liturgie d'ogams, d'un alphabet de commandes et de formules régissant des opérations. Une codification qui trouve à s'accomplir sous l'apparence d'abord d'une « parole efficace » dans la programmation, le bon agencement de symboles produisant l'effet escompté ; ensuite, à la faveur d'une « gestuelle efficace » dans le jeu d'une souris, les mouvements adéquats occasionnant le déplacement souhaité. À tout problème convient sa solution. Tout comme le « charme » qui marie les éléments, l'*in-put* électronique concourt à la résolution d'une tension dans le virtuel. Ce que l'informatique permet, c'est, finalement, la concrétisation d'une instruction d'abord chiffrée par une formule, puis matérialisée par un seul acte de langage. L'informatique, c'est l'efficacité acquise du formalisme, les fonctions initiales de la magie retrouvées par la science. C'est la définition de la magie comme « efficacité du symbolique » (cf. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*). *Last but not least*, comme disent les *tour-operators*, magie de la « dématérialisation ». Des labyrinthes-bibliothèques s'érigent en continents comme des forêts d'octets, des arches de la culture. Les librairies sont effeuillées. Les livres numériques remplacent progressivement les opus de papier au sein des médiathèques

et sur les sites de vente en ligne. Il y a des pertes, que dépassionnent les gains. Ce qui se perd : l'objet ; ce qui s'octroie : un baume d'éternité. Chaque livre ainsi numérisé s'arrache à l'entropie ; chaque langue enregistrée réchappe à l'extinction. Le patrimoine intellectuel mondial, avec armes et bagages, se rassemble en un lieu qui peut être partout et nulle part à la fois. Faute d'abolir - au sens entier du terme - espace et temps, le stockage borne les volumes à la taille d'un serveur et condense les délais à la nanoseconde, débit d'une fibre optique. La civilisation en mieux, en bref, où vous voulez, quand vous voulez. Des infinis de pages, d'images, d'histoires à portée de clic. À fureter sans modération, sans crainte de les gâter : les *data* sont inaltérables. Inaltérables, certes ; pérennes, rien n'est moins sûr. Car c'est ici que le bât blesse. On s'imagine qu'il n'est besoin que de scanner une œuvre pour conquérir sa part d'éternité. On songe au numérique comme à une rampe d'accès à des cieux sans contours peuplés d'universaux gibbeux et chatoyants, entre le *noumène's land* de Kant et l'empyrée platonicien. On songe bien mal. Ce qui menace le numérique n'est pas la désintégration, mais la menace plus imminente et plus irréversible de l'obsolescence. Précarité des supports d'encodage : ordinateur, liseuses, tablettes. Précarité des logiciels. Précarité des codes. Précarité exponentielles, cumulatives, avec lesquelles il faut jongler. Question à la sphinge de Google : quelles perspectives pour une culture dématérialisée ? Les livres ont traversé les siècles. Il ne faut pas deux ans pour qu'un programme, pour qu'un système ou un format soit éculé. Pourra-t-on lire, une décennie plus

tard, des données constituées une décennie plus tôt ? La fulgurance des progrès conjugués du *soft-* et du *hardware* laisse peu d'espoir en la matière. En sublimant l'information, on a pressé le compte à rebours. Hâté le clap de fin. Écrire en numérique comme sur du sable blanc...

Brisé par la syncope, gorgé d'américain, pétri d'abréviations cabalistiques et saturé d'une terminologie inaccessible au commun des mortels, le jargon d'internet est un langage façonné par et pour une humanité neuve (un *homo webicus*) soudée par la technologie. C'est un langage récent, artificiel de son état, communautaire de sa nature, fédérateur de sa fonction. Tout comme les chiens se reconnaissent à leurs exhalaisons rectales, les *geek* se *loggient* les uns les autres à l'aide de termes spécifiques à leur communauté. Termes exclusifs, donc excluants, ils trahissent les intrus pour sanctifier les initiés - c'est la fonction traditionnelle du *pass (keyword)* qui régleme l'accès aux espaces protégés. Car il y en a. Car il en faut. Car ils sont l'essence d'internet, la garantie d'une utopie sans loi. Le web n'est pas qu'une planète homogène, un village numérique réglémenté par une armée de modérateurs armés par les *majors* armés par les gouvernements. C'est une nébuleuse encore relativement complexe, avec ses microsphères et microcosmes, ses portes dérobées, ses recoins sombres et jalousement gardés. Il y a la toile *Doctissimo, Wikipedia, Facebook* ; c'en est l'appert, la face publique, c'est l'autoroute virtuelle frayée par le tout-venant. Il y a aussi, lui faisant face - lui tenant tête -, la région

*Bittorrent*, *Warez*, et *Wikileaks*, plus désertique et sans cesse menacée. Elle fait valoir les valeurs séminales de cette « belle aventure » que doit rester le web : la communication contre la privatisation, l'information contre le journalisme, la liberté hacktive contre la prolifération des appareils et des mesures sécuritaires. Le droit peut bien « modeler l'homme » ; il le déforme aussi. Moins de droit, « mieux de droit », le geek ne demande rien de plus. Pris indépendamment de son utilité pratique, le jargon d'internet sert également de pis-aller vers ces espaces coupés du droit de censure, c'est-à-dire censitaire. S'il est langage d'élite, c'est d'une élite bien plus égalitaire que le concept pourrait le suggérer. C'est une élite qui ne repose pas sur des critères d'argent, de maîtrise de la langue, d'opinion politique ou d'obédience envers telle ou telle brigade philosophique. Votre identité de chair est suspendue sur internet : vous êtes IP, série de nombres. Vous vous masquez sous un *proxy* pour exister différemment, sous le régime de l'intellect. Être en fantôme, abstrait du corps, excepté de l'espace<sup>42</sup>, à part des variations morphologiques

---

<sup>42</sup> Un apport thématique du XXI<sup>e</sup> siècle est d'avoir reconfiguré sous de nouveaux auspices l'approche que nous avons du corps. Le corps humain qui, cent ans en arrière, faisait les frais d'une approche hygiéniste (comment atteindre au « silence des organes »), serait bientôt appréhendé dans l'horizon de la « santé » (incidemment redéfinie comme « état de bien-être ») ; avant de l'être, comme aujourd'hui, au niveau de l'espace : « espace intime », « privé », « public », « *open space* », etc. Témoin cet exemple

internes et sollicitations externes qui vous battent la mesure d'un temps qui ne passe pas avec la régularité perverse d'une horloge à coucou. Lors, l'élitisme des réseaux n'a plus rien d'atticiste. Il repose bien plutôt sur l'engagement dont l'usager fait preuve, sur son implication et sa maîtrise de la technologie. Bien sûr, pour marginal qu'il soit, le « *leet speaking* » s'ingéniera toujours à restaurer une forme d'aristocratie du code. Le *leet* est toutefois peu goûté par le réseau, que les « Kévin » agacent à trop verser dans l'égotrip en arborant des pseudos en « theboss » : « thebossdu85 ». Vous êtes, sur internet, ce que vous faites, ce que vous dites et comment vous le dites. Nous intéresse ici ce comment vous le dites. Le présent catalogue recense de la nomenclature idoine quelques formules parmi les plus utilisées.

---

atypique, mais qui a le mérite de frapper nos consciences. Les travaux de sociologie qui s'inquiétaient hier du sort des SDF ne se préoccupent plus qu'accessoirement de leur santé physique ; en fait de quoi ils se consacrent à la manière dont « iceux » s'aménagent leur « espace personnel ». Plusieurs facteurs peuvent expliquer l'apparition d'un tel registre de préoccupation. Tous y concourent ; aucun n'est à soi-même probant. On évoque l'urbanisation, l'abolition des espaces de stockage par la dématérialisation des biens (argent, informations) ou l'accroissement de la mobilité rendu possible par le développement des moyens de transport.

ON NE DIT PLUS...

MAIS...

A mon humble avis	amha
Au revoir	a12c4 (à un de ces quatre)
Aujourd'hui	2d (today)
Bien joué partenaire	bjp
C'est cela, oui...	rtva (raconte ta vie ailleurs)
C'est tout	Ctoo
Calme-toi	noraj
Cela ne nous intéresse pas	osela (on s'en lustre l'asperge)
Cherche par toi-même	geta (Google est ton ami)
Chose promise, chose due	cpcd
Copié-collé	c/c
Dans la vraie vie	Irl (in real life)
De quoi s'agit-il ?	gnih ou gné ? (onomatopée)
De rien	dr, 2r1
Débutant	noob, newbie
En effet	anéfé
[En train de (vb.)]	« * » autour d'un verbe, aspect imperfectif. Ex : *sort*
Félicitations	gz, gg (good game)
Fin de semaine	Fds, we (week-end)
[Inviter quelqu'un à se présenter]	asv (âge, sexe, ville)
J'ai fait un bide	Je sors...

Je dis ça, je ne dis rien	jdc jdr
Je me déconnecte, puis me reconnecte	d/c
Je n'adhère pas à ce qui vient d'être dit	-1 ; a donner le verbe moinsser
Je souscris à ces propos	+1 ; a donné le verbe plussoyer
Je suis occupé	tmlt (tu me laisses tranquille)
Joueur pénible	boulet
Lis donc le manuel, abruti !	rftm (read the **king manuel)
Me voilà, j'arrive	plop, pouet, poy, yop
Merci	mici, mci
N'importe quoi...	nawak
Non !	vtp (va te pendre)
Oh, oui ! (exprime une forte approbation)	owi, howi
Parce que	psk, pck, pq, pcq, prck
Pas de soucis	pds
[Passionné d'informatique ou otaku]	geek, (vb. : « geeker »)
[Personne au comportement immature]	Kévin12ans, troll
[Personne n'ayant plus de vie sociale]	no-life, K-Sos (cas social)
Petit joueur	pj
Pour la vie	plv

Pourquoi	pk, pq, pkoï
Quelque part	dtc (dans ton .ul) Répartie convulsive à toute question impliquant localisation. Elle s'origine d'une célèbre réplique, pour le moins ambiguë, du film <i>Rambo III</i> : « – Where ? – in Uranus. » lol.
[Personne qui voit la vie en rose, s'exprime en SMS]	kikoolol (nm. ou adj.)
Re-bonjour / Je reviens	re / reuh ; peut être conjugué : je re
[Rire aux éclats, mort de rire...]	lol (laughing out loud) ; variantes : mdr, xpldr, ptdr, xptdr, lmao (laughing my ass off) Incidentement, l'introduction de « lol » au catalogue du Robert 2012 vient sanctionner une double perte : à la fois celle du rédacteur dont l'indigence ès lettres défend l'emploi du registre ironique, et celle du récepteur réagissant à fleur de peau, infoutu d'apprécier les nuances du second

	degré. La récente prolifération du « lol ! » découvre la nécessité de fait de ponctuer son propos de sémaphores pédagogiques pour s'assurer d'être entendu : « Attention ! Ironie ».
Sérieux	srx
Sous pas dèg !	spd
[Sujet sans intérêt (dans un forum)]	talc (topic à la con)
Tais-toi	tyl (ta yeule)
Tir chanceux	ms (moule shot)
Toi-même tu sais	tmtc
Tu es en retard sur le débat	btg (bien ta grotte ?)
Tu l'as bien mérité	tlbm
[Une variante de « geta », pour tout ce qui appelle une recherche encyclopédique]	weta (Wikipédia est ton ami)

C'était une chose connue longtemps avant l'apparition du numérique, que le support de l'écriture n'est pas sans incidence sur sa matière, sa forme et son contenu. Que le médium fait le message. L'altère. Que le message fait le lecteur. L'abuse. Platon se méfiait comme la peste de l'« hypomnèse », la connaissance livresque n'offrant qu'un

simulacre de pensée. Socrate n'a rien écrit - s'en porte-t-il plus mal ? Rousseau, quoiqu'auteur prolifère, ne tenait pas les livres en bien meilleure estime. Qu'on se demande pourquoi tant de penseurs depuis l'Antiquité ne daignaient enseigner que de vive voix. Ils savaient lire, pour sûr, savaient écrire, avaient appris avec Homère. Ils retenaient leur main. Pourquoi ? Plus sages que nous, peut-être avaient-ils craint que le passage de l'oral à l'écrit ne présageât celui d'une discipline naguère si passionnée à un cimetière d'opinions mortes et pleines de soi. L'état présent de la philosophie sanctionne une puissante intuition... Partant, ce qui se trame de remarquable à l'heure de l'internet, c'est l'inauguration d'un champ disciplinaire jusqu'alors inédit. Un champ qui touche au premier chef à l'essence du langage, gage d'une moisson spéculative qui s'annonce abondante. C'est qu'il - le web - rend compte d'un amalgame sans précédent entre langage parlé et langage manuscrit. Le *tchat* consacre cette jonction. L'emploi d'émoticônes, aussi appelées « binettes » ou simplement « smilies », est sa première contribution au paysage textuel du numérique. Ils se laissent définir, aspectuellement, comme un cocktail discipliné d'indices typographiques ; fonctionnellement, comme une indication scénique vouée à renseigner sur l'intention du locuteur, comme au théâtre les didascalies. Un message jalonné d'émoticônes présente l'originalité de signifier les émotions du messager (les émotions qu'il entend signifier) en « temps réel », au fil de la conversation. Le sens des énoncés s'en trouve-t-il affecté ? Leur réception l'est-elle ? Sans doute, et le quiproquo guette. Faut-il le déplorer ? Les

*tchats* ne sont-ils pas, par excellence, ces modernes goguettes où - tout blasés que nous soyons - l'on garde espoir que ça passera sur un malentendu ?...

AFFECTION

STYLE OCCIDENTAL

STYLE NIPPON

<p>Gaieté</p>	<p>:-) :) <sup>1</sup> :-  : </p> <p>Le style occidental se déchiffre de biais. Il reste néanmoins possible d'invertir les principales binettes.</p> <p>: -) donne alors (-: Certains gauchers, à l'instar de ces féministes de service qui collent des « e » à la fin de chaque mot, mettent donc un point d'honneur à déplacer la bouche à gauche. Tous les moyens sont bons pour endiguer la</p>	<p>^^ (^_^) (^^) n_n *_^_^^*</p> <p>La grammaire des émoticônes permet une large gamme de variations possibles, les nuances affectives se traduisant par des combinaisons, glissements, des adjonctions d'affixes et de suffixes graphiques de l'ordre du pixel. Adjoindre à un visage l'équivalent graphique d'une goutte de sueur (' ou ") permet ainsi de caractériser la gêne</p> <p>« -_-' »</p>
---------------	---	---

	discrimination.	
Tristesse	:-(        :(	é_è Y_Y T_T T-T ToT
Sérieux ou blasé	:-         :	¬¬"; U_U' <_<'
Surprise	:-o    :-O    :O :o	(@_@) O_o oO °° o_Ô
Pleurs	:'(	T_T ;; ç_ç QQ T-T
Admiration	8-)	*_* +_+ °_° ¼_¼ *o*
Cruauté	>=D        >BD	
Stupeur	8-O	°° °L°
Consternation	:-/        :/	'_-' _" >_> ' ' _-' ' (_-)
Irritation	X-[	>_< >< ~_~ >.<
Colère	>:(        :@	è_é `_' (-_#)
Mort	<p>Quoique la chose soit des plus évoquées, l'absence d'émoticône pour figurer la mort (« mort sans visage ») pourrait traduire la volonté récente d'en déclinier toute représentation. Le phénomène, en Occident, paraît s'être accentué depuis que le tabou s'est déplacé de la sexualité, « la petite mort », vers « le dernier sommeil ». L'Occidental contemporain rejette loin de sa face la mort et les mourants. Quant à sonder l'aire</p>	

asiatique, de plus en plus acquise à la culture de la mondialisation (ou américanisation), on peut se demander si tôt ou tard elle n'aurait pas, même libre de cette influence, abouti au même point. Peur de la mort, sombre prestige de l'athéisme cheminant ? <sup>43</sup>
--

---

<sup>43</sup> Donnant le change au magistral essai de l'historien Jean Delumeau analysant les visages de *La Peur en Occident* (1978) entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, Philippe Ariès publie en 1983 l'*Essai sur l'histoire de la mort*, embrassant une période allant du Moyen-Âge à l'ère contemporaine. Admise et consentie jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la mort est intégrée dans la vie quotidienne : les cimetières jouxtent les grand-places, et les vivants côtoient les morts. La mort fascine et se mêle d'érotisme entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, devenant objet d'art religieux (*artes moriendi*, martyr saints, saintes en extase proches de la pâmouison sexuelle) et d'investigations morbides (recherches scientifiques). Ce n'est qu'aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles qu'elle s'assortit d'une signification macabre. L'Église s'empare des thèmes du pourrissement physique, de l'impuissance et de l'échec pour susciter - non une peur de la mort - mais de la damnation, une peur se substituant à l'autre, une peur nommée apaisant l'autre (donner un nom, un sens et un visage - féminin, juif ou musulman - aux peurs diffuses et collectives (angoisses) ; en somme, domestiquer, acculturer la peur, comme l'a montré Jean Delumeau, ce fut la principale fonction remplie par le clergé). Il en résulte un sentiment mélancolique,

---

conscient de la fragilité de l'existence en perpétuel sursis. XIXe siècle. Où commence la peur de la mort. On cesse alors de la représenter. On cesse de l'évoquer. La mort et sa beauté consolatoire disparaissent des condoléances. Avec la découverte des états cataleptiques (dont le « zombie » est une traduction populaire), on craint d'être enterré vivant (développement du folklore des non-morts et des voix d'outre-tombe). Le XXe siècle amorce en la matière une révolution philosophique : la mort devient taboue. On s'interroge sur la nécessité de révéler à un malade la gravité de son état, sur l'opportunité d'en informer son entourage. De même que la naissance, la mort émigre loin du domicile. On ne meurt plus chez soi, auprès des siens, mais souvent seul, à l'hôpital. On meurt par décret du médecin. L'initiative n'appartient plus au moribond - lui-même réduit, tel un objet, au matricule de sa carte vitale et à son numéro de chambrée (« un plateau pour la sept ») - ni même à sa famille, mais à l'expert qui « appréhende » la mort - le terme est de rigueur - comme un échec ou comme une maladie. Mort prorogée *ad libitum* par une batterie de soins intensifs. Mort maîtrisée, aseptisée ; administrée au comateux mort de sa première mort comme pour sauver les apparences (« nous décidons »). « Souffre et meurs sans parler » conseillait gentiment le poète Alfred de Vigny. Jamais formule n'aura frappé si juste. La tenue des hommages et des cérémonies funèbres s'altère en conséquence. Le décorum passe sous la jambe. Bien loin des « yé-yé » hébraïques et des cortèges antiques d'exubérantes pleureuses, le deuil est estompé, les

Enthousiasme	8D	\(^o^)/ \o/ )°(
Exprime la possibilité de toucher	: d        :-a        :-f :-J	

---

larmes ravalées (on ne pleure pas devant les enfants). Expédiées les condoléances, réduites à des formules de politesse. *Post-mortem animal triste*. Le mort encombre. Sa présence pèse. Son ombre plane et avec elle plane l'ombre de la mort. On tente de les faire disparaître. De les réduire en cendres. Les pompes funèbres et leurs pratiques d'inhumation cèdent le terrain à des méthodes plus radicales. Adieu linceul et catafalque. On confie les dépouilles aux sociétés d'incinération. Les prestations sont à l'encan, le service laisse à désirer mais peu importe, vite et c'est tout. Les urnes ne sont pas visitées ; les cendres, parfois, sont dispersées aux quatre vents. Désinvolture ? Cette diligence est bien plutôt la marque d'une terreur sacrée (*tremendum*) poursuivant désespérément le soulagement thérapeutique de l'amnésie. Distance, froideur, « déni » - ne sont que ruses du refoulement. Ariès avance dans un dernier chapitre qu'un pareil revirement pourrait trouver à s'expliquer par la subrogation du sexe par la mort à titre d'interdit social majeur. Ce remplacement serait lui-même la résultante de l'impératif de la consommation et du bonheur (« jouir sans entraves ») qui se fait jour au même moment.

son nez avec sa langue		
Sidération	8-0~            :-O	*Q*    *_*
Mon appareil dentaire	:-{#}	
Grosse surprise	:-C	\(◎o◎)/
Sommeil		(-_-) zzz... (-.-) zzz (-.-)Zzz
Bisous	(:~*            :-X	(* ^)(*^_^*)
Filer à l'anglaise		((((( (^_^;) ...((( ((;^^)
Complicité	;~)            ;)	^_- (o.~) (^_-)
Embarras	:-\            :S            :s            :-s	é~è (°°°) (@_@)
Frimeur	;~)            o===8	

Rire	xD XD :-D	44
------	-----------	----

---

<sup>44</sup> « Le bridé ne riz pas ». En fait, Jésus non plus, expliquent les très sérieux docteurs du christianisme. Non qu'ils soient dépressifs, malades ou bipolaires ; ils ont seulement l'imaginaire trop large. - Eh quoi ? L'imaginaire ferait obstacle au rire ? Sans doute, si l'on en croit Bergson (*Le rire*) pour qui l'effet comique a pour ferment le décalage entre « ce qui arrive » et « ce que l'on attend ». On sait maintenant pourquoi les blagues « téléphonées » dégorgent en queue de cerise. Un peu comme dans les one-man-shows d'Arthur. - Tarte à la crème ? Déjà vu. Rebattu. Pas marrant. - Contrôle fiscal inopiné ? - Crash sur le WTC ? Là, en revanche, on se fend vraiment la poire ! Certifié par Bergson. Trêve de sarcasme. Laissons Bergson à sa « pensée mouvante », qui a eu l'indélicatesse de mourir entre-temps (la mort se donne peut-être des grands airs, mais au fond elle est très con). *Back to yellow*. Il semblerait que l'apophtegme sus-cité (non, il ne s'agit pas d'une variété de ténia positivement cruelle, mais uniquement d'une espèce d'aphorisme) ait été récemment battu en brèche à l'occasion de l'apparition sur les antennes nipponnes de programmes familiaux ch(arr)iant un humour... expansif. Comme s'il était convenu - et de salubrité publique - qu'il fallait contrebalancer grâce à ces émissions (aidées par la recrudescence des « bars à chats », karaokés et centres commerciaux) la pression engendrée par la vie salariée depuis l'intégration de l'économie nipponne dans la lice néolibérale. Des émissions pour desserrer l'étau.

Picasso	%\v	Idem	(^_^)-c<^_^;
Fatigue, après nuit blanche			(=_=)
Schizophré nie	#*!^*&:,.)@		どうぶしり
Proche amitié			( ^_^)(^_^)
Un koala...			@(°o°)@
Un crabe...			G_°;°_G
Un cochon	:@)	:8)	(^o_o^)
Phylactère (idée) le "." est remplacé par du texte			.o(..)o. .oO0( .. )0Oo.
Shakespeare	2B ^2B (to be or not to be)		
Charlie Chaplin	C :-=		
ET l'extraterres tre			(-)_(-)

---

Et qu'importe l'ivresse, pourvu qu'on ait le flacon. Exemple ?  
« *Daibakuten* » ; voir et vomir.

Ceux des *smilies* qui ressortissent au catalogue nippon sont appelés *Kao Moji*. En sus du fait qu'on puisse les déchiffrer « de face », sans incliner la tête, on note qu'ils se différencient des *smilies* ponantais (occidentaux) de par leur focalisation sur le regard, comme alloti d'un primat d'expressivité. Une telle emphase rappelle les expressions faciales désormais familières aux lecteurs de mangas, des personnages d'*anime*. On peine à cerner les mobiles au nom desquels ces égéries (il s'agit prioritairement de jeunes filles conjonctives - *shojo*) du neuvième art sont étrangement et systématiquement dotées par leur dessinateurs d'une paire d'oeillards démesurés. Cette glocomite appelle un diagnostic différentiel. Elle traduirait, ou bien - hypothèse *a* - l'impact récessif d'une vague exposition aux miasmes nucléiques des bombes américaines<sup>45</sup> ; ou bien - hypothèse *b* - un complexe

---

<sup>45</sup> « Little Boy » et « Fat Man », les deux enfants terribles issus du projet Manhattan et frères cadets de « Trinity », bazardés sur Hiroshima et sur Nagasaki les 6 et 9 août 1945 à l'initiative des États-Unis, cependant même que l'empereur Hiro-Hito avait *signé sa reddition et cessé les hostilités* (J -50 avant le feu d'artifice, comme en attestent officiellement les documents secret-défense déclassifiés de 1988, dès le 20 juin 1945) ; détruites, tout comme l'avait d'ailleurs été la ville allemande de Dresde, à la seule fin d'administrer à l'URSS une « démonstration de force » ; lesquels Russes, peu sensibles à la « démonstration de force », ne laissèrent pas de répliquer en 1961 avec la « Tsar Bomba », la plus puissante jamais manipulée dans l'histoire de l'humanité. Comme l'a

esthétique, qui pour le coup, concorde avec la mode impulsée par les stars de la scène pop' de se faire agrandir les yeux pour imiter le glamour des *ladies*. Ce qui revient à se demander si cette passion du grossissement relève de la médecine (affection tératologique) ou de la psychiatrie (mécanisme de compensation). Sans aller jusqu'à confirmer cette dernière hypothèse, des chercheurs en psychologie des universités de Hokkaidō (Japon) et de l'Alberta (Canada), se sont penchés sur la manière dont les gentes nord-américaine et japonaise décodent respectivement les expressions faciales. Mentionnons dès l'abord que nous parlons de sociologie. Et de la pire espèce : académique. Sociologie académique offrant l'exemple type d'une discipline où toute possibilité d'évolution est abolie depuis des décennies ; en somme, depuis sa création (à mettre au compte de Comte). Nous parlons de sociologie, donc de jargon sociologique (*clarum per obscurius* ; pour vous en mettre plein la vue quand on n'a rien à dire). Il faut traduire. Pour la faire courte, les Japonais, culturellement peu volubiles, concentreraient naturellement leur attention sur le regard de l'interlocuteur tandis que les Yankees, plus jacassiers, préféreraient lire sur les lèvres. Et voilà résolue l'énigme d'une dissymétrie, le rébus des émoticones, allouant aux uns une panoplie de bouches, aux autres une grande variété d'yeux.

---

précisément analysé F. Clairmont dans le mensuel du *Monde diplomatique* d'août 1990, ces trois bombardements de Dresde, d'Hiroshima et de Nagasaki marquaient la véritable entrée des blocs dans la Guerre froide.

## ***En guise de conclusion***

Nous voilà parvenu au terme de notre aventure. Que dire à l'arrivée ? Qu'est-il à rajouter ? Peut-être, encore une fois, que l'exhaustivité ne saurait être atteinte. Qu'il n'est pas dans nos cordes de proposer des « sectes culturelles » en Occident un relief achevé. Il faudrait plus d'une vie pour y prétendre. Les perspectives des peintres aboutissent d'ordinaire à un point de fuite, et celles que nous traçons ici n'échappent pas à la règle. L'horizon tend à se brouiller près de ce point focal et que les géomètres nous disent à l'infini. D'un horizon fuyant, nous n'avons tout au plus que déblayé le seuil, laissant à d'autres le loisir d'améliorer, de corriger ou de tracer de nouvelles voies. Ainsi, d'une entreprise sans doute trop ambitieuse pour nos trop petites mains, nous n'avons fait que poser les jalons. D'une histoire de la marge et de la mode - marge avancée -, n'ont été balisées que quelques grandes étapes. Non que les autres<sup>46</sup> nous aient paru

---

<sup>46</sup> Pour en appeler à la définition d'usage avancée par Cocteau, la mode est ce qui se démode ; c'est l'inverse du style ou, pour paraphraser Bichat, l'ensemble des forces qui résistent à la mode. On a coutume de distribuer les mouvements de modes entre les passagères et les cycliques. Entre autres, pour ne citer, par ordre d'apparition, que les principales vogues de ces cinquante dernières années : le zizou, le pop, le baba, le new-age hard, le new-age cool, le

indignes d'intérêt. Chose relative que l'intérêt : les faits n'en ont qu'autant qu'on leur en prête ; conçus sous le bon angle, tous peuvent en receler (au philosophe de trouver le bon

---

fun, le métalleux, l'underground, le gothique, le clubber, l'émo et ses variantes dont la hideur le dispute au burlesque (« japoniais », vampires et loup-garous). Or, paradoxalement, comme l'ont finement noté des sémiologues dans la continuité de Barthes, il est des modes qui se conçoivent, se définissent et se maintiennent dans un rapport intime et dialectique avec les autres modes, entendons *toutes* les autres modes. Passez-nous l'expression de « mouvance immobile », dont on fait volontiers le lot de deux tendances complémentaires qui œuvrent en synchronie dans le monde citadin depuis plus d'un demi-siècle. L'une se traduit par le primat qu'elle donne au classicisme, à l'esthétique de la sobriété et de la discrétion. Réac' et distinguée, sinon guindée, celle-ci a résisté à toutes les modes sans n'en jamais prôner aucune : elle représente le chic « BCBG ». L'immobilisme aveugle qu'elle consacre la range plutôt dans l'escarcelle des Droites. L'autre consiste en un goût prononcé pour la nouveauté *en tant que nouveauté*. Opportuniste, elle se fait fort de s'adapter à toutes les modes pour en tirer profit sans n'en jamais rallier aucune : elle représente la coquetterie, la pose « Minet ». Le bougisme - rarement plus éclairé - dont elle fait un credo, la destine prioritairement au nuancier des Gauches. La première pêche par excès de snobisme ; la seconde par frivolité. Mais aussi bien le chêne rigide que le roseau pliant, tous deux résistent à la tempête.

angle). À vouloir trop en faire, on en aurait seulement trop fait. Parler de tout aurait été parler de rien<sup>47</sup>.

À ces premières raisons s'ajoute la contrainte matérielle du support d'écriture. Aucun essai ne peut se prévaloir d'être « Livre de sable » à la semblance du ténébreux grimoire sans commencement ni fin cité par José Luis Borges : *hybris* opusculaire aux feuillets infinis, au texte inépuisable, aléatoire dans sa pagination tant l'infini faillit à la numération. Le choix de conserver - qui est toujours un choix d'exclure - s'impose comme une limite formelle indépassable de l'exercice. Il n'est pas toujours simple de discerner le superflu de l'essentiel. Il est commun qu'à seconde vue, le superflu conduise à l'essentiel. Parfois que l'essentiel consiste dans le superflu, dissimulé comme l'animal contrefaisant le corps cadavérique pour échapper au prédateur. Le simulacre a bien souvent une prédisposition à se cacher de l'analyse, ce qui mériterait toute notre curiosité. Ici encore, tout est affaire de signe et d'interprétation.

---

<sup>47</sup> Si amateurs il y a (de livres qui parlent de rien, tout en accomplissant l'exploit d'en parler mal), se reporter aux titres de la collection *L'infini*, dirigée par Philippe Sollers. Quant aux succès de cavalerie, on ne saurait taire les noms de BHL, Gérard Miller, des Bogdanov et d'autres ; lesquels à défaut de vendre, ont leurs papiers tout à leur gloire dans la *vanity press*.

Beaucoup d'absences. Beaucoup d'absences qui n'empêchent pas beaucoup de digressions. - Beaucoup, est-ce trop ? C'est un reproche qui peut nous être fait. L'hémorragie de notes et d'excursus hasarderait de perdre le lecteur. Soit, dirons-nous. Qu'il se perde. La ligne droite, même pointillée, ne fut jamais de bon conseil. Ne croyons pas Descartes qui nous incite, pour nous sortir des bois touffus, à poursuivre inlassablement dans la même direction. Comme s'il fallait absolument « rentrer dans le droit chemin ». Comme si la « droite raison » mandait de « marcher droit ». Il y a des gens qui sont fous de droit, ou que le droit rend fou. La chose est constatée. Qu'il « aille droit », l'égaré, et c'est d'abord un arbre qu'il rencontrera. L'explorateur, pour lui, se méfie des grandes routes. Il va, sans carte, de par les labyrinthes ; et c'est ainsi seulement qu'il trouve ce qu'avant lui, personne n'avait trouvé. Descartes n'est pas un défricheur, c'est un bourgeois soucieux avant toute chose d'utilité pratique<sup>48</sup>.

---

<sup>48</sup> La plus parfaite et éminente des sciences selon Descartes bourgeoise sur le rameau le plus élevé de l'arbre, les présupposant toutes : cette science est celle de la morale. Non pas « morale par provision », falote et conformiste, mais « morale accomplie ». C'est l'art de faire un usage éclairé d'une liberté dont l'homme dispose à l'infini, autant qu'il a de volonté (- mais pas d'entendement ; aussi l'erreur consiste-t-elle à affirmer plus qu'on entend, et la tristesse à vouloir plus qu'on ne peut). Ultime surgeon de la métaphysique, le fruit (*pomum*) de l'arbre de la connaissance doit ainsi sauver l'homme de même qu'il l'a perdu jadis. Loin

Contre Descartes, nous jouons le jeu de l'éclectisme, de la synthèse et de la migration de concepts. L'intelligence n'est pas intempestive. Le labyrinthe est notre allié. Nous escomptons que le lecteur y trouve aussi son compte. Sans négliger l'aspect récréatif de cette errance, qu'il trouve, dans l'entrelacs des disciplines et des idées, de quoi nourrir sa propre réflexion. Des friches et territoires qui ne figurent sur aucun plan. Qu'il en exhume le suc. Pourvu que cela soit ; alors nous estimerons notre objectif atteint.

---

d'être un solipsiste métaphysicien préoccupé de choses abstraites, le philosophe - qui disait « avancer masqué » - se concentre avant tout sur les flottements de l'existence la plus concrète qui soit : les aléas du corps (médecine), l'*enchiridion* de la socialité (éthique), la conception d'outils (mécanique). Par quelque bout qu'on envisage la chose, Descartes, c'est l'entrée en philosophie de la pensée bourgeoise augurale du progrès. Il faut se rendre au texte, il faut en revenir au texte, et cesser d'agiter des contresens tels que la précéllence de l'esprit sur le corps dans le dualisme cartésien. Descartes n'accorde aucun primat de l'esprit sur le corps. Il fait de la santé le « bien le plus enviable » pour être à l'origine de tous les autres. Descartes n'est pas un « spéculateur », un songeur dilettante ; c'est une conscience pratique, mondaine et qui file droit au but. Aussi n'est-ce pas pour rien qu'il écrit en français, en maillon dissident d'une antique *catena aurea* prisant la langue de Cicéron. En langue parlée, savoir lisiblement, tout comme lisible fut rendue la messe par le concile Vatican II.





## ***Du même auteur :***

Le Dernier Mot (2008)

Les Texticules t. I, II, III (2009-2012)

Somme Philosophique (2009-2012)

D'un Plateau l'Autre (2012)

Le Cercle de Raison t. I, II (2012-2013)

Apocoloquintoses (à paraître)

Les PDFs (gratuits) et les livres papiers (sur commande) sont disponibles à l'adresse : <http://texticules.fr/nf/>



Version 1.0  
Dernière màj : Août 2012  
Copyright © 2012 Fr. Mathieu  
ISBN : 978-2-9542395-2-1

Frédéric Mathieu  
Contact : [fred.mathieu@live.fr](mailto:fred.mathieu@live.fr)

